



JE VOUS TROUVE PAS MAL AUSSI

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
RAPHAËL MELTZ
RÉDACTRICE EN CHEF
LÆTITIA BIANCHI
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
AURÉLIE DELAFON

RENFORT
SOPHIE LENG
GRAPHISME
LÆTITIA BIANCHI

EN-TÊTES TIGRES
CÉCILE DE SAINT-VINCENT
INFORMATIQUE / WEB
RAPHAËL MELTZ

RENFORT WEB
ANTOINE PITROU

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO

LÆTITIA BIANCHI
ANÉMONE DE BICQOY
HÉLÈNE BRISCOE
JEAN CÉLESTIN
ÉRIC CHEVILLARD
CHUKI
AURÉLIE DELAFON
G. DÉGÉ
CAMILLE DORGELES
CHADANOU DOUBSAR
JEAN-BENOÎT DUJOL
EUXIN
ALICE FARGIER
CALIMITY J
ANTONIA GARCIA CASTRO
NICOLAS GARRIGUE
JULIEN GUEZENNEC
L'HIPPOPOTABLE
JACQUES LECLERC
SOPHIE LENG
BENOÎT LENOBLE
ANTOINE LONG
JEAN-BAPTISTE MARTY
RAPHAËL MELTZ
ANTOINE MOREAU
HÉLÈNE MORICE
MADEMOISELLE
ALEXANDRE ORÉGINE
ARENAUD POUN
PAULA RODRIGUEZ
FRANÇOIS SERMIER
MÉLINA SEYMAN
MR VANDERMEULEN
BENOÎT VIROT
JULES YVES

REMERCIEMENTS

BENNE
LES DÉMÉNAGEURS
(PAPI CAMION, BOOTS, BENOÎT VIROT,
FRÉDÉRIC MARTIN, ANTOINE PITROU)
NICOLAS DURIEZ
KARIN VAN EFFENTERRE
AURÉLIE LANTAZ
BENOÎT PORCHER
JEAN-PIERRE SUTRA
FAMILLE VERBRAEKEN

IMPRIMEUR

LABALLERY
58500 CLAMECY

DIFFUSION LIBRAIRIES

ÉDITIONS VIVIANE HAMY
(DIFFUSION FLAMMARION)

DIFFUSION KIOSQUES

N.M.P.P.

MISE EN PAGE

RÉALISÉ AVEC SCRIBUS,
LOGICIEL LIBRE DE P.A.O.

IMPRESSION

IMPRIMÉ EN FRANCE
SUR PAPIER RECYCLÉ
V'GREEN 80 GRAMMES
SAUF COUVERTURE
COUCHÉ MAT 200 GRAMMES
PANTONE 7507 C

ISSN

1778-9796

ISBN

9782-87858-2581

COMMISSION PARITAIRE

0511 C 87988

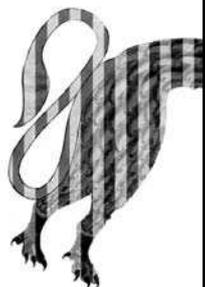
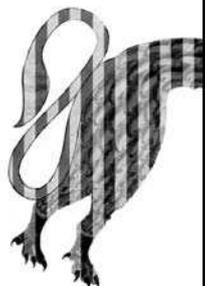
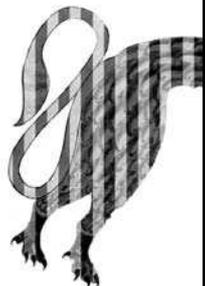
ÉDITEUR

PUBLIÉ PAR LA S.A.R.L. LE TIGRE
AU CAPITAL DE 38.500 EUROS
AVEC LE SOUTIEN DE
L'ASSOCIATION TIGRE ESTOPIE

SUBVENTION

LE TIGRE A REÇU UNE
SUBVENTION DANS LE CADRE
DE L'AIDE AUX REVUES DE LA
RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

COPYRIGHT, COPYLEFT, DÉPÔT LÉGAL
SEPTEMBRE 2007



LE TIGRE

OCTOBRE-NOVEMBRE 2007

IMAGE DE COUVERTURE D'APRÈS DE MOORE, *TIGRA CIGARETTES* (1950)

COULEUR DE COUVERTURE CUISSE DE NYMPHE

CITATION 1 GEORGES BATAILLE, *LA PART MAUDITE*

CITATION 2 LA BIBLE, GENÈSE, NOUVELLE TRADUCTION F. BOYER & J. L'HOUR

.... 1

L'acte sexuel est dans le temps
ce que le tigre est dans l'espace.

.... 2

Un fleuve sort d'Éden pour arroser le jardin
et de là se divise en quatre
Un des fleuves s'appelle Pishôn
il embrasse tout le pays d'Hawila
où se trouve l'or
Avec cet or si bon
le bdellium et le lapis-lazuli
Un deuxième fleuve s'appelle Guihôn
et ceinture tout le pays de Koush
Le troisième s'appelle le Tigre
et descend à l'est d'Assour
Enfin le quatrième c'est l'Euphrate
Yhwh Dieu prend l'adam
pour l'installer dans le jardin d'Éden [...]
Yhwh Dieu dit
L'adam tout seul
ce n'est pas bon
Je vais lui faire une aide
comme quelqu'un devant lui

CURIEUX JOURNAL CURIEUX CUISSE DE NYMPHE VOLUME VI



06

OUAF

chiens écrasés sous leurs pneus, sous leurs semelles, sous sa plume.



07

PINK

reportage au Pink Paradise, paradis parisien du strip-tease.



12

PEOPLE

revue de presse pourquoi les journaux cons nous plaisent tant.



14

INCITATIONS

théorie chiffrer les comportements humains.



16

MERDE

point de vue sur la littérature jeunesse pipi-caca.



18

CID

pénombre comptabiliser les descendants des Morisques.



22

POLOGNE

reportage photo voyage au centre de la terre, dans une mine de Silésie.



30

IRAK

récit chroniques de la vie d'un employé de l'O.N.U. à Bagdad.



38

QUÉBEC

la langue des autres une «variété de français» ou «French patois».



40

CYGNE

masques le sac plastique d'un E.T. sur les berges.



41

PRÊTRE

portrait «pour faire un prêtre, mon Dieu que c'est long...»



42

CHILI

les murs ont la parole messages politiques de la brigade Chacón à Santiago.



50

RENCONTRE

l'aamour trois nouveaux témoignages sur les sentiments.



52

PARITÉ

allô conso Arenaud Poun téléphone à Danone Conseil.



54

MIAM

marketing disent-ils le bonheur canin selon nos amis les publicitaires.



56

PRESSE

marketing disent-ils ces lettres d'amour qui vous demandent de l'argent.



58

NIAMEY

publicité pancartes de la capitale du Niger.



60

PEPSI

l'hippopotame une œuvre d'art remise au goût du jour.



62

CUISSES

marmitons recettes de cuisine à base de pattes de poulardes.



63

SADÉ

vie des grands hommes le divin marquis mangeait du beurre de l'Enfant Jésus.



64

CORPS

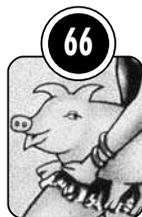
juke-box le bras, la main ou les fesses en chansons.



65

GRÉGOIRE

grandes dates de l'histoire les conséquences du nouveau calendrier sur Shakespeare.



66

COCHONS

year of the pig le feuilleton pop où Beyoncé croise Jacques Chirac.



67

MOUTARDE

spectres Brautigan Library, bibliothèque des manuscrits refusés.



68

ÉPINARDS

page du collectionneur mettez-y le sourire d'une crémière



69

SECRET

critique en aveugle aimez-vous l'écrivain Marc Labuste?



70

EURÉKA

bande dessinée eureka! on a trouvé l'Enquête.



75

BORNICHE

courrier des lecteurs l'autre tigre, celui qui fut un best-seller



76

BUREN

page libre les rayures à l'assaut de la gravure.



78

MANDARINES

histoire du journalisme l'invention des offres d'abonnement

COURSE DE TIGRE



TARIFS ABONNEMENT DEUX MILLE SEPT							
		FRANCE & NAMIBIE	RESTE DU MONDE				
6 MOIS		35	45				
1 AN		65	90				
À L'UNITÉ		6.80	08				
À VIE		Réservé aux chroniqueurs, aux actionnaires, et à certains amis triés sur le volet.					
TIGRES HEBDOMADAIRES	 NUMÉROS DU TIGRE HEBDOMADAIRE PARU ENTRE MARS ET AOÛT 2006 N°01 À N°16	Choisissez les numéros que vous souhaitez recevoir (dans la limite des stocks disponibles). Pas de commandes à l'unité. le numéro d'été 2006 compte comme trois numéros euros les cinq numéros					
	PAIEMENT PAR CHÈQUE						
	à l'ordre de: LE TIGRE à envoyer: 25 rue St. Vincent de Paul 7510 Paris tarif étranger: chèques français uniquement., nous contacter pour les chèques étrangers.						
	PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE						
	Paiement internet par CB sécurisé avec Paypal, sur: www.le-tigre.net/abo						
FORMULAIRE D'ABONNEMENT À RENDRE							
NAME							
ADDRESS							
MAIL							
THANKS							
ABONNEMENT À PARTIR DU VOL.							
I	II	III	IV	V	VI	VII	...
GRRRRRRRRRRRRRR							

Le **Tigre du jour** était la version web du journal. C'était un quotidien de 4 pages comportant une page inédite de « Griffes du Tigre » et des pages de prépublication du mensuel au format PDF (mise en page conservée). Pour recevoir les « Griffes » ou avoir des informations sur la vie du journal, on s'inscrivait à la webliste du *Tigre*, sur le site www.le-tigre.net. Le **Tigre du jour** est actuellement suspendu pour une durée non déterminée.

Le *Tigre* est diffusé en **kiosques** (3000 points de ventes en France métropolitaine; moteur de recherche sur le site) et dans les **librairies** (diffusion Flammarion, liste complète disponible sur le site).

Chaque mois, participez au **jeu-concours** du *Tigre*. Les phrases au centre du cartouche de bas de page sont en partie des citations d'œuvres littéraires ou musicales. Le lecteur ayant trouvé les sources d'un maximum de ces phrases recevra tous les *Tigre* ayant été publiés à ce jour, pour lui ou pour la personne de son choix.

Les plus beaux et les plus laids envois de **tigres** et citations tigrines seront susceptibles d'être publiés dans la partie « Euphrate » voire en couverture du *Tigre*.

Le *Tigre* ne publie pas de nouvelles, récits, poésies, hors commande spécifique.

Rencontres

Le *Tigre* se réunit parfois dans un bar (lieu tournant) de Paris. Lecteurs parisiens, oiseaux de passage, n'hésitez pas à nous rejoindre! le lieu en sera toujours indiqué sur le site.

Siège social

25 rue Saint-Vincent de Paul
75 010 Paris

Bureaux

122 rue Casanova
93 300 Aubervilliers

Contacts

service abonnements
01 48 33 55 20
service points d'exclamation
01 48 33 55 20
service réclamations
01 48 33 55 20
régie absence de pub
01 48 33 55 20
présidence & direction
01 48 33 55 20
2^e étage du triplex
01 48 33 55 20

Internet

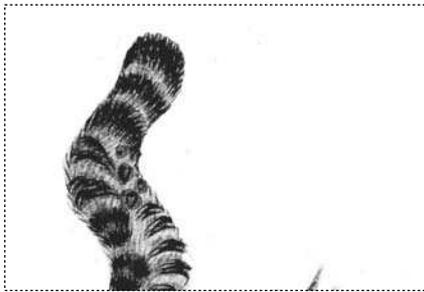
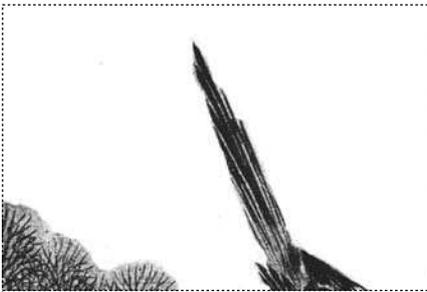
www.le-tigre.net
tigre@le-tigre.net



AC TUALITÉS

NEWS
REPORTAGES
ENQUÊTES
REVUE DE PRESSE
ETC.



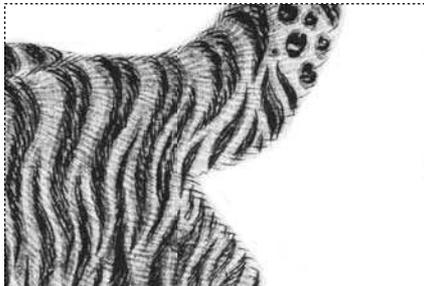


UN – La caisse de machines à coudre qui se balançait hier soir au-dessus du dock B eût fait la une en s'écrasant sur un chef d'État ou un ministre, mais le rédacteur en chef de cette modeste rubrique a également une famille à nourrir, ce fut donc sur Noisette que mystérieusement elle chut.



INDÉTERMINÉ – Il y a le volcan de type hawaïen, dont la lave fluide engloutit le chien, le volcan de type strombolien, dont la lave épaisse pétrifie le chien, le volcan de type péleén, dont les nuées ardentes carbonisent le chien, et, enfin, le volcan de type vulcanien, qui est celui qui nous intéresse ici, dont les projections minérales écrasent le chien.

UN – Le rédacteur de cette rubrique a eu l'occasion d'en voir, des chiens écrasés, de toutes sortes et de toutes les façons. Mais lorsque j'arrivai sur les lieux de ce nouvel accident — les seize caravanes du cirque Luzzatto ayant roulé sur Tarn —, ce fut pour voir le corps liquéfié du malheureux s'écouler dans le sens de la pente, enfler en prenant de la vitesse et former rivière pour finalement devenir l'un des principaux affluents de la Garonne.

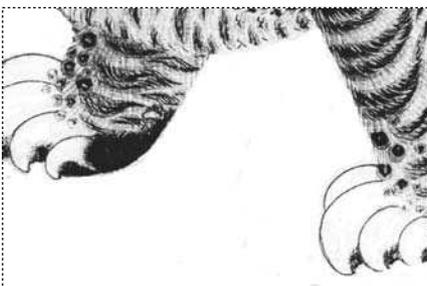


DEUX – Que restait-il de leur bel amour? Lilia à côté de lui soupirait d'ennui tandis qu'ils roulaient sur ces mêmes routes qu'ils avaient parcourues autrefois en chantant. Mais cela faisait trop longtemps maintenant qu'ils se regardaient en chiens de faïence et Gilles ferma les yeux, appuya à fond sur l'accélérateur et précipita l'automobile contre un arbre dur comme du bois.



UN – Maurice Turbet, artisan menuisier, qui se demandait comment se débarrasser de son chien avant les congés estivaux, crut que la Providence lui répondait lorsqu'il se donna pour la première fois de sa pointilleuse carrière un coup de marteau sur les doigts. Mille euros d'amende ont été requis contre lui par le ministère public qui n'est pas si gobeur.

SIX CENT VINGT-QUATRE – Pas moins de six cent vingt-quatre chiens sont morts écrasés au cours de la semaine écoulée. C'est en vain pourtant que le rédacteur de cette rubrique implore ses patrons de lui adjoindre un collaborateur. Faudra-t-il pour obtenir gain de cause les séquestrer dans l'entreprise? On y songe.



INDÉTERMINÉ – Plusieurs grandes marques de pneus ont tenté de soudoyer l'incorrupible rédacteur de cette rubrique. Il s'agissait d'affirmer la supériorité de telle ou telle pour les écrasements canins. Ses patrons l'affament, on le sait. Pourtant, il a refusé les offres les plus avantageuses. Il se regarde le matin dans son miroir avec une certaine satisfaction (et souvent à nouveau le soir).

UN ET LES AUTRES – Hé! Tu ne comprends donc pas que c'est moi le chasseur et toi le gibier? glapissait Jappy. Mais ces vieilles traditions françaises, visiblement, ce sanglier-là en était revenu. N'était-il pas le plus lourd, le plus robuste, le plus coriace? Il piétina ensuite le reste de la meute.



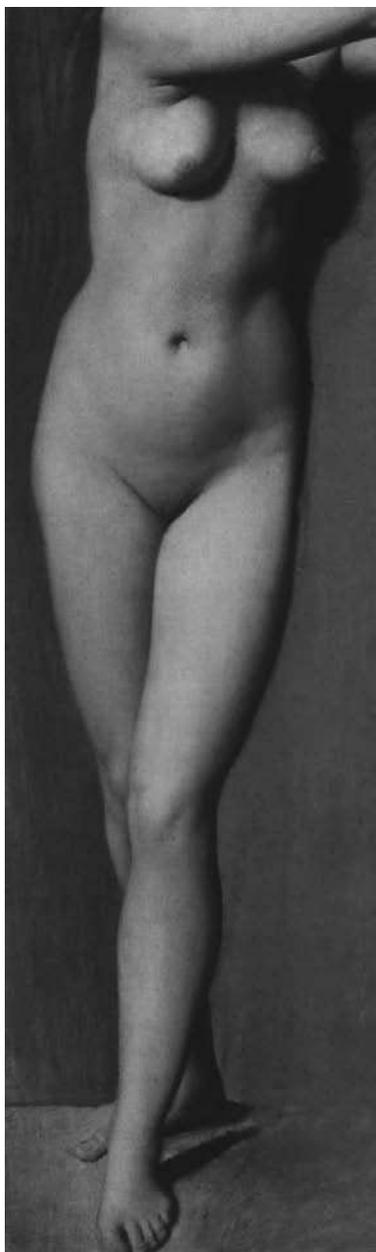
PINK PARADISE

PAR CAMILLE DORGELES

Un matin, *Le Tigre* a reçu un email d'une dénommée elodie@pinkparadise.fr, qui disait, en noir et rose: «*STRIP-TEASE BY PINK PARADISE*. En librairies le jeudi 13 septembre 2007. PHOTOS Bertrand Machet. TEXTES Murratt Atik. ÉDITIONS de La Martinière. Le *Pink Paradise* vous invite le mercredi 12 septembre 2007 dès 20h30 pour le lancement en exclusivité du livre *STRIP-TEASE BY PINK PARADISE* autour d'un cocktail dînatoire et d'un open-bar. Évian. Guéret, Traiteur de France. Moët & Chandon Champagne. PINK PARADISE. PARIS. CANNES. ST TROPEZ. 49/51 RUE DE PONTHEU. PARIS VIII^e. Merci de confirmer votre présence par mail à events@pinkparadise.fr » C'est bien beau d'aller faire des reportages avec les SDF et dans le métro, a dit *Le Tigre*. Mais cela ne nous dispense pas de savoir à quoi ressemblent d'autres nuits blanches. Alors *Le Tigre* a confirmé ma présence, et je suis allé visiter le paradis.

PEINTURES (DÉTAILS) INGRES

CI-DESSUS & P.08. *Angélique*, 1819. P.09 DE HAUT EN BAS. *Philippe Rivière de l'Isle*, 1805, *François-Marius Granet* 1807, *Lorenzo Bartolini*, 1806, *Jean-François Glibert*, 1804, *Le duc d'Orléans*, 1842, *Le comte Mathieu-Louis Molé*, 1834, P.10 *La Source*, 1856. P.11 *Nicolas D. Couriev*, 1821, *Louis-François Bertin*, 1832, *Joseph-Antoine Moltedo*, 1810, *Charles-Joseph-L. Cordier*, 1811, *Jacques-Louis Leblanc*, 1823, *Marcotte d'Argenteuil*, 1810, *Jacques Marquet*, 1811, © musée du Louvre (Paris), M.O.M.A. (New York), National Gallery of Art (Washington), National Gallery (Londres), musée Granet (Aix-en-Provence), musée Ingres (Montauban), musée d'Orsay (Paris), & collection particulière.



C'est bien connu: les portes du paradis sont bien gardées. N'entre pas qui veut. Un cordon de velours rouge marque la frontière symbolique. Dans l'étroite rue de Ponthieu, près d'un grand immeuble annéé cinquante décrépi, une file d'attente s'est formée. Les gens qui la composent y sont ravalés, rénovés, décorés. Un à un, ces chameaux passent dans le chas de l'aiguille, ces riches entrent dans le royaume des cieux. Saint Pierre est une femme d'une quarantaine d'années, encadrée de deux colosses, une liasse de feuilles à la main. *J'ai votre nom devant moi. Tigre, grrrrr!* plaisante-t-elle. J'entre dans un long couloir étroit, intégralement recouvert de moquette léopard. Tous les cinq pas, à terre, il y a de tout petits écrans où des filles se dénudent en noir et blanc. Ainsi, ce soir, ils seront déjà quatre à pouvoir toucher les filles nues: nos yeux et nos chaussures. Les prudes diront qu'on foule la pudeur aux pieds. On est là pour ça. Et c'est sans doute pour cela que ce couloir est si long, qui relie la rue au paradis. Orphée tentait de sortir Euridyce des Enfers, de la ramener dans le monde par un boyau interminable, moi c'est le contraire: j'entre au paradis, et je ne me retournerai pas.

C'est une grande pièce rectangulaire étroite. À gauche, sur toute la longueur du petit côté du rectangle, le bar. Au-dessus du bar, un étage, d'où dévale un grand escalier en V vers le centre de la salle, débouchant sur une piste de danse légèrement surélevée qui traverse la pièce sur les trois quarts de sa longueur, piste où se dressent trois barres verticales. Des tables basses, rondes, entourées de grands fauteuils noirs à angles droits, entourent en U la piste. La lumière est très tamisée, les murs rouges ou roses, les coussins de velours, la terre léopard. «*Dès 20h30*» signifie qu'il ne faut surtout pas arriver à 20h30: pour une soirée qui dure *jusqu'au bout de la nuit*, comme l'annonce l'animateur au micro de sa voix vulgaire d'animateur, on n'arrive pas à l'heure. Après avoir demandé un verre de vin blanc, je regarde la salle. Elle est aux trois quarts vide, parsemée d'une trentaine de personnes attablées. Le paradis se remplit néanmoins lentement mais sûrement: de nouveaux convives arrivent, se re-

connaissent, s'embrassent. Je m'assois au hasard, choisissant une bonne place au début de la piste qui permet de garder un œil sur l'entrée et sur le bar, avec l'air de qui attend quelqu'un. *Pink Paradise... Réchauffez vos cœurs et ouvrez grands vos yeux, c'est le sexy show du Pink Paradise...* Une première fille arrive dans une indifférence notable de début de soirée: un début de soirée, fût-il du paradis, ressemble à un purgatoire — à cause de rires trop bas, d'une salle trop vide, de regards trop ternes. C'est l'attente. La fille, forcément sublime, semble n'être qu'une publicité ambulante du paradis à venir. Une preuve de chair que ça va commencer, mais que l'on ne peut accélérer le temps, même là-haut. Qu'ici aussi on attend que les choses prennent. *Tatiana*... deux musiques, deux danses...* Au milieu de sa prestation, un problème technique provoque une interruption du son de mauvais aloi qui la fait rire. La fille arrête son strip-tease, elle a les bras ballants et soudain tout s'effondre, preuve s'il en est que c'est l'habillage sonore qui fabrique sa nudité, de même que c'est le flacon qui fait l'ivresse. Mais déjà la musique reprend et tout rentre dans l'ordre au paradis. Deux écrans géants continuent de montrer des boucles de photos glamour extraites du livre. Qui, tard dans la soirée, deviendront le temps d'une panne un «*Sony DVD player*». Et là encore, voir une bouche ouverte en noir et blanc, des cils de biches et des cuisses de nymphes devenir pour quelques longues minutes un fond bleuâtre et une typo Arial pixellisée, aura quelque chose de terriblement rassurant. Quelques verres et heures plus tard, la salle est pleine. Une serveuse se penche sur mon épaule, murmure: *Cette table est réservée*, ajoute un très condescendant: *Vous pouvez vous asseoir là*, me désignant un misérable petit pouf adjacent, et entoure avec empressement les V.I.P. qui m'ont fait déguerpir. Je n'avais pas vu que la rose rouge placée dans une coupe de champagne indiquait la table sacrée. Les V.I.P. s'avancent. Un petit homme semi-chauve en cravate, une femme clichée. Qu'est-ce qu'une femme clichée? La femme clichée est le cliché d'elle-même: refaite à neuf à en faire aimer les rides. Comme je suis toujours à côté d'elle, mais légèrement en arrière, ce qui fait qu'elle a la désagréable impression d'avoir quelqu'un dans son dos, elle se re-

tourne et me lance un de ces regards vides, regards sans yeux caractéristique des gens du monde, regards de ceux qui, à force d'être trop vus, n'envoient aux autres que le scan rapide de l'appareil d'aéroport qui fait son travail de routine, et qui, si d'ordinaire quelque chose d'intéressant se présentait, serait soudain secoué d'un *bip bip* joyeux.

C

Car c'est une chose à laquelle je n'avais stupidement pas pensé. Dans un reportage, ce sont les mots des autres qui font la saveur du récit. Oui, mais nous sommes dans une boîte de nuit. La musique est assourdissante. Je n'arrive à capter aucune parole, si ce n'est celle des serveurs qui s'enquière de mes volontés. Il ne reste donc que les regards et les attitudes. *Réchauffez vos cœurs et ouvrez grands vos yeux, c'est le sexy show du Pink Paradise...* Je pensais que mes yeux ne serviraient qu'à observer le paradis. Mais je n'ai plus que mes yeux, aussi pour le reste. Qui voient, lorsque le couple de V.I.P. se lève, dix minutes plus tard, une jeune femme les saluer, et, dès qu'ils ont le dos tourné, plonger littéralement vers ses voisins pour leur expliquer qui, que, quoi, où, comment, avec force mimiques et regards entendus. *Eva* et Lucy*... deux musiques, deux danses...* Les filles descendent par deux le grand escalier. C'est le moment de dire qu'en fait de strip-tease, il n'y a pas grand-chose à enlever. Le strip-tease est un effeuillage, oui mais notre arbre n'a qu'une feuille, notre livre n'a qu'une page, et la fin de son histoire est évidente. Ce n'est donc pas la lenteur du déshabillage qui est mise en avant, mais son style, une jaretelle blanche, un chapeau noir, et des haillons — comment appeler autrement ces quelques centimètres carrés de tissus? La première danse est habillée, d'un habillage qu'on dirait presque nu, la seconde est nue, mais, alors même qu'il ne reste que deux lignes noires sur un corps, on appelle ça un string, on se surprend à rechercher la nudité. Après une fille, deux *Réchauffez vos cœurs et ouvrez grands vos yeux, c'est le sexy show du Pink Paradise*, puis trois, quatre, neuf, dix, onze *Réchauffez vos cœurs et ouvrez grands vos yeux*, on a beau les ouvrir, les yeux, et toujours ce même sentiment, alors on fi-

nit par comprendre. On comprend que lorsqu'on les voit, on croit que ce n'est pas fini, le strip-tease. On se dit, elles vont enlever leur peau et on verra leur cœur. Et pourtant non. On attend en vain de voir l'intérieur. Tout l'écart entre l'érotisme et la pornographie saute aux yeux, de toute sa douceur. Le paradis est radicalement attaché au premier. *Strip-tease by Pink Paradise... Betty*, Ludmilla*... deux musiques, deux danses... Réchauffez vos cœurs! ouvrez grands vos yeux! c'est le sexy show du Pink Paradise!* Même les seins qui restent de marbre — que la fille soit à l'en-droit, à l'envers, pliée en deux, ouverte, découverte —, même ces seins semblent marmoréens. La lumière crue d'un mauvais film les révélerait en ce qu'ils sont, pour certains d'entre eux: des faux seins obscènes; l'obscurité tamisée du paradis les transforme en une forme noble digne du lieu.

L

Le cocktail dinatoire arrive. Des petits fours sur de grandes assiettes rondes sur la main d'une serveuse ou d'un serveur. On repose les cure-dents dans un petit cendrier carré de verre disposé à cet effet. Rien d'étrange. Sauf que trois amuse-gueule plus loin, le serveur rapplique et fait disparaître les trois cure-dents dans une poubelle portative rouge. Je réitère l'expérience. Trois cure-dents plus tard, hop. Le serveur s'avance, la poubelle portative rouge ouvre sa gueule et fait disparaître les résidus obscènes. Ainsi le riche ne supporte-t-il pas la vue de plus de trois de ses déchets. J'imagine le brief des serveuses et serveurs: *Vérifiez constamment les tables, pas plus de trois cure-dents.* L'expérience se corse lorsqu'une erreur d'appréciation due à l'obscurité ambiante me fait confondre une tomate dodue fourrée de caviar avec une tomate dodue fourrée de mousse d'anchois. À mi-chemin du supplice culinaire, où la bienséance me pousse à me forcer à manger mon amuse-gueule, je me dis en mon fort intérieur que je ne suis tout de même pas à Koh-Lanta mais bien au paradis, et qu'au paradis on fait ce qu'on veut. Je recrache donc ma demi-tomate dans une petite serviette. Le serveur arrive au galop. Il a oublié sa poubelle portative. Qu'à cela ne tienne. Je le vois repar-





tir dans la salle longue, mains croisées derrière le dos, dans l'une de ses mains, la petite serviette, dans la petite serviette, un bout de tomate et un peu de ma salive, et je ne sais pourquoi, mais le voir partir vers une lointaine grande poubelle à résidus de riches, marchant très digne, hautain presque, avec cette demi-tomate dans son dos, alors qu'à un mètre de lui, une femme avec une jaretelle blanche qui scintille ouvre les cuisses d'un air absent, me semble une sorte de condensé de l'onirisme qui baigne ce paradis rose. Le serveur marche aussi droit que la danseuse ne danse, ils se croisent avec le même port altier, comme si tous deux participaient d'une même chorégraphie étrange. D'autant que les serveurs sont tous bruns à cheveux longs et habillés de noir, ils ressemblent à des philosophes contemporains, on croirait un banquet de Platon, où les philosophes seraient les serveurs car les dieux aussi sont en cuisine, et où les dieux habiteraient un paradis bas de plafond. Car la piste de danse est surélevée par rapport à nous, pauvres mortels, et les filles sont à leur tour surélevées sur de grands talons transparents de dix centimètres de haut. Ce qui les rend plus proche du ciel. C'est le détail qui me paraîtra le plus probant de ma présence au paradis, avec la jaretelle à cinq bandes noires et fines autour d'une cuisse: des filles effleurant du doigt le plafond blanc, les plus grandes y posant une fraction de seconde leur main entière, comme si elles soutenaient le ciel de la salle obscure par la seule grâce de leur corps.

U

Un aveugle en smoking, lunettes noires et canne blanche, passe dans l'allée qui longe les tables. Je crois rêver. *Pink Paradise... Emily*, Lola*, deux musiques, deux danses... Réchauffez vos cœurs et ouvrez grands vos yeux, c'est le sexy show du Pink Paradise...* On vous en donnerait une jambe, un bras, une hanche, vous en seriez comblés pour la vie. Juste une jambe. Le reste? Bah, on se concentrerait sur cette petite partie d'elle-même. On s'accommoderait. On ferait avec. Pourtant, certains, nombreux, au moins un tiers de la salle, tournent le dos ostensiblement à la scène. Ceux-là ne se retourneront pas une fois vers la scène. C'est le sentiment le plus

frappant, pour qui n'est pas accoutumé au paradis. L'idée que pour ces voisins de table, le paradis est une rue passante. Qu'ils sont venus là comme ils seraient allés à n'importe quel cocktail mondain, à n'importe quel bar branché de la capitale. Que des femmes dansant nues à une longueur de bras d'eux, de bite presque, ne les dérange pas dans leurs mornes potins quotidiens. Je pense aux boulangères. C'est la seule théorie qui vaille, celle des boulangères qui n'aiment plus les gâteaux. Ou des riches qui ne savent plus de qui est exactement le grand tableau de ce peintre flamand accroché derrière leur dos. De sorte que les plus humains, définitivement, sont les hommes qui assument. La plupart sont debout, hypnotisés, lubriques. Leur regard est ailleurs. Leur regard est celui du critique d'art au musée, scrutant les détails, et pensant que cette visite est enfin la bonne, qui leur fera comprendre le mystère qui explique la force de la touche d'un pinceau — oui mais pour ça, il faudrait toucher, or on ne touche pas les tableaux, vous n'y pensez pas.

M

Ma place initiale, celle des V.I.P., restée vacante, avait été occupée par d'autres. Qui se voient délogés vite fait. C'est que Massimo Garcia, le jet-setteur, est arrivé. Massimo s'échoue à mes côtés, de son air de gros animal débonnaire. Il est accompagné de (ce que je suppose être) ses deux filles. Je vois Massimo, qui de temps à autre, relève la tête vers une danseuse, et, dans son œil terne, un semblant de jugement. Il se mâchonne le doigt. L'adjectif qui me vient est vitreux. Comme une vitre, comme si quelque chose bloquait les sentiments. L'une de ses deux filles est très grave. Un serveur amène au type qui l'accompagne une boisson; Massimo l'interroge du regard, le type dit: *C'est une nouvelle sorte d'héroïne*, Massimo dit: *Whaaaat?* et le type dit plus posément: *C'est de l'Évian avec de la fraise*. Fin de la conversation. Personne n'a ri. — *Et vous, ça va?* — *Oui, monsieur le psy, j'accompagne mon père au Pink Paradise.* — *Mais à votre âge, ma chère, on ne doit plus accompagner son père au paradis, vous savez.* En plusieurs heures, je ne verrai dans le regard de sa fille qu'un instant de vie, le

temps d'une chanson. Son corps se redresse, comme un automate se mettant en branle, ses bras esquissent un mouvement saccadé de danse, ses lèvres s'ouvrent: *Pom-pom-pidoo*, son regard s'éclaire trois secondes, mais déjà bras, lèvres, jambes, regard, tout se replie dans son mutisme. Massimo a le gros livre posé sur son siège, il le montre fièrement aux autres puis le repose à côté de lui. Je pense au rachat de La Martinière, au petit scandale provoqué dans l'édition, à la mort du Seuil, à *La Terre vue du ciel* et au paradis vu de mon siège. Tout ça pour ça: un livre de La Martinière, un gros objet de plus posé sur la table de Massimo Garcia. Dont la grosse fille prononce les mots du *livre érotique*, et quand on voit la fille, on est saisi d'un questionnement philosophique affreux sur le fond et la forme, sur Socrate qui ressemblait à une boîte de sardines, car tout au plus ressemble-t-elle à Socrate, et imaginer l'érotisme couler de sa plume comme le vin blanc recoule dans mon verre semble un syllogisme majeur de ce siècle. Lorsqu'un très beau mec, appelons un chat un chat, s'attache à côté de Massimo. Il parle si peu qu'il en semblerait presque malin. Massimo penche son corps volumineux vers la table, lui demande ce qu'il fait là. J'entends *fête de Tony Parker*. Whaou. L'aveugle revient. C'est un chroniqueur télé déguisé. Un photographe le prend en photo sous toutes les coutures, avec Massimo Garcia, avec Vincent McDoom, tous ensemble. L'aveugle interviewe Massimo d'un air enjoué puis il repart, soudain sobre et satisfait. *Pink Paradise... Réchauffez vos cœurs, ouvrez grands vos yeux, c'est le sexy show du Pink Paradise...* Mais déjà l'animateur annonce la *championne du monde de pole dance* [N.D.L.R. danse autour d'une barre métallique verticale]. *Hé oui, ça existe...* Phrase qui me laisse perplexe, puisqu'il semble souligner malgré lui la vacuité de l'existence d'un tel championnat du monde. Chose qui me laisse plus perplexe encore, le public semble apprécier plus encore la performance sportive que l'érotisme. La jeune femme qui se démène autour de la barre comme une championne de gymnastique sur un agrès récolte une salve d'applaudissements. La magie finit de s'effondrer lorsque, toutes les danseuses ayant dansé, l'animateur les rappelle toutes sur scène, en disant: *Toutes les filles du Pink...* Et le photographe Bertrand

Machet, au micro, d'ajouter: *Vous allez comprendre pourquoi j'ai eu l'idée de faire ce livre...* S'ensuit un moment étrange où une vingtaine de filles, danseuses inaccessibles il y a quelques instants, se trémoussent sur la piste comme un troupeau de dindes de sortie en boîte de nuit, tellement endimanchées qu'elles en auraient oublié de mettre un ou deux habits. Toutes ensemble, avec leurs petits mouvements désordonnés et leurs saluts à droite à gauche aux connaissances dans la salle, elles semblent soudain terriblement terre à terre. On se surprend à penser: ce n'est donc que ça. Des corps. Le temps d'apprendre que le paradis a plusieurs étages et que pour accéder au septième ciel, il faut monter au premier, où des cabines sont réservées aux plaisirs solitaires, je plie bagages.

J

Je n'ai plus assez de signes pour raconter mon retour en métro, à l'heure de Cendrillon. Raconter que c'était France-Écosse ce soir-là, et que dans le métro, des dizaines d'hommes ventrus et velus rient joyeusement, des hommes habillés en kilt, pas besoin de faire un dessin: on voit des mollets, des genoux, des bouts de cuisse. C'est presque un strip-tease d'Écossais, autour des deux barres métalliques verticales du wagon, avec les cahots et le brouhaha pour musique. Dans ces moments-là, il n'y a plus de doute: on a l'impression que l'humanité est définitivement coupée en deux, que le grand horloger a réservé ses ingrédients les plus fins à une poignée d'entre elles, qui se trémoussent contre espèces sonnantes et trébuchantes dans un paradis souterrain de Paris. Que comme dans le conte de l'oiseau-lyre, nous, hommes et femmes du métro, sommes tous le cochon arrivé trop tard — après la distribution des plumes, après la distribution des couleurs, après la distribution des fourrures et des parures, et que comme au cochon, il ne nous reste que la queue en tire-bouchon.

J'oubliais. En sortant du Pink, par le long couloir de fourrure où l'on marche sur des femmes, je retrouvais saint Pierre qui gardait l'entrée, parlant aux videurs, et leur disant: *J'ai pas envie d'une baston, avec tout ce qu'on a refait au Pink... C'est qu'ils étaient nombreux, grosses chaussures grosses chaussettes.*





STARS SUR PAPIER GLACÉ

Ô intellectuels rebutés par la presse de caniveau, ô belles âmes effrayées par les V.I.P., venez effleurer un peu des émotions de vos contemporains en découvrant cette revue des hebdomos *people*; vivez par procuration les sentiments du Français moyen.



resse «pipe», pipeau, *people*... *Exit Ici Paris* et *France Dimanche*, vraiment trop *cheap* du haut de leur 1,20 €. *Exit Match* et *VSD*, trop généralistes, et *Point de vue*, trop élitiste. On veut du lourd. Restent, par ordre d'ancienneté, *Voici* (n° 1036: 1036 semaines qu'on rate *Voici!*), *Gala*, *Public* et *Closer*.

Toute la presse, de *Détective à Télérama*, fait sa une sur Jacques Martin. Toute? Non. Un quarteron d'irréductibles hebdomos résiste encore au Petit Rapporteur... Seul *Gala* lui rend un hommage conséquent, l'info échappant totalement à *Closer*, et *Public* se concentrant sur les filles de Cécilia (qui ont vécu toute leur vie avec Nicolas, mais passons...).

Voici, «le féminin *people* du lundi» (c'est lui qui le dit)... Dans les pages de son n° 1036, on apprend, entre autres, ça: Pete Doherty avait un chat cocaïnoman, voilà qu'il fait fumer du crack à un deuxième; Britney Spears a oublié de remettre sa culotte après son plantage aux MTV Awards¹; Brooke Shields a failli défoncer sa maison en rentrant dans un pilier avec sa voiture.

Le grand marathon hebdomadaire de *name dropping* commence. Si vous ne suivez pas régulièrement, vous êtes largués. Devant cette comédie humaine à *turn-over* record, il faudrait se tailler des petits figurines, comme Balzac, et les marquer de rouge à lèvres pour repérer les destins croisés des uns et des autres. Car ça tourne! Ça tourne sans arrêt. Sous le titre «Elles l'ont testé pour vous», *Voici* analyse le

phénomène lubrique et ludique des *toyboys*: ces garçons (de 21 à 40 ans) avec lesquels nos amies les stars jonglent de façon privilégiée. Huit «CV sexuels» sont ainsi passés au crible, permettant de dégager le «tiercé des chaudasses». Principal enseignement: Paris Hilton est battue. Comme ces agréables personnes, d'une part se ressemblent toutes, d'autre part changent de coiffure trois fois par semaine, *Voici* croit bon de préciser après leur prénom: «de *Desperate Housewives*», ou «de *Koh Lanta*», l'addition de cette innocente particule contribuant à fixer les idées et à relever la noblesse de l'échantillon.

Voici se passe d'édito: seize lignes dans un petit encadré en haut de la page courrier en tiennent lieu; le journal évite également de chercher des titres différents pour la une et pour l'intérieur. Normal: quand on est fier de sa trouvaille, on la montre et on la répète à tout bout de champ. En l'occurrence, à propos d'Ophélie Winter: «Un bébé? C'est pour bientôt²». Point commun avec *Le Tigre*, il y a pratiquement une rubrique différente par page (on énumère, au hasard: «Buzz», «Cover», «Topless», «Relooking»...).

Gala est, incontestablement, plus chic. Beau papier, format noble et indépendant (quatre centimètres de plus en hauteur), belles photos et belles couleurs. Les annonceurs tranchent aussi sur ceux du confrère (Dior, Guerlain, Hermès, Lancel, Pataugas contre Vichy et Nivéa). Un zeste de politique pour

montrer sa hauteur de vue. La une n'affiche que des personnalités «bien de chez nous», qu'on n'hésiterait pas à présenter à nos parents: France Gall, Rachida Dati, Bernard Laporte. On parle bien des héroïnes de séries US (comme Kate Walsh), mais en les reléguant dans le sommaire intérieur. La maquette est, sinon... sobre, du moins équilibrée, avec parfois, miraculeusement, un peu de blanc. On apprend que le grand-père de Jacques Martin était le cuisinier du tsar Nicolas II et que Ségolène carbure aux pièces de Sacha Guityry. Les deux journaux ne se recourent quasiment pas. Les pages mode, déco, voyage sont plus fouillées (mais le journal fait 106 pages, contre 80 pour *Voici*). Et, spécifiquement toute galactique, l'horoscope est mixte! C'est-à-dire, messieurs, que vous ne risquez pas de vous trouver taxé de «migraineuse ces derniers jours, la compagnie de votre petit ami, plus excitée et aux petits soins que de coutume, va vous dynamiser et vous verrez la vie autrement».

Voici et *Gala* ont tous les deux une caution intello: dans le premier, le poète Yann Moix (non, pardon: l'écrivain; non, enfin... l'auteur; euh... la star du Tout-Paris littéraire) épilogue sur la vie de Jacques Martin. «Jamais on n'aurait imaginé Jacques Martin capable de mourir. Et pourtant, il avait de quoi partir dans l'éternité, lui qui était tombé dans l'oubli. 2007, c'est vrai, n'aura pas été son année.» Dans *Gala*, c'est Ariel Wizman qui délivre un billet (rituel) pour dire

qu'il n'aime pas Bono. D'un hebdo à l'autre, le titre des rubriques s'adoucit: *Voici* nous avait habitués aux «Potins», «Rumeurs», «Hot news», «Story», «Polémique» («Pavarotti: la guerre des veuves»!): *Gala* n'est qu'«Échos» et «Chuchotement». Non, ce n'est pas une publicité déguisée pour un film de Claude Chabrol.

Voici se revendique le n° 1 «sur le people», et *Closer* «sur le shopping». Artifices de positionnements et de classements OJD; pourquoi *Public* ne se revendique-t-il pas n° 1 «sur les photos truquées», et *Gala* «sur les sentiments nobles»?

Restent les deux jumeaux roses, *Closer* et *Public* bénéficiant d'un logo voisin (lettres blanches sur fond rose: mais après tout, *Voici* et *Gala* ont bien opté pour le titre blanc sur fond rouge³), du même prix (1,30 € pour 92 à 96 pages), et du même système de flash pour visionner sur son mobile des vidéos en lien avec l'actu *people*: Pour voir Claire Chazal transformant le chat cocaïnomane de Pete Doherty en pâté de sanglier, flashez le code en y frottant votre mobile! Pourtant, contrairement à *Voici* et *Gala* (journaux Prisma tous les deux), ils appartiennent à deux groupes différents: *Closer*, c'est Mondadori; *Public*, c'est Lagardère. *Closer*, c'est un peu entre *Voici* et *Ici Paris*. Les nouvelles ne sont pas tendres. «Elles ne mangent plus... au risque de mourir.» Bigard: «Mon père a été assassiné.» On est ici très marqué par la souffrance, la maladie, la mort... avec une spécificité: la place laissée, notamment en fin de journal, à des anonymes. Pour don-

ner de l'étoffe et du corps à tout ça, la moitié des infos sont commentées par un spécialiste: psy, psychothérapeute clinicienne, thérapeute comportementaliste peuvent donner leur avis sur la «bipolarité» de Britney ou la peroxydation de Penelope Cruz. Comme à l'AFP, les papiers sont «datés», c'est-à-dire précédés de la ville et du jour où ils ont été écrits: l'étoffe du grand journalisme. L'hebdo concurrence sérieusement *Voici* par l'impact de ses révélations: ainsi sait-on désormais que Brad Pitt a inscrit son fils de quatre ans au lycée français de New York, et qu'Amanda Lear fait ses courses à Inno Passy.

Comme tous ses confrères, *Closer* est fasciné par l'immobilier: on a droit à un plan de Hollywood, avec les nids des héroïnes de *Grey's Anatomy*. Avant la bagatelle de 18 pages télé (sur 92). Philippe Vandel y fait part de son «rêve»: «Je rêve d'une vraie télé-réalité, où on ne bidonnerait pas et où on verrait vraiment les gens en temps réel, mais ce serait trop cruel.»

Arrive notre poulain, *Public*. C'est la même maquette que *Voici*, mais avec un tantinet d'humour en plus. Toute la deuxième partie du journal prend ses distances avec ce qu'on nous a montré dans la première partie. Mauvais esprit, photomontages, photos ratées, rubriques décalées... Déjà, montrer Rachida Dati en Dior, et souriante, et avec une nouvelle coupe de cheveux, c'est soit très sympathique, soit du bidonnage. Le journal met des bulles de BD dans la bouche de V.I.P. Nous montre des couples gays. Et nous offre des titres choc du style: «Le demi-fina-

liste de la *Star Ac' 4* et la gagnante de *Koh Lanta*». Justin Timberlake et ses soirées sushis au champagne avec Jessica Biel. Une rock-star lesbienne et anti-Bush qui termine ses concerts en culotte et en soutien-gorge (c'est Beth Ditto, une copine de Kate Moss). La rubrique «Aïe aïe aïe, SVP, jetez ces photos», qui montre les stars en fâcheuse posture ou sous leur mauvais jour. Un jeu des sept erreurs à partir de photos retouchées. «Ils sont comme nous» (où l'on voit Jesse Mettcalfe vider sa poubelle et le chanteur Rafaël enfourcher un vélo). Le journal décline ainsi jusqu'au bout son sujet, dans les moindres plis de la mode, en adoptant des angles ludiques.

Stars incontestées de la semaine, réapparaissant obsessionnellement, et pas qu'en filigrane, d'une enquête à un test et d'un titre à l'autre: Kate Moss (qui jouit enfin d'un bonheur sans vagues loin des chats de Pete Doherty, en *topless* dans ses gilets d'hommes) et le rappeur 50cent, qui a réservé trois hélicoptères et huit 4x4 pour se déplacer entre deux concerts londoniens. À eux tous, rappelés cette devise fournie par les solutions des mots croisés de *Voici*: «N'assume rien avec serment, pas même la vérité.»

1. «L'indigne omission», s'enflamme le journal, photo à l'appui; mais d'après *Closer*, ce ne serait pas la première fois.

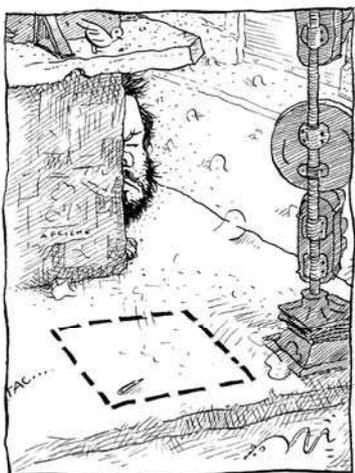
2. Chacun de ces journaux est complété par un puissant site internet. Comment résister au plaisir de vos faire participer au sondage de *voici.fr*: «Ophélie Winter. Un bébé peut-il changer sa vie? Oui? Non?»

3. Les amateurs de mélanges alcooliques se rappelleront la devise: «Blanc sur rouge, rien ne bouge», et en concluront, ou pas, au profond conservatisme de ces organes.

L'ÉTAT, C'EST MOI

PAR

CHUKI





INCENTIVES MATTER

Les sciences économiques scrutent les actions des individus « dans les affaires ordinaires de la vie », tentant de dénouer l'écheveau des causes. C'est en cherchant des « expériences naturelles », et, en observant leurs résultats, qu'ils décèlent bien souvent l'importance d'incitations externes.

On ne saurait sous-estimer l'influence déterminante de Paul Samuelson sur la science économique contemporaine. Au travers de deux ouvrages fondamentaux mais destinés à des publics très différents — *Foundations of Economic Analysis* (1947) et *Economics* (1948) — Samuelson a, d'une part, reformulé complètement l'état de l'art¹ et, d'autre part, mis à la portée des étudiants les principaux résultats de la discipline.

Depuis ce moment fondateur — et dans chacune des dix-huit éditions subséquentes d'*Economics* —, la science économique est « l'étude de la façon dont les sociétés utilisent des ressources rares pour produire des biens de valeur et les répartir entre individus ».

Mais cette définition classique qui fait de la science économique celle de l'allocation des ressources rares, a toujours coexisté avec une appréhension beaucoup plus ambitieuse et globale de l'objet de cette jeune discipline. Alfred Marshall (1842-1924) parlait déjà de l'économie comme de l'étude des gens « dans les affaires ordinaires de la vie ». Plus récemment et non sans susciter un certain nombre de réserves, les économistes ont investi les territoires académiques d'un grand nombre de disciplines appliquant leurs outils et leurs méthodes à des sujets aussi divers que les relations familiales², la délinquance³ ou la fraude lors des compétitions de sumo⁴.

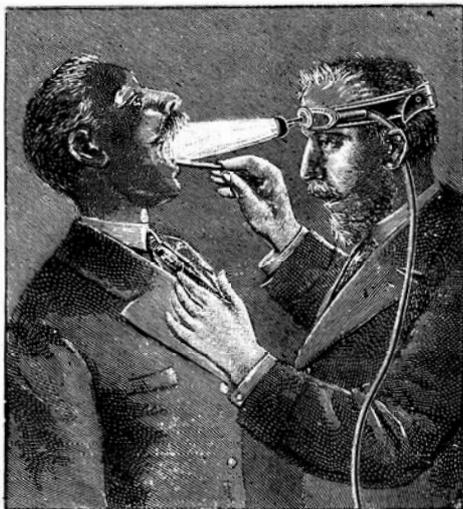
Cette expansion n'a pas abouti à la dissolution de la spécificité de la discipline. Il subsiste toujours, au centre de l'analyse, un certain nombre de principes structurants qui constituent le cœur du mode de pensée des économistes. Au premier rang de ceux-ci on trouve une proposition simple mais controversée selon laquelle les individus, « dans les affaires ordinaires de la vie », se livrent à un calcul, une analyse coût-bénéfice, avant de s'engager dans telle ou telle activité ou de déterminer le niveau d'intensité de leur action (ache-

ter telle quantité de bien à tel prix, consacrer du temps à la recherche d'un emploi, etc.). Le comportement des individus apparaît, dans cette perspective, moins réglé par la mise en œuvre de principes moraux, de valeurs ou de convictions que par la structure des incitations — monétaires ou non — auxquelles ils sont soumis. *Incentives matter*: Les incitations jouent un rôle.

Évidemment, et c'est une des difficultés de ce postulat, cette activité de calcul n'est pas directement observable⁵. L'économiste est contraint d'identifier les relations qui l'intéressent (des fonctions de demande par exemple), de façon indirecte en observant le comportement de son sujet. En particulier, il est dans l'incapacité d'observer directement la relation d'utilité sous-jacente au choix effectué. Pour pallier cet obstacle conceptuel, Samuelson — encore — a forgé un axiome souvent mal compris — et peut-être un peu obscur — dit des « préférences révélées ». Il s'agit d'un simple postulat de cohérence imposé aux choix des individus: si un panier de biens x est « révélé préféré » à un panier de biens y ... eh bien il en découle que le panier de biens y ne peut être simultanément « révélé préféré » au panier x .

Ainsi abstraite de l'intense et complexe débat épistémologique qui agissait les économistes au tournant des XIX^e et XX^e siècles, la percée conceptuelle apparaît modeste. Elle est pourtant décisive pour la formulation de la théorie moderne du choix du consommateur. Il en résulte, pour ce qui nous intéresse, que les relations de demande peuvent être directement observées: le consommateur révèle ses préférences à travers les choix qu'il effectue. Les choix effectifs des individus nous en disent plus sur leurs préférences que leurs discours. Pour le dire de façon triviale: *Talk is cheap* (Les paroles ont peu de valeur).

En principe... Car, en pratique, les choix des individus sont influencés par toutes sortes



d'aléas et de facteurs exogènes qui compliquent singulièrement l'identification de relations simples et causales entre différentes variables. En particulier, comme le dit le vieil adage de l'économètre: «*Correlation is not causation* (une corrélation n'est pas un lien de cause à effet).» Si je mesure — et quantifie — une augmentation parallèle des violences faites aux femmes et de la température atmosphérique, dois-je conclure que le soleil rend les hommes violents ou supputer que l'élévation de la température induit une augmentation de la consommation d'alcool — sous forme de bière notamment — qui, elle, accroît le risque de comportements violents? Compte tenu de la difficulté — longtemps consubstantielle aux sciences sociales — de recourir à l'expérimentation contrôlée, en laboratoire, pour déchiffrer l'écheveau complexe des causes, les économètres se sont employés à scruter l'histoire et les institutions à la recherche d'expériences naturelles⁶.

On appelle expérience naturelle les circonstances créées, de façon non intentionnelle, par un événement (l'entrée en vigueur d'une réforme, par exemple), de nature à reproduire les conditions d'une expérience de laboratoire, en soumettant deux populations par ailleurs comparables à des traitements différents. L'analyse des réponses des deux groupes permet alors d'identifier et de mesurer les effets du traitement.

Ainsi Thomas Piketty a-t-il pu analyser l'élasticité de l'offre de travail des femmes en tirant profit de l'extension, en 1994, du bénéfice de l'allocation parentale d'éducation, aux femmes ayant deux enfants. Pour ce faire, il a comparé les évolutions des taux d'emploi de ces dernières et des mères ayant un enfant (situation n'ouvrant pas droit à la prestation) ou trois enfants (situation ouvrant déjà droit à la prestation, depuis 1985) — non affectées par la réforme. Il conclut

que la possibilité offerte aux mères d'interrompre leur activité et de percevoir un revenu de remplacement (environ 500 € par mois) a abouti à d'importants retraits du marché du travail (environ 200 000 femmes par an), révélant ainsi une importante élasticité de l'offre de travail.

De plus en plus fréquemment, les économistes sont en mesure de pousser plus loin la frontière méthodologique et recourent à des expériences contrôlées et non plus naturelles. On analyse alors deux groupes d'individus soumis, à dessein, à des traitements différents. On s'assure de la comparabilité des deux groupes, en règle générale, en y assignant les individus de manière aléatoire. Les illustrations abondent désormais dans la littérature⁷. Ainsi, au Canada, dans les provinces de Colombie britannique et du Nouveau-Brunswick, les autorités ont-elles permis que 6 000 individus au chômage (des mères et pères de familles monoparentales), bénéficiaires de minima sociaux, soient sélectionnées par tirage au sort pour participer à un projet dit d'auto-suffisance. Les heureux élus ont été répartis — là encore de manière aléatoire — en deux groupes de taille équivalente. On a offert aux premiers la possibilité de bénéficier d'un complément important de revenus, versé pendant trois ans, sous réserve de trouver, dans un délai de douze mois à compter du début de l'expérimentation, un emploi à temps plein. On n'a évidemment rien proposé aux seconds, membres du groupe de contrôle. Et on a regardé⁸. Il est apparu que le taux d'emploi des membres du groupe programme avait progressé beaucoup plus rapidement que celui du groupe témoin: la différence est maximale au bout de douze mois et atteint quinze points. Les bénéficiaires ont fortement réagi à la modification de la structure des incitations à la reprise d'emploi.

Incentives matter.

1. Il s'agit notamment d'une reformulation systématique en langage mathématique. *Foundations of Economic Analysis* s'ouvre de façon significative sur une citation, en exergue, du physicien Willard Gibbs: «*Mathematics is a language.*»

2. Becker, Gary S., *A Treatise on the Family*, souvent présenté comme le point de départ de l'offensive...

3. Levitt, Steven D., Venkatesh, Sudhir Alladi, *An Economic Analysis of a Drug-selling Gang's Finances*, 2000.

4. Dugan, Mark, Levitt, Steven D., *Winning Isn't Everything: Corruption in Sumo Wrestling*, 2002.

5. Quoique... depuis une dizaine d'années, les progrès de l'imagerie médicale ont permis le développement d'une branche nouvelle de l'économie comportementale, au carrefour entre l'économie et les neurosciences, parfois appelée *neuroeconomics*. Cela consiste, en substance, à demander à des cobayes de se livrer à des activités économiques impliquant des calculs simples tout en mesurant et observant les formes, la nature et l'intensité de leur activité cérébrale.

6. Oui, c'est un oxymore.

7. Historiquement, ces méthodes ont d'abord fait souche dans l'économie du (et les pays en voie de) développement, avant d'être étendues à d'autre domaine (notamment la microéconomie du travail).

8. Michalopoulos et alli, *Rendre le travail payant: rapport final du projet d'auto-suffisance à l'attention des prestataires de l'aide sociale de longue date*, 2002.



L'ÉDITION JEUNESSE ET LA MERDE

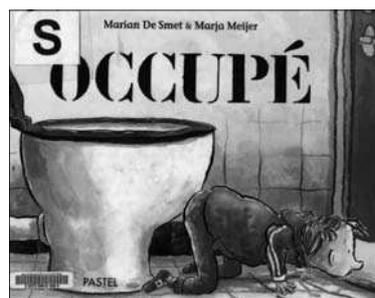
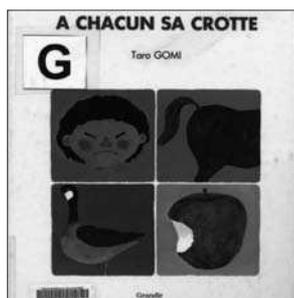
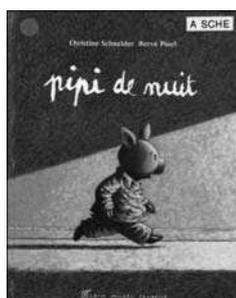
Il est de bon ton de proposer, dans son journal, un article sur la littérature dite jeunesse à l'occasion du 23^e Salon du livre jeunesse de Montreuil (du 28 novembre au 3 décembre 2007). *Le Tigre* souhaite s'associer à l'événement, et, après de longues discussions en conférence de rédaction, il a été décidé de faire le choix d'un angle original, nous permettant de nous distinguer de la concurrence. N'en faisons pas trop: le lecteur normalement constitué ayant lu le titre de cet article et regardé les images avant de commencer le texte, nous pouvons entrer dans le vif du sujet: crotte et littérature.

Étant entendu une fois pour toutes que les livres pour enfants ont vocation non pas, comme on pourrait le

croire naïvement, à offrir à leurs lecteurs une petite part d'imaginaire, mais bel et bien à se substituer à l'éducation et donc à délivrer messages édifiants, leçons de morale et conseils pratiques, il n'en reste pas moins une question centrale: pourquoi une telle fascination pour les fluides corporels?

Sans doute à cause des allitérations en p: «*C'est la nuit. Louis se réveille. Vite, il se lève. Il a envie de faire pipi. Mais où est donc passé son petit pot?*» (*Pipi de nuit*). «*Psssssss... Puis, toute la ville patauge dans le pipi.*» (*Pipi!*) Évidemment, c'est encore mieux quand on s'appelle Poildou: «*Vroum, Vroum*» dit Poildou. «*Pipi!*» «*Viens sur le petit pot*», dit Grigri. [Il le pose sur le petit pot]

«*Fais pipi, maintenant.*» «*Non!*» dit Poildou. «*Attends...*» dit Grigri. [Qui sort. Poildou jette sa couche.] «*Va-t-en la couche!*» [Il grimpe du petit pot vers le grand.] «*Oooh!*» [Grigri revient avec un lapin en peluche posé dans une tasse.] «*Regarde, Poildou... Zouzou fait pipi. Fais comme Zouzou. Pipi!*» [Poildou fait pipi dans le petit pot.] «*Bravo, Poildou!*» [Grigri vide le petit pot dans le grand.] «*Parti, pipi!*» Et voilà: vous venez de lire l'intégralité de *Grigri et Poildou sur le petit pot*, de Claude K. Dubois, qui nous excusera de reproduire ici un livre entier au mépris des règles concernant le droit de citation. Mais maintenant vous ne pourrez plus dire que vous ne saviez pas.



Pipi popo, d'accord. Mais ce n'est pas toujours facile: souvent, il ne se passe rien. Ça coince. Ça ne vient pas. Pourtant, *Didou aime son pot*: dessus, il « aime lire, jouer, rêver », mais pour le reste... « Ça alors, toujours rien?... Ce sera pour une prochaine fois, Didou! » Même souci pour Claire: « Mais... tu n'as pas fait pipi, Claire. » Maman attend Claire et Nounours. Peut-être que ça marchera cette fois-ci... » (*Tu as fini, Claire?*) Je ne sais pas vous, mais moi ça me bloque les sphincters, ce genre de suspense. Allez, ne tournons pas autour du pot: ces livres, ils sont pour les adultes, non? Qui au bureau ne font plus trop de blagues pipi-caca, et qui se rattrapent le soir grâce à L'École des Loisirs, Seuil Jeunesse et consorts.

Rires gras garantis, devant des enfants apitoyés mais qui n'osent pas se plaindre: après tout, papy Freud a dit qu'ils devaient prendre du plaisir à serrer les fesses très fort, et il ne faut pas faire de peine à papy. Nathan joue d'ailleurs cartes sur table, avec la collection Croque la vie qui, outre *Samira a fait pipi dans sa culotte*, propose un « livret-parents écrit par Edwige Antier » (notez que ce n'est pas un « livret pour les parents » mais bien un « livret-parents »): « Si votre enfant n'a pas acquis la propreté au moment d'entrer à l'école, vous garderez la question confidentielle car l'intégration au groupe a toutes les chances de le rendre propre. Je vous conseille alors la stratégie suivante:

— Ne le menacez pas de le priver d'école parce qu'il n'est pas propre, il n'est pas bon qu'il lie les deux phénomènes.
— Permettez-lui de bien vider ses organes avant de partir en le laissant jouer longuement sur le pot ou même en couche jusqu'au départ
— Laissez-le gérer la situation sans en parler à l'adulte. »
Méchant Edwige Antier: réintroduisant « l'adulte » dans son commentaire, elle nous extrait du monde sublimement régressif des livres pipi-caca pour nous rappeler que nous sommes des parents, et que notre rôle est d'apprendre à notre enfant à gérer le pot sans souci. Mais: on ne sait pas trop comment faire. On va peut-être lui lire un livre.



LES MORISQUES

Dans un souci de réconciliation nationale, l'Espagne envisage de faciliter l'obtention de la nationalité espagnole aux descendants des «Morisques», musulmans chassés de la péninsule entre la fin du xv^e siècle et le début du xvii^e siècle. Un projet généreux, mais qui se heurte à la difficulté d'identifier les personnes concernées.

Maroc-Hebdo l'annonçait dans son édition du 9 au 15 juin 2007 (n° 748): les *Cortès generales*, le Parlement espagnol, a été saisi d'une proposition de loi émanant de députés de la gauche unie et du parti andalou tendant à faciliter l'acquisition de la nationalité espagnole aux descendants des «Morisques» définitivement expulsés de la péninsule ibérique par le roi Philippe III en 1609, après qu'une première mesure d'expulsion eut visé les musulmans du royaume de Grenade en 1492. Précédemment, dans son édition du dimanche 27 août 2006, n° 565, l'hebdomadaire *El Mundo* avait informé ses lecteurs de l'existence d'une proposition de loi déposée au Parlement de la Communauté autonome d'Andalousie, émanant de la gauche unie et visant à accorder un droit d'acquisition préférentiel de la nationalité espagnole aux descendants des Morisques.

C'est cette proposition de loi, adoptée par la majorité de gauche (socialiste, gauche unie, parti andalou) du Parlement andalou, qui fut reprise à son compte, au plan national, cette fois, conformément à une procédure parlementaire qui prévoit la «conversion» de textes adoptés par les Parlements des Communautés autonomes en propositions de lois, par le groupe de la gauche unie, lequel déposa la proposition de loi dont l'hebdomadaire marocain se fit l'écho. Et quel écho! Selon *Maroc-Hebdo*, «plus de quatre millions de personnes», disséminées entre le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Libye, voire la Mauritanie et le Mali, seraient potentiellement concernées. D'après *El Mundo*, il y en aurait déjà cinq millions, rien qu'au Maroc.

Alors qui croire? Et que croire? Qu'en est-il quelque quatre siècles après le plus récent des faits générateurs de ce qui se veut une mesure législative de réparation, de pardon, une page de la mémoire nationale espagnole réconciliée avec elle-même? Et d'abord, à quoi tend précisément la proposition de loi, qui a été soumise à l'examen du Congrès des députés

espagnol? Il s'agit de faire bénéficier du droit simplifié à l'acquisition de la nationalité espagnole les descendants des Morisques dans les mêmes conditions que celles dont bénéficient d'ores et déjà, aux termes du code civil espagnol, les ressortissants des États d'Amérique latine, de la Guinée équatoriale, des Philippines, du Portugal, de l'Andorre et les *sephardim* (sépharades), quelle que soit leur nationalité. Ces personnes peuvent acquérir la nationalité espagnole, dès lors qu'elles ont séjourné deux ans sur le sol espagnol, au lieu de dix selon le droit commun.

La difficulté tient à la définition du Morisque au xxi^e siècle... Car les expulsés de l'Espagne catholique ont pu se fondre dans la population de leur pays d'accueil (souvent le Maroc, l'Algérie ou la Tunisie, mais pas exclusivement, si on a égard à l'implantation des fameux *armas* au Mali, sans omettre la France, où se réfugièrent certains musulmans espagnols pourchassés, ni les anciennes colonies d'Amérique où des Morisques tentèrent leur chance...). En outre, les chiffres des personnes condamnées et expulsées par un tribunal de l'Inquisition ne peuvent servir de point de départ solide à un recensement précis, car il est admis par les historiens que les pertes humaines furent considérables et que seule une minorité des personnes expulsées parvint à gagner les terres d'exil. Et cette difficulté est d'autant plus grande qu'aujourd'hui, les descendants des musulmans ibériques persécutés ont, depuis longtemps, perdu l'usage de la langue espagnole sauf, peut-être, les personnes résidant dans l'ancienne zone espagnole au Maroc.

Alors, sur quels critères opérer et fonder «l'hispanité» des intéressés? Il est rappelé que des familles, au Maroc et en Tunisie, ont conservé les clefs des maisons de leurs ancêtres expulsés d'Espagne. Mais, il s'agit là d'une faible minorité et l'on doute qu'elle équivaille aux cinq millions de personnes citées

par *El Mundo* ou même aux quatre millions de *Maroc-Hebdo*... Les patronymes conservés pourraient servir de base à un recensement plus sérieux. Toutefois, la possession d'un nom d'origine castillane — même arabisé — ne préjuge pas des unions qui ont pu survenir dans une famille dont un membre a été expulsé par les rois catholiques. Comme, à l'inverse, un tel dénombrement présente le risque de laisser hors de son champ les descendants de Morisques, dont le nom se serait évanoui, par les mariages successifs. Et il serait surprenant, sinon paradoxal, de ne retenir que les «purs» descendants de Morisques expulsés, car la mesure envisagée par la gauche espagnole, après la majorité du Parlement andalou, tend justement à effacer le souvenir d'un temps où la «pureté du sang» déterminait le droit de séjourner ou non librement en Espagne.

D'où l'enjeu tenant au nombre réellement en cause. Sans le travail conjoint d'historiens, de démographes, de généalogistes, d'archivistes et des administrations, de part et d'autre, pour tenir l'état civil, il sera difficile d'élire tel(le) ou tel(le) parmi les descendants des Morisques. A défaut, en dépit de son caractère aussi emblématique que généreux, ce projet, fondé sur un effort louable de la mémoire collective, pourrait, soit n'apparaître que comme un «appel d'air» pour l'immigration en Espagne en provenance des pays africains, ce que ne manque pas de dénoncer le principal parti d'opposition à Madrid, soit se réduire à un coup d'épée dans l'eau, source de déceptions dans les pays d'accueil des Morisques ayant fui l'Inquisition.

Il n'en demeure pas moins que l'idée mérite d'être méditée, et l'on se plaît à songer à une mesure tendant, symboliquement, à annuler les effets pervers de la révocation de l'Édit de Nantes et qui permettrait aux descendants des huguenots français disséminés à travers quatre continents, d'acquérir préférentiellement la nationalité française...



LE NOMBRE DE NOS ANCÊTRES

Commentaire mathématique sur la question de la famille.

Chacun d'entre nous est issu de deux familles parentales, de quatre familles grand-parentales, de huit familles arrière-grand-parentales... Si l'on continue on aboutit très vite à des nombres énormes qui découragent les généalogistes amateurs, à moins de ne retenir que les ancêtres qui portent le même nom, ce qui est réducteur et arbitraire. J'ai participé il y a quelques années à une fête qui rassemblait les descendants d'un couple marié en 1700. La distance entre les plus jeunes présents et cette famille fondatrice était de dix générations. Ces jeunes étaient donc issus de 2^{10} , soit de 1 024 familles de même niveau généalogique. Ils avaient donc très peu de sang, ou de gènes, de ce couple. C'était néanmoins une belle fête de famille. Visitant tout récemment un château construit au début du XVII^e siècle j'apprends par le guide qu'il «*n'est jamais sorti de la famille*». De quelle famille? Disons que sa transmission ne s'est jamais faite par vente mais toujours par héritage. La personne qui descend d'un Morisque expulsé d'Espagne en 1609, en supposant une distance moyenne de trente ans entre générations, est séparée de celui-ci par treize degrés. Elle aurait donc 2^{13} , soit 8 192 ascendants de cette époque. Peut-être qu'en recherchant les 8 191 autres, elle pourrait trouver d'autres droits tout aussi intéressants, voire plus, à faire valoir. Ce type de droits qui se base sur «un» ancêtre est aussi celui que les autorités allemandes invoquent pour accueillir et donner la nationalité allemande à toute personne dont un aïeul est parti de leur pays. C'est ainsi qu'ils ont dû accueillir des citoyens de l'ex-

URSS absolument pas familiarisés avec la culture germanique et ne parlant pas un traître mot d'allemand.

Comme l'hérédité est d'autant plus réduite que l'ancêtre invoqué est lointain, les nobles qui se targuent le plus de leur ancienneté, les «vrais nobles» sont paradoxalement ceux qui ont le moins de liens avec leur aïeul. Quelqu'un me disait ainsi qu'un de ses ancêtres avait participé à la première croisade en 1095, soit il y a plus de 900 ans, ce qui fait trente générations d'écart. Il aurait donc plus d'un milliard d'ancêtres (exactement: 1 073 741 824) de cette époque et donc moins d'un milliardième de sang du croisé! Il en a évidemment plus mais néanmoins très peu.

D'après les historiens-démographes, les humains n'auraient été que trois cent millions à cette époque — ce qui ne peut pas donner lieu à davantage d'ancêtres. C'est que chacun d'entre nous a des ancêtres qui ont des ancêtres communs. C'est le cas quand il y a un mariage entre cousins germains, lesquels ont les mêmes grands-parents. Mais outre ce cas, qui était généralement intentionnel, il y a beaucoup d'ancêtres qui sont cousins ou plutôt arrière-arrière...cousins sans le savoir. Le nombre de nos ancêtres est donc inférieur, voire très inférieur aux nombres astronomiques que l'on vient de calculer, mais il n'en reste pas moins considérable.

Le paradoxe de notre humanité sexuée demeure: pour perpétuer «notre» famille, il nous faut, par le mariage ou la simple union, la fusionner avec des familles «étrangères» — donc en quelque sorte la dissoudre.

QUELQUES MILLIONS DE DESCENDANTS

Les recherches génétiques et, notamment, la recherche de gènes rares a permis de proposer un classement des individus les plus prolifiques à l'échelle de dizaines de générations.

À la première place du classement, on trouve

GENGIS KHAN (mort en 1227) dont on estime la descendance (porteur de la variante rare

du gène), après trente générations à seize millions de personnes. Ce qui ne donne jamais que 1,74 enfant en moyenne par génération se reproduisant. En deuxième position:

NIALL NOIGIALLACH, haut roi d'Irlande, décédé vers 405. L'étude lui attribue entre deux et trois millions de descendants mâles (puisque le gène est porté par le chromosome Y) ce qui comprendrait de l'ordre de 20% des habitants d'Irlande du Nord, ainsi que 2% des

New-Yorkais d'origine européenne. Vient ensuite

GIÖCANGGA, mort en 1582, grand-père de Nurhachi, unificateur des Jürchen, fondateur de la nation mandchoue et,

accessoirement de la dynastie Qing, celle qui s'acheva à Pékin en 1912. L'étude lui attribue «seulement» 1,5 million de descendants. Le chiffre est obtenu par sondage, le nombre de porteurs du gène ayant été estimé à 3% des 1 000 personnes dont on a analysé l'ADN.

L'article estime également le nombre moyen de descendants en 2005 d'un individu de cette époque à vingt.



DEVOIR D'INVENTAIRE

les racines d'un événement actuellement médiatique et à la une des j.t.

PAR JEAN-BAPTISTE MARTY

DROIT DE SUITE

les suites d'un événement anciennement médiatique et à la une des j.t.

PAR ANTOINE LONG

Il faut faire baisser le nombre de fonctionnaires. C'est le credo des gouvernements qui se sont succédés depuis plus de quinze ans. Si les hauts fonctionnaires sont habitués à aller dans le privé, pour les autres départs, c'est l'impasse.

Retour sur le meurtre de Sohane, brûlée vive à Vitry il y a cinq ans. Ce fait divers avait à l'époque bénéficié d'un traitement médiatique moins important qu'un meurtre raciste survenu le même jour. Une marche en faveur du respect dû aux femmes a bouleversé la donne.

FONCTION PUBLIQUE

17 JANVIER 1991 — Un décret du gouvernement de Michel Rocard créé une commission de déontologie de la fonction publique destinée à statuer sur les demandes de départs de fonctionnaires dans le secteur privé.

14 AVRIL 1992 — François Hollande, député de la Corrèze et rapporteur de la commission des Finances, se prononce pour le vote d'une loi d'urgence destinée à placer en préretraite les personnels civils de la défense. Le dispositif de cessation d'activité anticipé, prévoyant des primes pour le départ de la fonction publique, est créé fin 1992.

26 FÉVRIER 2002 — Après plusieurs années de négociations, Michel Sapin, ministre de la Fonction publique du gouvernement Jospin, peut s'enorgueillir d'avoir obtenu l'accord de la part des syndicats pour changer le système de notation et d'avancement, instauré en 1959, afin que le mérite soit pris en compte.

12 JUIN 2006 — Dans la perspective de la préparation de l'élection présidentielle, Dominique de Villepin demande une baisse substantielle du nombre de fonctionnaires pour 2007, fixée à 19 000 postes alors que l'État ne recruterait que 4 000 agents. Cette exigence fait suite à celles de son prédécesseur, Jean-Pierre Raffarin, qui dès 2002, avait fait des demandes comparables, sans vraiment y parvenir.

17 JUILLET 2007 — Le Conseil supérieur de la fonction publique publie un rapport sur l'état de la fonction publique en France qui constate que, entre 1994 et 2005, la fonction publique d'État a augmenté de plus de 100 000 personnes (+7,5%), de plus de 380 000 dans la fonction publique territoriale (+31%) et de plus de 180 000 personnes (+21%) dans la fonction publique hospitalière.

31 JUILLET 2007 — Alors que Nicolas Sarkozy avait annoncé le non-remplacement d'un fonctionnaire sur deux partant à la retraite, François Fillon, son Premier ministre, indique que, en 2008, 22 700 emplois ne seront pas remplacés sur les 70 000 postes de fonctionnaires qui partiront à la retraite, soit un non-remplacement sur trois.

19 SEPTEMBRE 2007 — Nicolas Sarkozy annonce un certain nombre de mesures destinées à réformer la fonction publique, et en premier lieu à réduire le nombre de fonctionnaires de 30 000 à 50 000 d'ici à 2015, avec en contrepartie la possibilité d'augmenter leur rémunération. D'ici à 2012, les nouveaux recrutés pourront choisir entre un statut public et un contrat de droit privé, alors que les fonctionnaires qui démissionneront obtiendront une indemnité et que les avancements devraient reposer aussi sur le mérite.

18 OCTOBRE 2007 — Grève des fonctionnaires.

SOHANE

Le 4 octobre 2002, dans un local à poubelles d'une tour de Vitry-sur-Seine, une jeune femme de dix-sept ans est brûlée vive. Malgré les soins qu'on lui apporte, elle décède rapidement. Elle s'appelait Sohane Benziane. Le procès du meurtrier, commencé le 31 mars 2006, aboutit à une condamnation de vingt-cinq ans de réclusion criminelle.

Le 19 octobre 2002, Paul Thibaud, philosophe, observait, dans les colonnes du *Monde*, les différences de traitement médiatique entre deux faits qui s'étaient déroulés au début de ce mois d'octobre 2002: le meurtre raciste, à Grande-Scynthe près de Dunkerque, de Mohamed, un jeune Maghrébin — et la mort de cette jeune femme. Dans le premier cas, les commentaires politiques et les reportages journalistiques avaient été légion. Dans le second cas, les journaux avaient évoqué à peine ce fait divers, comme s'il s'agissait d'un accident domestique, et les hommes politiques s'étaient tus. Il avait fallu, pour qu'ils s'y intéressent un peu plus, une marche silencieuse qui avait réuni un millier de personnes dans les rues de Vitry-sur-Seine le 11 octobre 2002.

Et pourtant, nous nous souvenons plus aujourd'hui du meurtre de Sohane que de celui de Mohamed. Entre-temps, il est vrai, le premier est devenu un symbole au service d'un mouvement. Sa dimension privée est oubliée, seule compte aujourd'hui sa portée publique et sociale, initiée par une seconde marche, conduite entre le 1^{er} février et le 8 mars 2003, par six jeunes femmes, sous l'égide de la Fédération nationale des Maisons des Potes, présidée par Fadéla Amara. Marche qui s'intégra au grand mouvement de revendication féminine le 8 mars 2003 et qui se conclut par une entrevue avec le Premier ministre d'alors. En avril, le collectif «Ni putes, ni soumises» se transforma en association, présidée par Fadéla Amara. Le 14 juillet 2003, les célébrations nationales reprirent la question des violences faites aux femmes.

Un an après la mort de Sohane, du 3 au 5 octobre 2003, une «université des femmes des quartiers» se déroulait à Dourdan, alors qu'on posait, le 4 octobre, une plaque à la mémoire de Sohane, sur la tombe de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir. Les articles et les reportages furent beaucoup plus nombreux que l'année précédente. Les journalistes pouvaient désormais exercer leur «droit de suite» et Fadéla Amara continuer son combat. Il la conduisit, en juin 2007, au secrétariat d'État à la Politique de la Ville du gouvernement de François Fillon.



CHRONIQUES
REPORTAGE
PHOTO
MÉTROS
ETC.

INTERNATIONAL







MINEURS POLONAIS

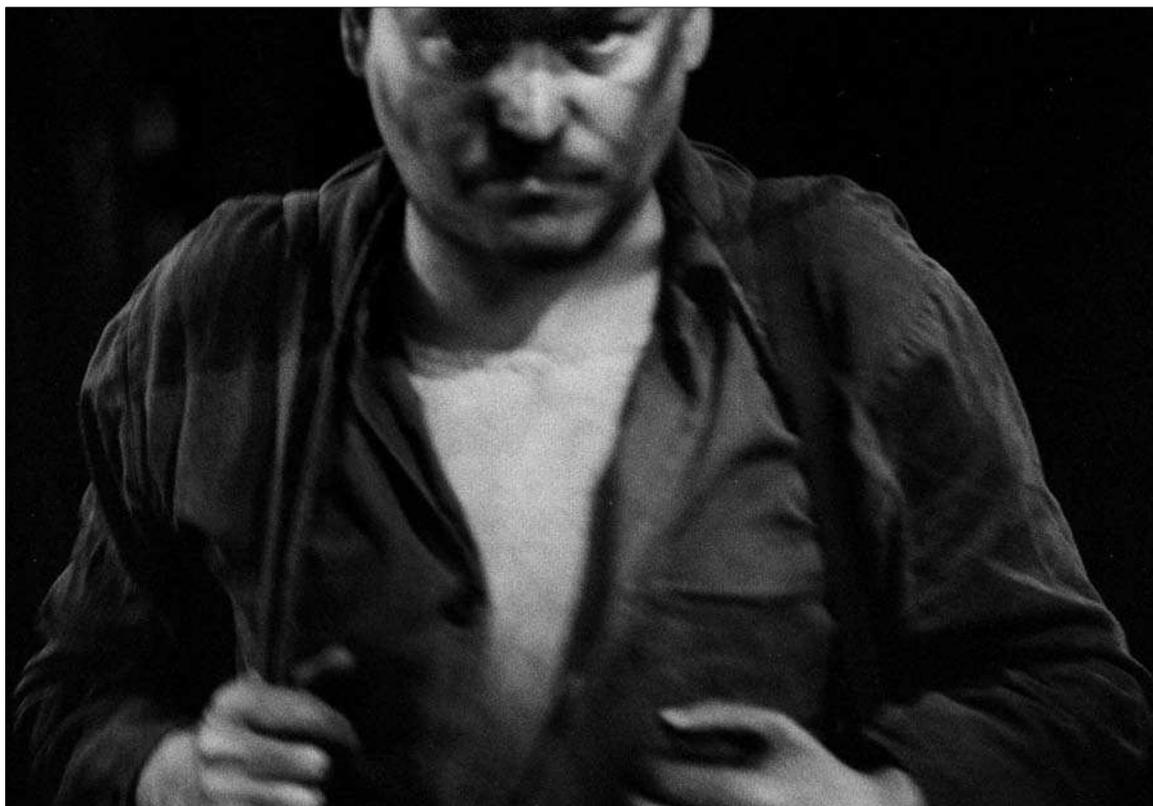
Mine de charbon de Ruda Slaska (Silésie, sud de la Pologne), 2001-2004

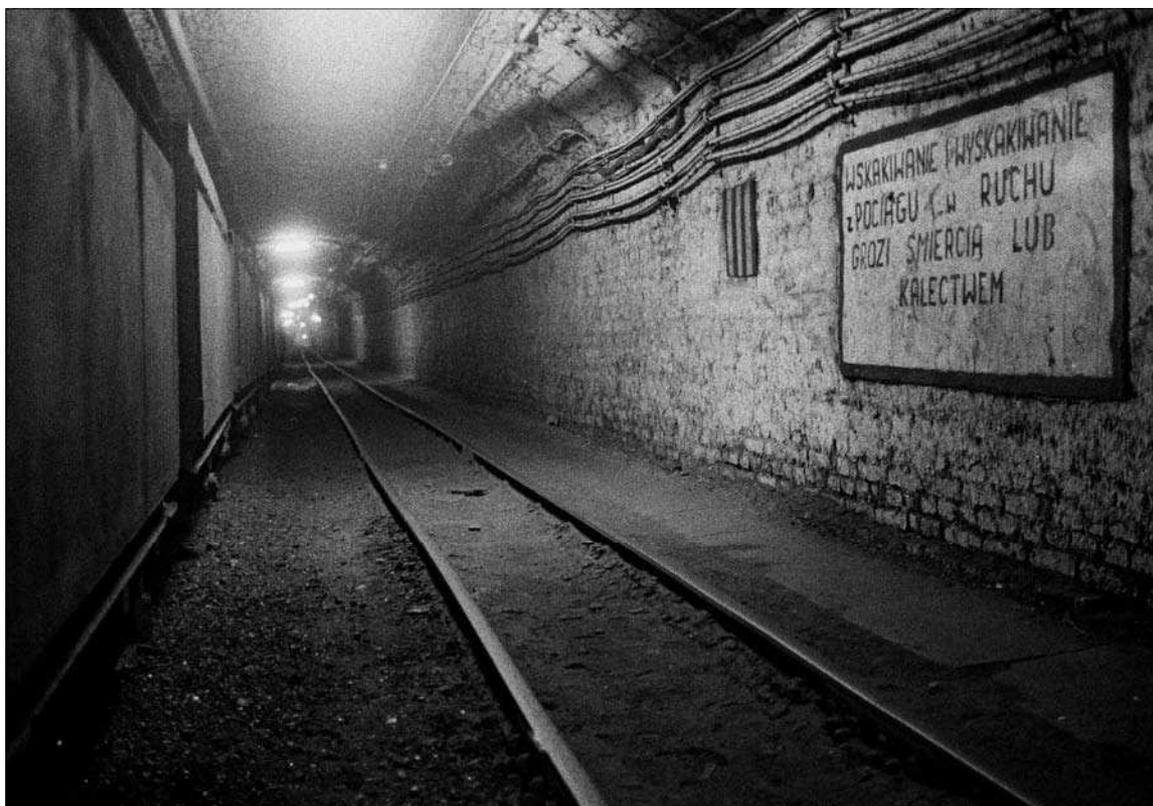
JULIEN GUEZENNEC

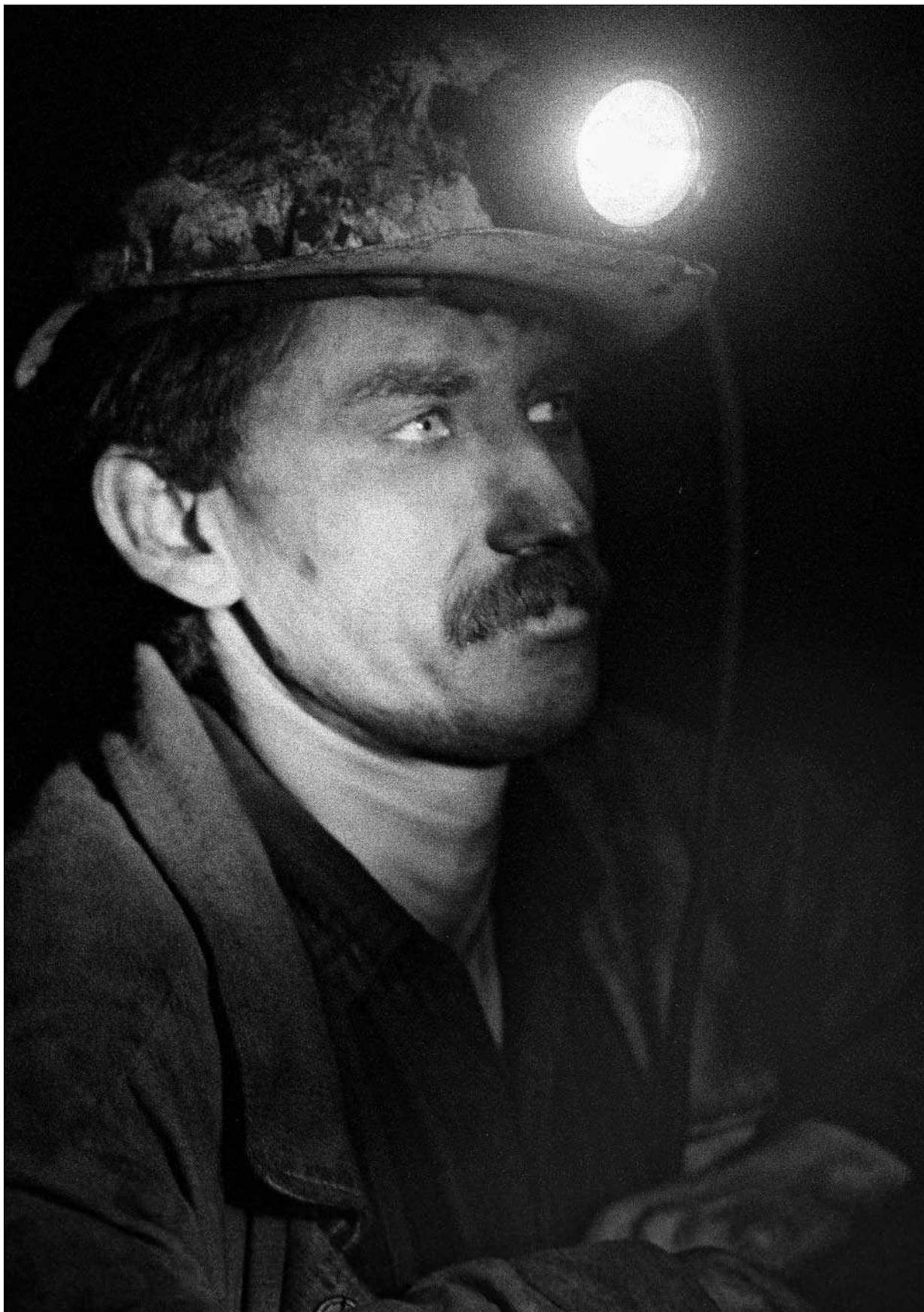
















CHRONIQUES D'IRAK

TEXTES DE
NICOLAS GARRIGUE

{ ibn-batouta.blog.lemonde.fr }



CHEICK PRINTEMPS

..... 15 mars 2004

Ce devait être une soirée sans prétention et voilà qu'à la descente du taxi qui nous dépose devant la vieille maison coloniale en bord de Tigre, des hommes en costume et mitraillette au poing nous accueillent pour nous escorter à l'intérieur. Bon, c'est vrai qu'à Bagdad, les gardes de sécurité sont plus nombreux que les cantonniers. On traverse des salons illuminés ornés de vieilles croûtes *british* avant d'arriver dans l'arrière-cour. Pelouse irréprochable, buffet digne d'un mariage estival, grande tente sous laquelle sont alignées des tables couvertes de nappes étincelantes et de couverts en argent. Des grandes torches aux quatre coins du jardin ajoutent une ambiance Club Med à l'ensemble. [...]

Ainsi la bonne société de Bagdad continue à festoyer sous les bombes. Le vin coule à flot. Du bordeaux, j'hallucine... On est encore en Moharram, le mois sacré des chiïtes. Il y a deux jours, le patron d'un restaurant nous a interdit de boire de la bière chez lui, de peur des représailles des brigades Sadr, milices chiïtes venues des tréfonds miséreux de la grande ville.

Tout cela est un tantinet impressionnant; j'ai l'impression que tous ces personnages importants en costume rient dans mon dos de ma tenue *street wear* d'adulescent. Enfin, après deux verres de bordeaux, l'appréhension s'efface. Le maître des lieux vient nous voir, un Assyrien élevé à Londres, qui s'empresse de me faire la leçon sur la politique désastreuse des gouvernements français successifs vis-à-vis de l'Irak. Mais maintenant, nous allons devoir payer, car les contrats vont tous nous échapper. Tiens, l'ennui s'installe déjà, jusqu'à ce que notre sauveur arrive... Cheikh Printemps!

Cheikh Rabiaa de son vrai nom — *rabiaa* voulant dire printemps en arabe — a la panoplie du parfait cheikh, et la bedaine aussi. Il a l'air de s'ennuyer lui aussi, ou alors c'est la présence d'une des deux seules représentantes de la

gente féminine à mes côtés — Nora, une Arméno-libano-palestinienne — qui l'attire à nous. Il a vraiment tout du cheikh, le long voile blanc coincé sur la tête par un cerceau blanc — signe de distinction, nous explique-t-il — et la longue tunique noire. Il arrive quand même avec un verre de pastis à la main, ça fait déjà un peu moins cheikh.

Cheikh Printemps a des liens de sang avec toutes les têtes couronnées de la région, de la Jordanie au Koweït. Sa tribu regrouperait presque 75 % de la population irakienne — ouh là, il doit déjà en être à sa deuxième bouteille de pastis — et il a ses propres prisons, au sud de Bagdad. Ça fait très classe, ça, avoir ses propres prisons. J' imagine une garden-party à Saint-Trop' où les convives parleraient de leurs prisons comme on parle de sa dernière Ferrari. Enfin! il est sympa, le cheikh, il nous dit de venir lui rendre visite chez lui un autre jour. Ah, bien sûr il adore la France, il connaît bien. Ça me change de l'autre fondamentaliste britannisé. Le vin français, rien de meilleur. C'est vrai ça, du coup je donne au serveur en smoking, qui passe par là, mon verre pour une quatrième tournée. Le cheikh commence déjà à ne plus me voir au profit de ma collègue. Tiens, elle n'est pas mariée avec moi... Ça devient de plus en plus intéressant. J' imagine — comme elle doit le faire au même instant — la vie dans le harem de

Il a vraiment tout du cheikh, le long voile blanc coincé sur la tête par un cerceau blanc — signe de distinction, nous explique-t-il.

cheikh Printemps. Bon, il devient de plus en plus lourd le cheikh, pour ne pas dire graveleux. Ça titube dangereusement, et voilà qu'il reparle de sa prison privée. Drôle de sujet pour faire la cour...

Son acolyte arrive, lui n'a qu'un cerceau noir sur la tête, un cran en-dessous. Il lui susurre quelque chose à l'oreille. Cheikh Rabiaa s'arrête en plein verre de vin rouge et nous regarde de ses yeux bovins, la bedaine triomphante. Il explique qu'il doit s'en aller, du grabuge dans sa famille. C'est sûr qu'avec quinze millions d'Irakiens comme cercle familial, il ne doit pas avoir souvent une soirée tranquille. Il repart en titubant, aidé d'un garde du corps. Il emmène derrière lui la majorité des ninjas qui faisaient le guet. [...]

Le lendemain, j'apprends d'un collègue irakien que le cheikh Printemps faisait partie de la cour rapprochée de Saddam, comme pratiquement tous les chefs de tribus sunnites. Je m'en doutais; sa fameuse prison privée doit un être un cadeau de Saddam. Du coup, c'est tout le vin de la soirée précédente qui me reste sur l'estomac. Les soirées de Bagdad sont bien comme partout ailleurs. Non seulement tous les chats y sont gris, mais, une fois grisés, ils en oublient même leurs principes, sans parler des bonnes manières.

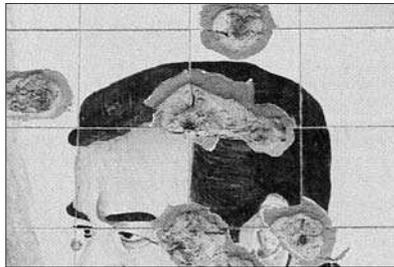
Malgré tout, j'irais bien manger chez le cheikh Printemps, s'il nous invite.

19 juin 2007

En montant la rampe d'accès au monument au soldat inconnu, ici, à Bagdad, je me sens des airs d'empereur chinois. Il n'y a pas de marches, juste une belle courbe de béton qui dévale vers le sol, comme une langue venue happer les rares visiteurs à venir encore traîner par là. Il fait chaud, mais d'une chaleur rassurante, pleine et tranquille. Pas un bruit à l'horizon; la ville entière, sauf notre Zone Verte, est sous couvre-feu tous les vendredis. On ne se tuera pas le jour d'Allah... En fait, cette rampe me fait plus penser à celle d'un vaisseau intergalactique. Le monument tout entier a un air de science-fiction à la *Star Trek*, sorti tout droit des années 70. On s'attendrait presque à voir Captain Kirk ou Mister Spoke nous accueillir en haut de la rampe. Ou bien Saddam lui-même, en personne, peut-être. Son ombre est partout, même si ces bustes et son nom ont été systématiquement effacés de toute la ville. Je monte, je monte, donc, dans ce pays absurdement plat. En montant, la ville apparaît à nouveau au-dessus des murs anti-blast qui nous barrent la vue partout ailleurs. Là-bas, au-delà du Tigre, l'hôtel Palestine, lieu de naissance de mon blog.

Et derrière, le rond-point et la mosquée où je venais regarder les va-nu-pieds chiites manifester chaque vendredi de leur désir de revanche. Tout cela paraît maintenant si loin, non seulement dans le temps, mais aussi dans l'espace. La Zone Rouge est inaccessible, sauf sous escorte militaire, sirènes, gyrophares, mitraillettes pointées en tout sens comme les piquants d'un oursin. Les gens ici vous en parlent comme d'un trou noir où l'on disparaîtrait dès le premier pas. Absurde. Mais si l'on n'y prend pas garde, terrifiant.

Ça y est, me voilà au sommet de la langue de béton, prêt à entrer dans la bouche. L'endroit est encore plus futuriste vu d'ici. Des airs de Brasilia surgissent soudain de cette ville. Aucune ligne droite, seulement des courbes qui s'étirent en pente faible. Des ovales, des oblongues, des faux-cercles, la vue est surlignée de traits de béton, le paysage est découpé en quartiers d'orange. Très impressionnant, surtout qu'il n'y pas âme qui vive. C'est comme si la vie de cet endroit s'était arrêté d'un seul coup, comme si les parades militaires qui remontaient la rampe qui m'a conduit ici s'étaient évaporées en pleine action. On s'attend presque à trouver le trône de



Saddam à sa place, le coussin encore chaud de son auguste présence. L'architecte du lieu est finlandais, paraît-il. Il a parsemé la ville de plusieurs bâtiments psychédéliques comme celui-ci, qui nous rappellent que l'Irak, avant d'être le navire en déroute qu'il est aujourd'hui, était un des pays les plus riches, les plus développés et les plus progressistes de ce Moyen-Orient si réfractaire au changement.

Mon collègue anglais connaît les lieux par cœur. Il me fait descendre dans l'ancien musée, au-dessous du monument aux morts fait de verre rouge et de plaques métalliques. Une salle capitonnée, barrée de portes immenses en pavés de verre. On croirait l'entrée d'un palais de Nabuchodonosor... C'était une salle remplie de trésors archéologiques. Tout a été pillé. L'obscurité est presque totale, je me prends à craindre l'assaut d'un ennemi chimérique. D'autant plus que se trouve dans cette salle l'arrivée d'une galerie souterraine qui rejoint un complexe élaboré de tunnels s'échappant vers divers endroits stratégiques de la ville, dont les nombreux palais de Saddam et l'aéro-

TOURISME DANS LA

port. L'homme avait tout prévu; et il s'est fait prendre bêtement dans sa propre souricière. Les tunnels sont soi-disant inondés. Malgré tout, je ne peux m'empêcher d'imaginer qu'ils pourraient servir de voie d'infiltration pour des hordes d'insurgés venus se débarasser des hordes d'étrangers qui ont colonisé la plus belle partie de leur ville. Ou me servir à moi-même pour m'échapper de cette prison à ciel ouvert...

On continuera la visite de ce qui reste le seul attrait touristique de la Zone Verte par l'allée des Sabres, bien connue de nos reporters occidentaux car si pittoresque. Une immense avenue de parade militaire, gardée aux deux extrémités par deux immenses porches faits de deux sabres s'entrecroisant. Les mains gigantesques tenant les sabres sont celles de Saddam. Et le métal dont sont faits les sabres provient de la fonte de milliers de fusils et de casques iraniens récupérés sur les champs de bataille de la Grande Guerre locale.

Au pied des sabres, des filets de métal enserrent une avalanche de casques bien réels, et toujours iraniens. Il y en a même eu de fichés dans le bitume,

ZONE VERTE

L'architecte du lieu est finlandais, paraît-il. Il a parsemé la ville de plusieurs bâtiments psychédéliques comme celui-ci, qui nous rappellent que l'Irak [...] était un des pays les plus riches, les plus développés et les plus progressistes de ce Moyen-Orient si réfractaire au changement.

pour que Saddam puisse passer dessus en voiture et rappeler l'humiliation d'une victoire qui n'eut jamais lieu. Les pharaons faisaient la même chose en roulant en char sur les crânes de leurs prisonniers sacrifiés. Détail attendrissant: sur les casques iraniens, on est venu planter des fleurs en plastique et graver des graffitis en anglais. Quelqu'un aura quand même eu pitié de l'âme en peine des soldats iraniens annihilés sous les armes chimiques abondamment fournies à l'Irak par les puissances occidentales et amnésiques. Le lieu est empli d'une grandiloquence ridicule propre à tout lieu de déballage de force militaire. Mais il en fascine plus d'un: il paraît que l'un des passe-temps des nombreux soldats et autres mercenaires d'agences de sécurité privées qui pullulent ici est d'aller se faire photographier sur le podium d'honneur du satané Saddam. Le bras gauche levé à la diagonale, comme il aimait le faire, en bon petit Hitler qu'il était. Tout homme a peut-être, dans les circonvolutions de son âme et de ses frustrations, la formule chimique d'un

dictateur. Moi en premier, et je ne me prêterai donc pas au jeu de la reconstitution. Mais je cède quelques instants plus tard à la proposition d'une photo en contre-plongée sur fond de sabres saddamiques...

Avant de quitter les lieux, je fais un tour par la petite échoppe de souvenirs attenante à l'allée des Sabres. Un guide en espagnol sur l'Irak, datant des années 80, attire mon attention. En le feuilletant, des images inattendues de l'Irak d'antan surgissent. Complexes touristiques, restaurants chics, boîtes de nuit, avenues propres et circulation bien ordonnée, avions modernes et paysans souriants, femmes en bikini et Babylone souriante, palmeraie baignée de lumière et étudiants allongés sur l'herbe bien verte de leur université, souks de pacotille et touristes russes avachis en bord de piscine, murailles de Nimrud et femmes kurdes dansant devant l'horizon enneigé... Un vide se fait en moi: mon Dieu, comment a-t-on pu faire payer à ce point-là à tout un peuple, et pour des générations, les erreurs d'un lunatique?

Et si ça nous arrivait, à nous?



19 juin 2007

«*Au revoir, Mona, Allah yahmiki, que Dieu te protège, stay safe...*» Mes mots restent en suspens dans l'air qui semble solidifié par la chaleur et rencontrent son sourire crispé. Je crois voir ses yeux qui brillent, elle détourne rapidement le regard, puis se tourne à nouveau vers moi. On se fait la bise. Dans un instant, je vais monter dans ma voiture blindée, air conditionné, deux gardes du corps fidjiens qui font deux fois mon poids... Demain j'aurai quitté Bagdad. Dans un instant, Mona sera de retour dans les rues de Bagdad. Elle devra louvoyer avec les faux *check points* de miliciens avides de proies pour leurs enlèvements crapuleux autant que sectaires. Elle voilera sa nouvelle permanente toute en mouvement pour s'éviter les foudres de quelque abruti décidé à démontrer la toute-puissance salutaire de l'homme sur la femme, et ses attrait maléfiques. Elle tiendra tout contre son corps son sac à main contenant la bouteille de vin français que je lui ai amenée d'Amman. Et déroulera peut-être, dans sa tête, un rosaire pour prier le sort de ne pas mettre sur le chemin qui la ramène chez elle l'explosion d'une des voitures piégées qui font le quotidien de Bagdad.

Mona habite maintenant près de la Zone Verte. Elle a dû déménager d'urgence de sa grande maison familiale à Dora, il y a quelques semaines, après s'être lassée de recevoir en permanence des insultes pour marcher dans la rue sans voile et, surtout, après avoir reçu une note signée d'«Al Qaida en Mésopotamie», enjoignant à sa famille de payer la *jizah*, impôt payé au temps des sultans et autres califes par les chrétiens pour s'assurer la protection de la communauté musulmane (les chrétiens ne pouvaient servir dans l'armée, donc contribuer à la défense de leur pays, d'où la compensation par le paiement d'un impôt spécial). Mona rie de toute cette absurdité, une fois de plus pour conjurer la fatalité d'une disparition annoncée: la communauté chrétienne à Bagdad s'amenuise de jour en jour. Il n'y a plus qu'un seul salut: partir vers le Nord, au Kurdistan, là où le gouvernement autonome kurde joue au contraire la tolérance religieuse, pour ne pas dire la discrimination positive: les déplacés chrétiens, qui arrivent par familles entières du Sud, se voient attribuer un logement



AU

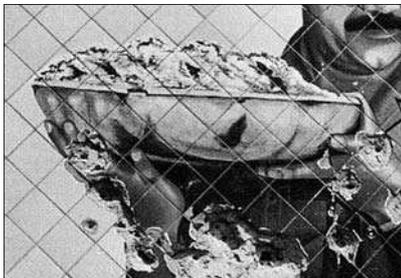
de transit gratuit s'ils décident de venir se réfugier à Erbil (capitale kurde). Il est vrai que les chrétiens sont en général plutôt influents, éduqués, et peuvent participer au développement de l'économie kurde — déjà en plein échauffement — alors que le pauvre *fellah* sunnite ou chiite fuyant le nettoyage ethnique des zones historiquement mixtes de Diyala ou de Salaheddin n'est pas vraiment le bienvenu dans ces parages...

Mona m'a annoncé un peu plus tôt, dans l'ambiance feutrée du salon de l'hôtel Rashid que j'ai loué pour la journée pour mes rendez-vous, son intention de partir, d'ici trois mois, quelque part, où que ce soit, où elle puisse recommencer à goûter à l'insouciance du simple fait de sortir de chez soi, de fermer la porte, de faire quelques pas dans la rue, sans se dire à chaque instant que c'est peut-être la dernière fois. Mona n'a pas envie de quitter Bagdad, l'histoire l'y force. Elle ne supporte pas l'idée d'avoir perdu la maison de son enfance, celle où elle s'est installée avec son mari et ses enfants, et avait accumulé toute une vie de souvenirs et de joies à l'ombre des grands arbres de ses jardins. Elle a quitté sa maison un beau matin, avec mari et enfants, et ne sait pas quand elle y remettra les pieds. Elle ne peut plus aller traîner dans ce quartier-là de toute façon. Juste après être partie, une famille sunnite chassée, elle, d'un quartier chiite, s'y est installée. Une veuve et ses enfants. Mona a accepté de bon cœur, n'a pas voulu prendre de loyer et a tourné la page sur ce pan-là de sa vie. Elle va partir, bientôt, je le sais, et je ne ferai rien pour l'en dissuader, même si son départ signifie un coup terrible à nos projets. Mais est-ce encore raisonnable, de toute façon, de bâtir des projets à Bagdad ?

«*Ciao, Omar, on se voit bientôt, après tes vacances. Bonjour à la famille.*» Omar sourit tout le temps, de ses dents blanches et parfaitement alignées de chirurgien-dentiste. Donc, aucune chance de voir sur son visage le moindre signe de stress, que ce soit à cause de mon départ ou à l'idée de se lancer à nouveau dans une traversée de Bagdad jusqu'à chez lui — trajet qui tient à chaque fois de la roulette russe. Mais Omar a des raisons de sourire aujourd'hui, il est à la veille de vacances, après une dure année de labeur. Il s'offre, pour trois semaines, la Syrie et Chypre Nord: «*Le seul endroit dans la région avec la mer et des filles en maillot de bain où les Irakiens soient encore acceptés sans visa*», me lance-t-il goguenard. Je ne pense même pas pouvoir imaginer ce que peut signifier la perspective de quitter un Irak à feu et à sang pour des vacances au bord de la mer... On se verra après ses vacances, lors de son prochain passage à Amman. Ici, toute promesse de se revoir est une façon de conjurer le pire, qui peut surgir à tout coin de rue. Une chiquenaude fanfaronne à la fatalité aussi lourde que le soleil de plomb qui écrase la capitale irakienne. Une tentative dérisoire, mais si vitale, de rétablir l'insouciance, de faire semblant, de dire à l'adversité: va te faire foutre...

Omar est lui aussi en sursis d'Irak. Je le sais. Il n'attend qu'une chose, trouver l'occasion de s'échapper de cette souricière. Il aimerait que l'ONU lui donne un poste à Amman, ou bien où que ce soit du moment qu'il puisse s'extirper avec sa famille de ce puits sans fond. J'aimerais pouvoir exaucer son vœu mais je me retranche derrière des arguments bureaucratiques: les Jordaniens ne nous laissent plus employer d'Irakiens à Amman, c'est

REVOIR



Aujourd'hui, Omar a le sourire: ses premiers congés payés, une friandise à laquelle il n'avait jamais goûté. Et la promesse de la mer Méditerranée...

devenu pratiquement impossible d'obtenir des visas de travail [La Jordanie accueille, si l'on peut encore utiliser ce mot-là tant ils sont maintenant harassés par les autorités, près d'un million d'Irakiens; pour une population de base de quatre millions, ça donne le tournis... Imaginez notre tout nouveau ministère de l'Identité *etcaetera* faisant face à quinze millions d'immigrés venus d'Italie ou d'Espagne en l'espace de quelques années. De quoi gagner les élections pour les décades à venir, sans aucun doute...].

Il me répétait encore à l'envi lors de ma dernière visite, il y quatre mois, que l'Irak pourrait être le pays le plus agréable du monde — mais pas en plein été, nous sommes d'accord là-dessus — si le ciel ne lui était pas tombé sur la tête. Aujourd'hui, ce discours-là ne sort plus de sa bouche au sourire de jeune premier. Il continue à vivre dans son nouveau quartier — il fut le deuxième, après Ilham et avant Mona, à devoir abandonner du jour au lendemain sa maison familiale pour trouver refuge dans un quartier conforme à sa secte supposée, chiïte. Mais il n'en peut plus de devoir faire des tours de garde avec mitraillette, sur ordre des milices qui contrôlent ce quartier. Il me raconte aussi comment Bagdad est maintenant organisée en quartiers presque homogènes. Les anciens voisins sunnites et chiïtes qui vivaient mélangés un peu au hasard, sans trop savoir qui était quoi, sont maintenant alignés en chiens de faïence, chacun d'un côté de sa rue. Il me raconte sa dernière frayeur encore à un *check point* improvisé, après avoir été pris à partie, de nouveau, par des miliciens chiïtes sur son prénom à consonance sunnite... Mais bon, aujourd'hui Omar a le sourire: ses premiers congés payés, une friandise à laquelle il n'avait

jamais goûté. Et la promesse de la mer Méditerranée diluant dans sa profondeur bleu de roche toute la tension accumulée dans chacune des cellules de son être. Sans parler du plaisir de se rincer les yeux...

«*Oh well, you know, maybe it's better you can't come to the Red Zone... Vous verriez alors que nous avons tous des cornes et une queue fourchue. Oui, nous sommes tous des diables, assoiffés de sang, prêts à vous dévorer. Quand nous venons ici, vous rencontrer, dans votre Zone Verte, nous rangeons notre queue et posons une perruque sur les cornes...*» Non, je ne suis pas tombé aux mains d'Al Qaida. C'est Abeer, une pimpante Irakienne d'une trentaine d'années, chevelure blonde et ondulante à l'américaine, une lourdeur quelque peu orientale, mais aussi sensuelle, dans les traits du visage, qui me sort ce commentaire sarcastique. Elle dirige une ONG irakienne impliquée dans la résolution de conflits et l'éducation civique. Elle vient probablement de passer deux heures au *check point* de la Zone Verte, lieu de quelques explosions de voiture piégée, pour venir me rencontrer au Rashid, et parler de nouveaux projets que nous aimerions réaliser avec son ONG.

Je ne peux faire un pas dans la Zone Rouge, malheureusement, et n'y ai pas mis les pieds depuis 2004 — quelle appellation stupide, vu que cette zone-là est probablement plus verte que la Zone Verte elle-même où le béton et le ciment des murs anti-explosion ont remplacé les arbres qui bordaient les rues de l'endroit. Son commentaire a mis le doigt exactement sur l'idée qui me passait par la tête il y a deux jours, quand je regardais des Irakiens marcher de l'autre côté du Tigre: à force d'être confinés ici, de parler de Zone Verte et de Zone Rouge, ne

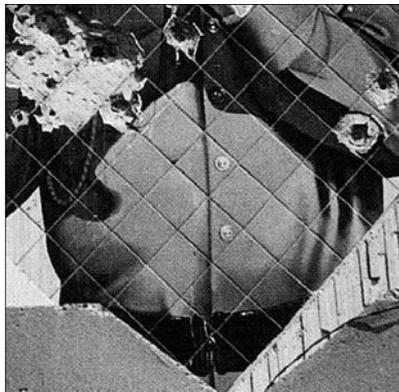
sommes-nous pas en train de diaboliser ceux qui habitent de l'autre côté, de créer l'ignorance, l'incompréhension, des peurs absurdes et vénéneuses? Le parallèle avec le «mur de sécurité» en Israël/Palestine est évidemment bienvenu. Abeer parle avec un accent américain à couper au couteau, elle qui pourtant n'est jamais allée aux USA. Elle a appris l'anglais par les télé-satellites, les soap-opéras, et en travaillant comme traductrice quelque temps pour l'ambassade US. Elle m'écoute sagement quand je déroule tous les nouveaux projets et idées que j'ai encore eu le tort de mettre sur le papier depuis mon dernier passage — comme si ne pas avoir de nouveaux projets signifiait l'ennui, la déchéance, le retour à l'entropie zéro —, puis répond calmement: «*Il y a six mois, je t'aurais répondu avec enthousiasme que nous sommes prêts à collaborer. Aujourd'hui, je ne peux pas m'engager. Notre problème? Tous nos employés s'en vont, les uns après les autres. Ils fuient. Et je devrais peut-être bientôt faire la même chose. Mais bon, on va essayer, peut-être, en prenant des plus jeunes, ceux qui ne sont pas encore mariés et sont peut-être plus enclins à risquer leur vie pour aider leur pays.*»

L'Irak est exsangue, ça les news nous le répètent à longueur de journée. Mais c'est avant tout de son peuple qu'il se vide. Près d'un million de déplacés supplémentaires à l'intérieur du pays en un an, des milliers de réfugiés qui arrivent en Syrie chaque jour (la Jordanie les refoule presque tous maintenant), et demain, ils arriveront en Europe. On parle déjà d'un exode plus massif que celui des Palestiniens en 1947 et en 1967. Au Moyen-Orient, l'histoire n'arrête pas de se répéter. Mêmes erreurs, mêmes coupables, mêmes tragédies.

26 août 2007

8 h 27 du matin, je presse le pas. J'ai la fâcheuse habitude d'arriver toujours à la cafétéria au moment même où le *staff* commence à fermer et à retirer les victuailles: œufs durs, œufs brouillés, bacon, *baked beans*, croissant trop gras et salade de fruits en conserve. Je ne saurais donc jamais arriver nulle part à l'heure, encore moins en avance, comme si ma vie me précédait toujours... Je sors de l'obscurité des galeries couvertes qui recouvrent nos *trailers* et jette mes pas dans la cour qui me sépare de la cafétéria. On a beau s'y attendre, c'est toujours le coup de massue: 35 °C à l'ombre, au bas mot, un ciel désespérément bleu et le soleil cruellement fiché en son milieu, jouant avec la résistance des hommes comme un chat avec une souris. Le premier contact avec la chaleur du jour est pourtant plutôt rassurant, surtout après une nuit d'air conditionné. Le problème, c'est le gilet pare-balles et le casque qui semblent immédiatement capter toute la chaleur qui se déverse du ciel pour vous enterrer sur place, vous entraîner vers les entrailles de la terre. Me voilà, à peine réveillé, inquiet de manquer une fois de plus mon *fuel* matinal, engoncé dans un attirail de chevalier du maintien de la paix qui, s'il acquiert rarement, à quelque moment de la journée que ce soit, une réelle raison d'être — que pourra un gilet pare-balles contre un mortier tombé du ciel, seule menace plausible dans la Zone Verte, à part les balles qui tombent aussi du ciel les jours de victoire de l'équipe nationale de football? — et certainement n'ajoute aucune prestance à celui qui s'en affuble, paraît un summum d'absurdité et d'inconfort pour parcourir ses premiers emplans de retour au monde et à la conscience de soi...

«Hello mister» La voix de l'ouvrier bangladais qui travaille probablement déjà depuis plusieurs heures à remplir des sacs en plastique de sable — pour mieux caparaçonner par la suite nos *trailers* qui résisteront peut-être ainsi à un impact de roquette, mais avant tout ne verront plus un seul rayon de lumière les traverser — me sort de ma semi-torpeur et de mon humeur chiffonnée. Bien sûr, je me suis couché trop tard et n'ai donc pas assez dormi. Comme toutes les autres nuits... «Hello mister», en voici un autre... «Hello sir», et celui-ci encore,



depuis le toit en construction au-dessus de nos containers, l'*overhead protection*, la parade contre les objets inattendus et explosifs qui pourraient apparaître dans le ciel... «How are you today?» Mon Dieu, ça n'arrête pas. Je réponds aussi bien que je peux, je sens leur regard goguenard se porter sur moi. Aucun d'eux ne porte l'attirail de protection qui est pour nous, *staff* international, denrée précieuse, obligatoire dès que nous mettons un pas dehors. Eux, tous ces pauvres hères poussés par la misère hors de leur surpopulation sud-asiatique, envoyés par cargo en Irak travailler pour construire bases américaines, base UN, sans toujours savoir où ils vont réellement, ils sont là, simplement, dans leur bleu de travail, à travailler justement, en plein soleil, du matin au soir, parfois même la nuit, à en croire le bruit des camions qui n'arrêtent pas de venir et de manœuvrer à deux encablures de mon *trailer*, avec ce petit bip aigu à chaque fois qu'ils font marche arrière, petit bip qui rythme ma nuit et mes rêves, et explique peut-être aussi le manque de sommeil... Je passe à côté d'eux, regarde droit devant moi, et ai l'impression d'évoluer dans une autre dimension, dans un autre film, dont ils seraient les spectateurs, je suis de l'autre côté d'une immense vitre, du bon ou du mauvais côté, je ne sais plus — du mauvais, si l'on considère le fait que

RITUEL

je dois me trimballer dix kilos de gilet pare-balles sur le dos à 8 h 29 du matin sous 37 °C à l'ombre, eh oui, la température monte vite ici — et j'ai le tournis de profiter de façon si brutale de tous ces privilèges que me donne mon statut sur cette planète en perte d'orbite qu'est l'Irak.

Je ressens le même trouble lorsque j'arrive chaque jour au volant de mon Toyota Land Cruiser blindé, l'air conditionné à fond, au *check point* qui conduit au bureau de l'ONU où je dois m'arrêter pour laisser les soldats géorgiens qui constituent notre *outer protection ring*, notre protection externe (la *middle ring* étant constituée par les casques bleus fidjiens, et la *inner ring*, par nos gardes rapprochés, anciens militaires, forces spéciales, GIGN ou assimilés, et en majeure partie anglo-saxons) inspecter le dessous, le dedans et le pourtour de mon véhicule pour s'assurer qu'il n'a pas été, à mon insu, chargé de quelque engin explosif à retardement. Il fait facilement 65 °C au soleil en pleine journée, ils ont uniformes, gilets pare-balles et casques en permanence, ils ne parlent pas un mot d'anglais, ils vivent entourés de murs de béton, et doivent gagner une fraction de ce que je gagne. Je reste à l'intérieur du véhicule, dans mon monde artificiel et réfrigéré, je montre mon badge ONU par la porte entrebâillée — les fenêtres d'une voiture blindée ne s'ouvrent pas — et attend

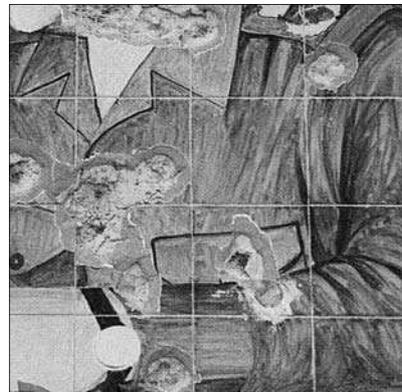
MATINAL

Le problème, c'est le gilet pare-balles et le casque qui semblent immédiatement capter toute la chaleur qui se déverse du ciel pour vous enterrer sur place, vous entraîner vers les entrailles de la terre.

avec un peu d'impatience qu'ils aient fini leur inspection qui, soit dit en passant, ne peut résister à la force de la routine, elle aussi. Le jour où quelqu'un prendra vraiment le temps de piéger une voiture ONU, ce sera fait en deux temps trois mouvements et les Géorgiens exténués par la chaleur n'y verront que du feu...

Il y a aussi mes rendez-vous à l'hôtel Rashid, où j'arrive toujours accompagné de deux gardes du corps, harnaché de mon sempiternel gilet pare-balles, alors que tous ceux qui viennent m'y rencontrer, ministres, sous-ministres, directeurs d'ONG, activistes de la société civile, artistes, débarquent à pied, après avoir marché souvent des dizaines de minutes sous le cagnard, sans autre protection contre les projectiles explosifs que celle invoquée auprès d'Allah. On se rencontre dans une salle de réunion calfeutrée, air stable et frais, pas un bruit. La lourde masse de l'hôtel au-dessous de nous est la meilleure protection contre tout danger. Le temps est compté: je n'ai droit à une escorte que pour quelques heures, eux doivent rentrer chez eux avant que les rues ne deviennent, à la tombée de la nuit, à nouveau la proie des milices et groupes paramilitaires. On discute poliment, j'essaie de m'immiscer dans leur vie, ou plutôt dans la vie de l'autre côté du miroir qui nous sépare, j'essaie d'écouter avant tout, de laisser mes préjugés sur les pages de mon cahier

de notes, et de ne pas vouloir leur faire dire ce que je voudrais entendre. J'essaie en un mot d'être *proche*, quand tout ce qui me permet d'être ici, toute cette infrastructure sécuritaire et mon acceptation par défaut de l'occupation américaine — sans les *GI*, ni moi ni aucun de mes collaborateurs à l'ONU ne pourrions visiter Bagdad ces temps-ci — me maintiennent dans un monde parallèle. Parfois l'illusion marche, les limites semblent s'effacer, la communication, la vraie, s'installe. Puis la porte s'ouvre, un de mes gardes du corps s'approche et me fait signe qu'il faut y aller. Il est temps que chacun rentre dans son univers. Je m'excuse, clôt la conversation, enfile prestement mon gilet — je suis devenu expert en la matière, et c'est un peu le seul exercice physique que j'ai le temps de pratiquer ici — serre des mains et sourit à des visages qui sont déjà en train de disparaître derrière le tain du miroir qui me renvoie l'image un peu absurde d'un homme en costume de coton léger, passablement froissé, enserré dans un gilet bleu ciel, qui s'appête à remonter dans son énorme carrosse blindé, pour arriver de nouveau au même *check point* géorgien, montrer son badge en regardant ailleurs, avant de s'asseoir à son bureau maintenant protégé d'une frondaison en fonte et sacs de sable, d'envoyer et de recevoir quelques emails qui permettront d'écrire, plus tard, d'autres emails, avant de rentrer



dans son container pareillement enchâssé dans un écrin de fonte, de sacs de sable et de béton, et de regarder l'Irak brûler sur l'écran d'Al Jazeera...

8 h 30, je pousse enfin la porte de la cafétéria. Un des serveurs népalais est déjà en train de débarrasser les plateaux de mauvais croissants et de *donuts* trop sucrés. Chaque jour, à la même heure, à la seconde près, il commence à débarrasser notre buffet matinal en commençant toujours par les croissants. Et chaque jour depuis que je suis ici, je me dépêche d'enlever la fonte que j'ai sur le dos et mon casque de guingois pour courir vers lui et lui arracher un ou deux croissants avant qu'il ne disparaisse avec le plateau dans les profondeurs de la cuisine. À Bagdad, plus qu'ailleurs, dans un tel environnement quasi surnaturel, la force des rituels, l'inertie de la routine, est nécessaire. Au choix, elle enlève un peu de cette sensation de vivre une vie tellement aux antipodes de tous nos proches et moins proches, elle procure un vernis de normalité — nous rappelant, et accessoirement à ceux qui nous écouteront ou nous liront, que l'on mange aussi son petit déjeuner à Bagdad, les yeux encore *groggy* d'une nuit lourde et profonde — ou alors, et c'est peut-être plutôt ça, la routine permet d'oublier de quel côté du miroir l'on vit. Elle permet, un temps, de ne plus devoir regarder de l'autre côté.





LA LANGUE FRANÇAISE PARLÉE AU QUÉBEC

C'est d'après un rapport de Samuel de Champlain de 1609 que Henri IV donna le nom de Nouvelle-France à une colonie qui, lors de sa plus grande extension, comprendra l'Acadie, le Canada (vallée du Saint-Laurent), l'île de Terre-Neuve, la baie d'Hudson et la Louisiane. C'est dans ce territoire immense s'étendant de la Terre de Baffin au golfe du Mexique que s'implanta une population francophone qui survécut, au Québec et en Acadie, jusqu'à aujourd'hui, mais avec un français différent de celui de France.

La colonisation française au Canada débuta après 1627, avec la fondation de Québec et de Port-Royal en Acadie. Entre 1635 et 1760, plus de 300 000 Français partirent pour les colonies, dont un infime pourcentage au Canada. En 1663, on comptait 8 000 Français aux Antilles et 2 500 au Canada, mais 300 000 Britanniques en Nouvelle-Angleterre. Qui plus est, les deux tiers des Français établis au Canada sont retournés en France, mais 90 % des colons britanniques sont restés en Amérique. Le ministre Colbert croyait qu'il aurait fallu «dépoupler» la France pour peupler le Canada, au moment où la France était le pays le plus peuplé d'Europe (avec ses vingt millions d'habitants), tandis que la petite Angleterre ne comptait que 5,6 millions d'habitants.

On sait qu'à l'époque la plupart des Français parlaient leur patois. Aucun de ces parlers n'a survécu au Canada: ils se sont tous éteints avant 1700, bien que les Canadiens vinssent de presque toutes les provinces de France. À la fin du régime français, la langue française du Canada ressemblait à celle en usage dans les villes françaises du Nord. Le marquis de Montcalm reconnaissait en 1756 que «les paysans canadiens parlent très bien le français». Les Français et les Canadiens avaient une prononciation et un accent assez identiques, même si le vocabulaire commençait légèrement à diverger.

Avec la conquête anglaise de 1760, le franco-canadien évolua différemment. Certains particularismes régionaux réapparurent en toute liberté. Les influences normandes et poitevines/saintongeaises se développèrent, le caractère populaire s'accrut, les emprunts à l'anglais commencèrent à affluer. Parallèlement, les Canadiens ne purent connaître les nombreuses transformations linguistiques qui eurent lieu en France après 1789; ils ne se plièrent pas aux nouveaux usages.

À la fin du XVIII^e siècle, les différences entre le français de France et celui du Canada paraissaient déjà prononcées. De la part des observateurs étrangers en visite au Canada, il ne fut plus jamais question de «pureté» du français. Les appréciations devinrent plus négatives et les opinions sur la langue se radicalisèrent davantage. Malgré les traits archaïsants et l'influence anglicisante, les observateurs constatèrent que les Canadiens parlaient toujours le français.

Au milieu du XIX^e siècle, alors que l'émigration francophone vers les États-Unis vidait le Québec, l'immigration anglaise comblait le déficit et venait augmenter la population anglophone des villes de Québec (40 %) et de Montréal (55 %), occupant tous les postes administratifs, gérant le commerce et l'industrie. Entre 1901 et 1931,

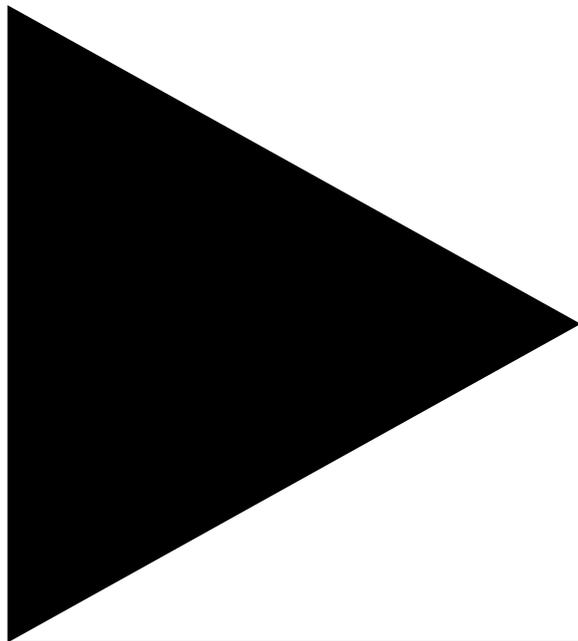
le Québec accueillit 680 000 immigrants, tandis que 822 000 francophones quittaient la province, ce qui eut des effets déterminants au plan du statut et de la qualité du français parlé. Mais les différences entre le français de France et celui du Québec ne suscitaient guère d'inquiétude dans les campagnes, puisque les paysans canadiens croyaient qu'ils parlaient encore «le français de France».

L'industrialisation du pays entraîna l'arrivée de patrons anglophones, accentuant l'envahissement de nouveaux mots anglais. Les produits manufacturés et les modes d'emploi apparurent tous en anglais. Retranchés dans leur agriculture de subsistance, les paysans continuaient de parler le français, sans être trop importunés par l'anglais qui gagnait les villes. Mais les intellectuels canadiens français prirent conscience que la langue des «gens du pays» n'était plus celle de France. La langue française s'était développée «en circuit fermé» avec ses archaïsmes, envahie par les lexiques anglais.

Après 1960, l'émergence de la Révolution tranquille au Québec projeta à l'avant-scène la question linguistique. Le français québécois parlé paraissait tellement «corrompu» par l'anglais qu'il apparut urgent de stopper ou freiner cet envahissement. Ce fut le phénomène du «joual» (*cheval* prononcé *jwal*), qui opposa les tenants du français «québécois» et ceux du français «européanisant». Les francophones de la province de Québec ne se définirent plus comme des Canadiens français, mais comme des Québécois; ceux du Nouveau-Brunswick restèrent des Acadiens.

Après les années 1970, le français du Québec et de l'Acadie a beaucoup évolué dans le sens d'une certaine standardisation. Dans la langue parlée, les prononciations les plus stigmatisées, celles les plus éloignées du français général, régressèrent. Grâce à la scolarisation massive, le vocabulaire des francophones s'enrichit considérablement et les anglicismes diminuèrent.

Aujourd'hui, le français québécois et acadien reste une «variété de français» adaptée à la réalité nord-américaine; il exprime parfaitement un monde et des valeurs souvent différentes de celles des Français. Même si les Franco-Canadiens ont cessé de considérer leur français comme un «French patois», il ne constitue pas encore à leurs yeux un succès certain. Néanmoins, par rapport au chemin parcouru, ce français régional s'est considérablement rapproché du français général et il constitue un héritage exceptionnel en terre d'Amérique de la part d'une population de six millions de locuteurs naviguant dans un océan de trois cents millions d'anglophones.



TÉMOIGNAGES
PHOTOGRAPHIES
MURS PEINTS
DU MONDE ENTIER
ETC.

PA ROLES





PAR ANÉMONE DE BLICQUY





« POUR FAIRE UN PRÊTRE, MON DIEU... »

Hervé 48 ans PRÊTRE

« Pour faire un prêtre, mon Dieu que c'est long. J'étais chrétien comme un jeune chrétien qui trouve que c'est bien, c'est la religion de mes parents, comme je suis pas un garçon révolutionnaire, j'ai pas tout envoyé promener. Jésus le Christ, oh bien sûr je pouvais dire beaucoup de choses, j'avais je crois un bon discours, mais comme je peux parler de Vercingétorix ou de Pasteur. Donc à l'époque j'étais étudiant à l'école du génie rural des eaux et forêts et on faisait de temps en temps des exercices pour l'inventaire forestier par stéréoscopie, donc l'avion prend des photos toutes les deux secondes, et on a deux photos et à un moment les choses se mettent en trois dimensions, une évidence quoi. J'ai vécu une expérience analogue en me confessant. Des choses toutes simples hein, j'ai dit ce que j'avais à dire, et au moment même où le prêtre me parlait, mon catéchisme qui était là, au lieu d'être des choses diffuses, dispersées, l'une à côté de l'autre, tout s'est mis comme en profondeur. Voilà, une certitude ressentie. Et donc je peux tout à fait le dater: 18 décembre 1981, voilà, en fin d'après-midi. C'est comme dans une histoire d'amour je pense, même si j'ai jamais été amoureux. On voit les signes de Dieu et petit à petit y a une cohérence qui s'exprime. Et puis après en répondant à ces signes, eh ben en nous y a une plénitude qui advient. De célébrer la messe avec une assemblée, de voir des visages, de connaître des histoires, de les présenter à Dieu, amène vraiment une plénitude de cœur. Alors comment l'expliquer plus? C'est pas simple. Y a une paix, y a une joie, qui est là. Et puis y a un désir d'aller plus loin, une universalité qui saisit notre cœur. Je pourrais me recroqueviller... Mais non, j'ai quelque chose qui brûle mon cœur, voilà, j'ai envie de le dire, c'est aussi ma joie de pouvoir parler. Même si la parole invite au silence de la prière... faut bien dire quelque chose pour introduire. Bien sûr, prendre la parole, y a toujours un risque de trahir, de pas se faire comprendre, de parler à côté, parce que... je parle à des personnes, faut trou-

ver quelque chose qui va les nourrir, qui va les bouger, voilà. Moi le dimanche j'ai besoin de voir les visages de mes paroissiens, alors je vais passer les cinq dernières minutes à accueillir tout le monde, et pour moi c'est important. Sinon j'aurais l'impression de célébrer avec une assemblée que je ne connais pas. Et puis sinon y a la préparation en amont, pour l'homélie, je travaille l'Évangile avant, je prie, et puis y a souvent des idées qui viennent. Parfois elles ne viennent pas, eh bien je ne m'inquiète pas, voilà... et puis de fait, quand j'arrive pour faire l'homélie, soit je vois que ce que j'ai préparé correspond, soit il me vient quelque chose... Toujours c'est de l'improvisation, pas obligatoirement sur le fond, mais sur la forme, sûr. Après comme vous voyez, j'ai quand même une capacité à parler, donc ça aide. Et je m'appuie beaucoup moi dans mon homélie sur mon assemblée, j'aime que mon assemblée réagisse, si une assemblée est amorphe, je sais pas bien si ce que je dis touche... je me dis: «À qui je parle?» Comme prêtre, il m'arrive de passer beaucoup de temps à confesser. Voilà, les gens viennent, ils disent leurs péchés, c'est d'une monotonie, mais absolument extraordinaire! En plus les gens, ils vous font pas un roman en vous racontant tous les petits détails, donc bon... c'est vraiment... y a rien de plus triste dans sa trivialité, enfin. Par contre, le moment où je donne le pardon de Dieu, les regards, c'est chaque fois différent, chaque fois. On touche des moments d'enfance spirituelle, de grande remise de soi. On est saisi quoi, en soi-même. Mais il en est de même dans la communion, je vois aussi si quelqu'un est dedans, ou si j'ai l'impression qu'il fait ça aussi un petit peu par habitude. Moi en seize ans je n'ai pas eu cette expérience-là d'une telle sécheresse que de célébrer, je le fasse machinalement. La tête ailleurs ça arrive... mais y a quand même un moment où on se dit: «Tiens au fait mais qu'est-ce que je viens de faire?», et puis on éclate de rire intérieurement, et on revient à ce qu'on fait. Des fois où même on

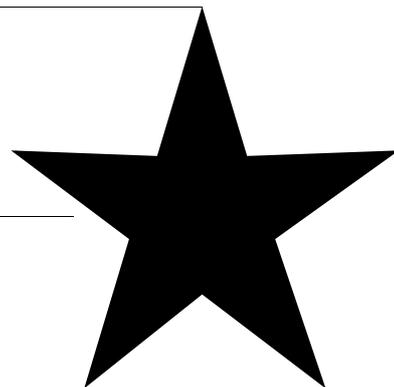
squeeze un passage, voilà. Moi j'ai pas eu de cas aussi étonnants que certains confrères — entre prêtres on se raconte quand même des choses marrantes, comme le prêtre qui commence: *Que le Seigneur soit avec vous*, et pratiquement aussitôt: *Que Dieu tout puissant vous bénisse...* donc il a fait l'entrée et la sortie à la fois! Donc évidemment tout le monde a éclaté de rire. Je crois qu'on peut être tout à fait sérieux dans la célébration et en même temps ne pas se prendre au sérieux. C'est-à-dire qu'on peut se tromper dignement. Prier, c'est savoir s'arrêter, mais c'est pas simple. De fait, dans la vie familiale, le conjoint il est de chair et de sang, alors *a priori* il s'impose à vous. Dans la relation à Dieu, Dieu ne s'exprime pas d'abord par la sensibilité, donc je vais devoir quand même utiliser ma sensibilité pour me rendre présent à celui qui est là discrètement, mystérieusement. Donc en utilisant ben mon regard, mes mains — je prends dans ma main mon crucifix, et moi ça m'aide: «Qu'est-ce que j'ai dans ma main?» Utiliser la voix, pour que mon oreille aussi entende, et que ma bouche aussi murmure, voilà ça aide. Toute la posture, avec mon corps, parce qu'on prie avec son corps. Bon et puis rassembler qui je suis, ne pas faire le vide mais m'unifier. Ça, ça peut prendre du temps, les moments où on est bousculé dans la vie. Être en présence de Dieu... Y a des moments où c'est un temps de grande richesse... sensible. Et y a des moments où on ne ressent strictement rien. Il se peut que je passe une heure de prière en ayant l'impression que ça a duré cinq minutes. Et puis d'autres fois où il a fallu vraiment que je me décide de rester. Parfois il faut trouver d'autres solutions pour tenir. Le jour où j'arrive pas à prier je peux au moins me réciter la parole de Dieu. Je peux espérer qu'y ait un mot qui reste. Je découvre que ça a du goût. Mais si je découvre rien, quelle importance? Bon ben c'est comme ça, c'est lié aux limites de l'homme. Il peut arriver que je m'endorme... Dieu sourit, voilà, Dieu sourit.



De simples phrases, signées d'une étoile. Collées sur les murs de Santiago du Chili depuis 1989, ces affiches sont l'œuvre de la brigada Chacón. Des écrits éphémères qui ouvrent un dialogue dans la ville, et contestent le pouvoir.

SANTIAGO DU CHILI

LA BRIGADA CHACÓN



Un *papelógrafo*: un rouleau de papier d'environ un mètre de hauteur et de longueur variable selon l'inscription. Un message écrit en noir sur fond blanc. Une signature: une étoile noire au bout du message, au bas de laquelle figure le nom de la brigade¹. Une calligraphie, toujours la même d'un message à l'autre, suffisamment grande pour que les *papelógrafos* soient lisibles de très loin². Des messages qui

se distinguent d'emblée par le style de leur contenu. Autant de caractéristiques de la *brigada Chacón*, l'une des «brigades murales» {cf. encadré page 45} les plus célèbres du Chili. La brigade Juan Chacón Corona³, dite «la Chacón», naît en 1989 au sein du parti communiste chilien. Elle apparaît dans le contexte politique du plébiscite de 1988⁴ et des élections présidentielles de 1989, qui mettent

officiellement fin à la dictature de la junte militaire⁵. La figure emblématique de la brigade Chacón est Danilo Bahamondes⁶. Il sera chargé de la brigade entre 1989 et 1997, date à laquelle un différend avec le comité central l'amène à quitter le Parti. À partir de cette année-là, il existe deux brigades Chacón: l'officielle, celle du PC, et celle que Danilo Bahamondes dirige en franc-tireur.



ILL. — **Ahora los libros no los prohíbe un ministro... sino los precios...** Aujourd'hui, les livres ne sont plus interdits par un ministre... mais par les prix. Message antérieur à 1997, faisant référence à la politique néolibérale de la Concertation⁹. | **El aire de Santiago es pura mierda!... y encima lo creman...** L'air de Santiago c'est de la merde... et en plus, ils le brûlent! Message postérieur à 1997 (comme en témoigne l'étoile plus grande et bleue), référence à la pollution de Santiago, et aux diverses initiatives (ratées) de résoudre le problème en changeant de place les pots d'échappements des bus. | **Don Sata...! pasese por la raja la ley de amnistia...** Sieur Satan! la loi d'amnistie vous pouvez vous torcher avec... Message de 1998-1999, faisant référence à l'arrestation de Pinochet à Londres, «Don Sata» qualifiant ce dernier. | **Don Sata...! ¿y los secuaces cuando?** Sieur Satan! Et vos complices, c'est pour quand? Message de 1998-1999, s'adressant lui aussi à Pinochet, après son arrestation.

Le plus souvent, c'est Danilo Bahamondes qui prend en charge le tracé et le remplissage des lettres, parfois assisté par l'un des membres de la brigade. Une fois les lettres séchées, le papier est enroulé. À l'extérieur du rouleau, on précise le contenu du message et le lieu où aura lieu le collage. Le collage se passe à la tombée de la nuit. Le nombre des présents peut varier d'un soir à l'autre — ils sont une dizaine au début des années 1990. Deux ou trois véhicules sont mobilisés. En une soirée, environ dix *papelógrafos* sont disposés sur les murs de Santiago. Une fois rendus sur le lieu d'un collage, il faut agir très vite pour échapper à la vigilance des policiers. Deux ou trois brigadistes sont chargés de guetter. Au niveau

du mur, certains préparent la surface, retirant des débris éventuels, des affiches en partie décollées. Un autre passe la colle. Dès qu'un ou deux mètres sont encollés, le reste de la brigade se met en mouvement: pendant que l'un tient l'extrémité du *papelógrafo*, un autre le déroule, et tous les autres passent leurs mains dessus, afin de lisser le papier. L'ensemble de l'opération est très rapide — environ deux minutes.

Où colle-t-on ? Il y a les murs réguliers. Ceux dont on sait qu'ils seront disponibles et que Danilo Bahamondes a choisis en fonction du nombre de gens susceptibles de transiter à cet endroit. Il y a également des murs mobilisés ponctuellement, en fonction des chantiers de la ville et des parois disposées pour proté-

ger lesdits chantiers. Au centre de Santiago, au moins quatre *papelógrafos* sont collés sur les murs de l'Alameda, l'avenue principale de la capitale; un autre directement sur la «Pan-américaine», la route qui traverse le pays du nord au sud et dont les murets sont visibles par les automobilistes et les passagers du métro. La brigade agit dans plusieurs quartiers, un jour par semaine. Chaque quartier a son jour. D'une semaine sur l'autre les *papelógrafos* sont remplacés. À quelques exceptions près, les nouveaux *papelógrafos* sont toujours disposés au même endroit — de sorte qu'ils génèrent une attente chez les habitants de Santiago.

Si les messages de la Chacón sont aisément reconnaissables à leur support, ils se distinguent



ILL. — Brigadiste de la Chacón au travail, après 1997. Photos Paula Rodriguez. | **No hay mal que dure cien años...** *Il n'y a pas de mal qui dure plus de cent ans...* Message de 1998 ou 1999, en référence à l'impunité au Chili et à la perspective d'un jugement de Pinochet. Cette phrase proverbiale appelle une suite: *ni huevón que lo resista...* La suite muette du message écrit est donc: *...ni de coullon qui y resiste!* | **Fuerza don Sata...! la contienda es desigual...** *Courage Steur Satan! le combat est inégal!* Message de 1999, probablement après le retour de Pinochet au Chili, lorsque son jugement était encore considéré comme possible. Le message sous-entend que Pinochet a encore des chances de s'en sortir — ce qui sera le cas, puisque la Cour suprême déclarera qu'il ne peut être soumis à un procès, pour raisons de santé. | **Que los nuevos tiempos... no privaticen nuestros sueños** *Que les temps nouveaux... ne privatisent pas nos rêves.* Message de 1994-1995, référence à la politique néolibérale de la Concertation⁵.

aussi par leur style. Que dit la Chacón? Il y a les messages conjoncturels, étroitement liés à la vie politique chilienne et internationale, et les autres, réflexions plus générales sur ce que devrait être la politique, la démocratie, la justice, l'économie. Et si la brigade accompagne les campagnes électorales diverses du P.C. chilien, sa fonction n'est pas réductible à la propagande politique. Ses messages peuvent être des questions, des sentences, des exhortations. Beaucoup accordent une large place à l'humour. La grande majorité des phrases sont en espagnol, mais il y en a eu aussi en français, en italien et en anglais, selon l'actualité commentée et les compétences linguistiques des brigadistes — qui signaient alors « Chacón polyglotte ». Le tout premier message de la Chacón a été formulé dans le

cadre de l'affaire dite « des raisins »: en mars 1989, on découvrirait à Philadelphie qu'un chargement de fruits chiliens contenait du cyanure. L'embargo fut déclaré. Le ministre de l'Intérieur de l'époque, Cáceres, accusa ouvertement les communistes d'être à l'origine de l'empoisonnement. La Chacón écrivit alors sur les murs: *Cáceres miente* («*Cáceres ment*»). Bien des messages ont suivi, attendus par les habitants de Santiago comme un salutaire contre-pouvoir {cf. **le témoignage d'une brigadiste**, pages 46 à 49}. Depuis la disparition de Danilo Bahamondes, la Chacón a évolué. La brigade continue cependant d'égrener ses messages sur les murs de Santiago. Ainsi à l'occasion de l'arrestation de Pinochet à Londres en 1998, de l'attente de son procès, {cf. **illustrations**}, ou encore de la mort du dictateur en décembre 2006.

1. L'étoile était parfois rouge et jaune, notamment en période électorale. Elle est devenue bleue après 1997, date de la fin de la Chacón évoquée ici.
2. Cette calligraphie a été réutilisée, depuis, par des groupes de gauche.
3. Juan Chacón Corona (1896-1965), ouvrier d'origine paysanne, militant du parti communiste.
4. Lors du plébiscite du 5 octobre 1988, le « Non » à la poursuite du gouvernement militaire du général Pinochet l'emporta avec 56% des voix.
5. Les élections présidentielles ont lieu en décembre 1989. Patricio Aylwin, leader de la « Concertation », est élu et investi en mars 1990, succédant au général Augusto Pinochet, qui a dirigé le Chili entre 1973 et 1990. En dépit de ces élections libres, les autorités civiles doivent composer au jour le jour avec les autorités militaires, en vertu de la Constitution de 1980 qui proclame entre autres que les forces armées sont les garantes des institutions chiliennes.
6. Danilo Bahamondes est mort en 2001. Il était l'un des fondateurs de la Brigada Ramona Parra. Cf. encadré.

BIBLIOGRAPHIE

.... A. Sandoval, *Palabras escritas en un muro. El caso de la brigada Chacón*, Ediciones Sur, Santiago (Chili), 2001. En partie disponible sur {www.sitiosur.cl} C'est l'ouvrage pionnier sur l'histoire de la brigade Chacón.



LL. — fresque récente de la BRP, 2007. | brigadiste de la Chacón au travail; derrière lui, une fresque sur Salvador Allende, 1999-2000.

L'ÉMERGENCE DES « BRIGADES MURALES »

Apparues au cours des années 1960¹, les «brigades murales» acquièrent une forte visibilité à l'occasion de la campagne présidentielle de 1970. L'idée est simple: écrire et peindre sur les murs des villes afin de s'adresser au plus grand nombre. Les brigades sont alors affiliées à des partis politiques et constituées de militants, jeunes pour la plupart. Si l'ensemble du spectre politique chilien se dote bientôt de sa brigade, l'émergence du travail muraliste reste intimement associée à la gauche chilienne. Durant la dernière campagne électorale de Salvador Allende pour la présidence, en 1970, et durant le gouvernement de l'Unité populaire (1970-1973), les murs de Santiago sont investis.

La concurrence entre brigades, notamment entre celle des jeunesses communistes (Brigada Ramona Parra², ou BRP) et celle des jeunesses socialistes (Brigada Elmo Catalán³, ou BEC), est certes affaire de propagande. Mais la concurrence n'est pas que politique. Les brigades rivalisent également en innovant dans le tracé, la complexité des figures, l'usage des couleurs. L'image qu'elles présentent aux passants les identifie tout autant que les messages véhiculés et que leur signature. Ainsi, chemin faisant, les brigades ouvrent-elles un espace d'expression artistique, étroitement lié à la vie politique mais suscitant, au-delà, l'attention et l'intervention ponctuelle d'artistes reconnus — ainsi le peintre Roberto Matta⁴. C'est sur cette dimension artistique que s'est en partie bâtie la renommée de la BRP {cf. ill.}. La BRP était également réputée pour sa rapidité d'exécution. Rapidité liée, entre 1968 et 1970 (i.e. entre la création de la brigade et l'élection d'Allende) à une nécessité: il fallait travailler vite pour échapper à la surveillance de la police. Dans un premier temps, les messages peints étaient conçus à l'avance, destinés à

un lieu précis. Au sein de la brigade, il y avait des «traceurs» chargés du contour des lettres et des «remplisseurs» chargés d'en colorier l'intérieur; chaque brigadiste ayant sa couleur. Deux traceurs se plaçaient aux extrémités du mur choisi pour peindre de l'extérieur vers l'intérieur. Les premières lettres étant tracées, le remplissage commençait. Sur un mur de deux mètres de haut et de trente mètres de long, la BRP écrivait un jour «Avec Allende nous vaincrons». L'opération prit deux minutes et demie.

Sous le gouvernement de l'Unité populaire d'Allende, cette forme d'expression politique et artistique fut sollicitée par les nouvelles autorités. Des fresques entières furent alors conçues, dont l'une, peinte sur les rives du fleuve Mapocho à Santiago, et qui racontait l'histoire du mouvement ouvrier chilien, est restée célèbre⁵.

Après le coup d'État du 11 septembre 1973, tous les partis politiques furent proscrits, les brigades interdites et leurs membres poursuivis. On entreprit d'effacer chaque peinture effectuée: des réalisations de cette première période des brigades murales, il ne resta rien. Puis, au carrefour des années 1980 et à la faveur de la réorganisation d'une opposition politique complexe⁶, les peintures murales refirent surface. Sur les murs, les images renvoyaient désormais à l'histoire de la dictature, au coup d'État, aux crimes commis. On y voyait les visages des morts et des disparus.

Depuis, les brigades se sont multipliées. Elles admettent aujourd'hui des sujets très variés et ne sont pas nécessairement liées à des partis politiques. Une des brigades apparues à la fin des années 1980 choisit de ne plus mettre en images ses messages, mais de s'en tenir aux mots seuls, comme dans la première période: la brigade Juan Chacón Corona.

1. La première peinture murale de propagande politique fut peinte à Valparaíso, au Chili en 1963. C'était une peinture en faveur de la candidature présidentielle de Salvador Allende aux élections de 1964.

2. Ramona Parra: jeune militante communiste morte aux mains de la police en 1946.

3. Elmo Catalán: journaliste chilien, membre du ELN (Ejército de Liberación Nacional, Armée de Libération Nationale) section chilienne et du ELN bolivien, assassiné en Bolivie en 1970.

4. Roberto Matta (1911-2002), peintre surréaliste chilien.

5. En juin 1979, une violente remontée des eaux du fleuve Mapocho lava les différentes couches de peinture qui couvraient les murs: les restes de la fresque réapparurent en pleine dictature militaire. Des soldats furent chargés de repeindre les murs.

6. Dans le milieu des années 1980, un dialogue s'instaura progressivement entre autorités militaires et forces d'opposition, d'abord réunies au sein d'une «Alliance démocratique», puis au sein de la «Concertation des partis politiques pour le «Non» (référence au plébiscite de 1988), renommée «Concertation des partis politiques pour la démocratie» à l'occasion des élections présidentielles. Les principaux acteurs de cette opposition furent le Parti démocrate-chrétien et le Parti socialiste — farouches adversaires sous le gouvernement de l'Unité populaire.

Alfonsina,
brigadiste à la Chacón en 1991.

Témoignage :

IL Y AVAIT UN STYLE CHACÓN

“

J'ai rencontré Danilo Bahamondes en 1991. J'avais dix-huit ans et j'étais rentrée depuis peu au Chili avec ma famille. Nous entrions alors dans la catégorie des *retornados*, sorte de pendant aux «exilés». Nous étions donc les «revenants». Un ami espagnol était venu à Santiago faire une enquête sur les brigades murales. Je l'ai accompagné dans ses divers rendez-vous et dans l'une de ses sorties avec la brigade Chacón. Mon ami devait repartir et il n'a pas eu le temps de faire l'entretien qu'il prévoyait avec Danilo. J'y suis allée à sa place, rue Arturo Prat où la Chacón avait alors ses ateliers. J'y suis restée.

En principe, ma place n'aurait pas dû être à la Chacón mais à la BRP. À cause de l'âge. La nouvelle BRP était la brigade des jeunesses communistes. Son travail consistait à peindre de grandes fresques sur les murs. Ses brigadistes participaient ainsi à la vie des quartiers les plus démunis, avec le soutien des habitants. Il fallait toute une matinée ou un après-midi pour peindre ces fresques. La Chacón faisait autre chose. Elle ne dessinait pas, elle ne peignait pas l'histoire politique chilienne : elle en commentait le présent. C'est cet ancrage dans le présent que j'ai choisi. J'ai choisi aussi la compagnie de Danilo, qu'on appelait «Commandant» au sein de la brigade. On m'en avait souvent parlé comme d'une personne sortant de l'ordinaire. Avec d'autres, il avait conduit, en 1969, une marche à pied de Valparaiso à Santiago contre la guerre au Vietnam, au Laos, et au Cambodge. On disait aussi qu'il avait accroché un drapeau vietnamien dans un bateau nord-américain et qu'on l'avait enfermé pour cela dans une grotte. Surtout, il était une figure emblématique de la première BRP. L'homme au casque jaune. Ce casque jaune, caractéristique des ouvriers du bâtiment, était le signe distinctif des brigadistes de la BRP. Ce n'était pas une coquetterie. Le casque permettait de protéger la tête lors des affrontements

N'AVEZ-VOUS PAS L'IMPRESSION QUE CETTE DÉMOCRATIE NOUS A ÉTÉ PRÊTÉE?

LES RÊVES NE SONT PAS EN CRISE, BROTHER

EST-CE QU'AUJOURD'HUI LE MANQUE DE COURAGE PORTE LE NOM DE RAISON D'ÉTAT?

LE NÉOLIBÉRALISME EMPESTE... L'AIR, LES RÊVES, LA VIE...

AUJOURD'HUI LES LIVRES NE SONT PLUS INTERDITS PAR UN MINISTRE... MAIS PAR LES PRIX

avec les carabiniers. [...] En 1991, il devait avoir une quarantaine d'années. Si j'examine mes propres souvenirs, je dirais que c'était un homme inventif, souvent irrévérencieux, irréductible. C'est aussi ce que transmettaient les messages de la Chacón en ce début des années 1990, et ce n'était pas rien.

Je ne peux pas me prononcer pour les autres, mais je me souviens de ce retour au Chili et des années 1990 en général comme d'une période de grande tristesse. Je sentais que tous mentaient. Les hommes politiques, les journalistes, les professeurs au lycée puis à l'université, et même, l'homme de la rue. Le président de la République était alors Patricio Aylwin, démocrate-chrétien. Il était celui qui avait soutenu le coup d'État de 1973 et son repentir tardif ne changeait rien à l'affaire. C'était l'époque où les anciennes autorités de la dictature pouvaient s'exprimer en toute impunité et dire que telle chose n'avait pas eu lieu. Ce fût le cas de Contreras notamment. L'ancien directeur de la police secrète, la DINA. Dans une de ses déclarations, il avait nié les prisons secrètes, la torture et les disparus. À l'entendre, on avait rêvé. L'histoire chilienne de 1973 à nos jours était un cauchemar, rien de plus. [...] Dans ce contexte, le travail de la Chacón prenait du sens. Sans négliger le caractère novateur de la technique, son aspect esthétique aussi, car ces lettres immenses habitaient les murs de la ville et sont devenues caractéristiques d'un certain paysage urbain, l'aspect central était donné par la composante politique. Du fait même de coller directement sur les murs, ce qu'on contestait, c'était le monopole de la prise de parole. Dans une société où les médias appartiennent aux classes dominantes, où ils soutiennent la politique de l'autruche, et où l'hypocrisie fait rage, écrire sur un mur des phrases qu'aucun journal n'accepterait de publier, sauf ceux d'extrême gauche que presque personne ne lit, c'était un geste hautement politique. Un geste entrepris par les bases. L'écriture sur les murs ce n'était pas l'affaire des élites, pas mêmes des élites communistes. Les brigadistes ne sortaient pas de la Sorbonne. À ce propos, il y a une anecdote. J'entamais à l'époque des études universitaires. Au sein de mon cursus, on devait suivre des cours d'économie. Je les séchais avec assiduité pour m'en aller à l'atelier peindre les *papelógrafos* avec Danilo. Un jour, il m'a demandé ce que je faisais comme études: «Histoire. — Histoire? C'est bien. Vous serez une chômeuse cultivée.» [...]

La plupart des messages étaient l'œuvre de Danilo. Il était pourtant preneur de toutes les bonnes idées. Seulement, de bonnes idées, nous n'en avons pas tous les jours, alors que lui, il était prolifique. Indiscutablement, le fait que Danilo ait été le chef de la brigade, sa principale autorité, même si le mot autorité aurait fait rire le bonhomme, donnait le ton. Il avait une manière bien à lui de penser les écrits, de les élaborer, et maniait l'ironie comme personne. Les expressions utilisées étaient quelque peu codifiées et avaient souvent recours à l'argot. Il y avait un «style Chacón». Parmi les messages, ma préférence allait à ceux qui revendiquaient le mot politique. Là encore, c'était important à cause de la déroute. Les hommes politiques professionnels étaient les otages des militaires. Beaucoup d'entre eux étaient pris du syndrome de Stockholm. L'extrême gauche n'était plus une force politique significative. Chez les jeunes, cette déroute était aussi visible. Bien sûr, tous les partis avaient leurs «jeunesses», à gauche, à droite, et au centre. Mais, d'autres jeunes ne savaient pas toujours où s'immiscer. Sans trop généraliser, j'ai tendance à penser que ma génération — j'entends par là, les «enfants» de l'Unité populaire — a été ca-

L'APATHIE... C'EST LE MASQUE DE LA PEUR ET DE LA DÉSILLUSION

**UNE SOCIÉTÉ GRISE ET MÉDIOCRE...
MÉRITE LE FOOT QUE NOUS AVONS**

UN FANTÔME HANTE L'EUROPE. MAGISTRATS DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS!

NOTRE SYSTÈME DE SANTÉ S'EST-IL EFFONDRE? OU C'EST QU'IL VAUT QUE DALLE? VOUS EN PENSEZ QUOI?

QUE LES TEMPS NOUVEAUX... NE PRIVATISENT PAS NOS RÊVES

ractérisée par le très grand respect qu'on éprouvait pour les «vieux». Car ces vieux, nos parents, constituaient un exemple. Un exemple que l'on ne savait pas toujours comment suivre dans le contexte politique auquel nous avions affaire. Cela peut sembler naïf, mais il s'est trouvé des jeunes pour choisir la lutte armée dans les années 1990. Certains, parmi les plus âgés, et qu'on appelle «la génération des années 1980», avaient assumé des fonctions politiques. Mais, les jeunes des années 1990 (que, de fait, on n'a pas appelé la «génération des années 1990», c'est une génération sans nom particulier) avançaient dans le noir, et il n'était pas du tout clair que cette chose politique, que l'on pouvait observer à travers les médias, ait un quelconque lien avec ce qu'avait été la politique du temps de nos parents. Alors, quand la Chacón écrivit sur les murs «Que les nouveaux temps... ne privatisent pas nos rêves», je me suis sentie pleinement concernée. Pourtant, à côté de ce sentiment de fierté, la Chacón était aussi l'objet de critiques. Parfois, elles étaient d'ordre disciplinaire. Les dirigeants du parti communiste n'étaient pas informés au préalable des messages qu'on allait coller. Or, la Chacón était clairement identifiée par le public comme étant du PC. Ce qu'elle était effectivement mais de manière bien moins organique qu'on n'aurait pu le penser. De telle sorte qu'il y avait parfois des divergences sur l'opportunité de tel ou tel message. [...]

Et du temps où elle était communiste, ce qu'on nous contestait également c'était quelque chose comme un manque de tenue. Les bouteilles de *Pisco* étaient parfois de la partie. C'était le propre de quelques camarades, pas de tous, de quelques-uns. Personnellement, je n'ai jamais rien trouvé à redire. La seule question importante pour moi c'était «Le travail est-il fait? Oui? Non?» Oui, il l'était. Certains camarades de la Chacón aimaient le pisco, le foot et les séries télévisées, surtout une série brésilienne qui passait à l'époque, il y avait une actrice très belle dans ce téléfilm. Autrement dit, ces camarades de la Chacón étaient comme 90% des Chiliens. Ils faisaient en plus de la politique, à leur manière, certes. Mais aux yeux d'autres militants, peut-être plus orthodoxes, ils n'étaient pas des militants comme les autres. Selon les occasions, on les présentait comme des pionniers, des braves, ou comme des militants de second ordre. Puis, il y avait cette image de la brigade «groupe de choc». En ce sens que les militants n'étaient pas des intellectuels et qu'ils étaient parfois prompts à la bagarre. La brigade était un groupe de choc. Dans un sens noble. Elle innovait tous les jours et elle assumait parfois d'autres tâches que les siennes dont beaucoup se félicitaient. C'est un militant de la Chacón, dit le Loup-garou, qui le 11 septembre 1992 a éteint la «Flamme de la liberté» instaurée par les militaires pour célébrer le coup d'État de 1973.

Autre aspect qu'il est important de retenir c'est que le travail de la Chacón était un travail relationnel. Et ce à différents niveaux. Danilo rassemblait. Avoir la volonté d'être ensemble, après tant d'années de dispersion, c'était en soi un acte de force. Les jours de collage, on arrivait toujours en avance pour préparer le café et discuter de politique, mais aussi de tout autre chose, des soucis quotidiens, d'un livre qu'on



ILL. — Danilo Bahamondes dans son atelier, devant un *papelógrafo* représentant Salvador Allende, 1999-2000.

avait lu, ébaucher un pas ou deux de salsa. Puis, à un autre niveau, il y avait la rue. C'est peut-être parce que j'avais longtemps vécu hors du Chili, le fait est que c'est auprès de la Chacón que j'ai compris qu'un pays, c'est fait de beaucoup de rues et de tout autant de murs. Ces murs m'appartenaient parce que j'en connaissais la surface, j'y avais posé mes mains, j'en avais retiré les clous. «Ce pays est aussi le nôtre. Nous avons notre mot à dire». C'était ça, l'élan de la Chacón. Et puis, dans les rues, il y avait les passants. Peu à peu, les gens prenaient l'habitude. Coller sur les murs ces immenses rouleaux de papier, c'était devenu normal. Mais une fois — je n'ai assisté à ça qu'une seule fois —, les gens qui étaient là et qui attendaient le bus ont applaudi... Je n'ai plus aucune idée de ce qu'on avait collé à cet endroit, mais ils ont applaudi et ça nous a fait drôle. On ne cherchait pas à discuter avec les passants. On n'avait pas le temps. Il y avait toujours la possibilité de se faire arrêter, on agissait donc très vite. Mais ce petit échange a eu lieu au moins ce soir-là. Les autres échanges c'était avec la police et ils étaient moins sympathiques. Cela se finissait souvent en course. Sauf une fois. Un carabinier nous a interpellés. C'était l'un de ces carabiniers que nous appelions les «tortues ninjas» parce qu'ils étaient en moto et qu'ils portaient sous leur casque une sorte de cagoule verte. Le flic s'approche, nous demande ce que nous faisons là, nous expliquons. Le type lit ce qu'il y a sur le mur et là, il enlève le casque, la cagoule et nous dit: «Vous voyez, je vous montre mon visage, je suis d'accord avec ce que vous avez écrit». On a été pris au dépourvu. C'était du jamais vu. [...]

Les *papelógrafos* de la Chacón accrochaient. J'ai souvent entendu, dans les lieux les plus divers: «Tu as vu le dernier *papelógrafo* de la Chacón?», comme on aurait dit: «Tu as lu l'article d'Untel?». J'ai aussi entendu de dures critiques à l'égard de certains messages et notamment à propos de la remise en question de la classe politique en tant que telle. Peu importe. L'objectif était de communiquer, d'interpeller, de faire parler, de générer des discussions. Cet objectif a été atteint.

Quand je regarde aujourd'hui les nouveaux écrits sur les murs, mon sentiment est partagé. Peindre sur un mur, c'est une petite victoire. Il y a ce côté obstiné. Que les partis de droite se soient saisis de la technique ne change rien. Ça leur passera. Ça leur passe déjà. Reste la volonté de laisser une trace; de donner son avis aussi, quand personne ne vous le demande. Mais je ne peux m'empêcher de traquer les murs. Je ne peux m'empêcher de chercher les mots de la Chacón que j'ai connue. C'est qu'il ne reste rien ou si peu.

”



INVAGHIRSI



ROSSELLA
22 ANS

J'ai choisi un mot italien: *invaghirsi*, que en français on pourrait traduire par «s'éprendre», mais c'est pas la même étymologie, la traduction exacte. J'ai choisi *invaghirsi* parce que j'ai découvert — je suis un peu obsédée par les étymologies — et j'ai découvert que c'est un mot qui contient une racine très intéressante. Parce que *invaghiersi*, tu as le mot *vago* qui veut dire «errant, vagabond», donc c'est un mot qui transmet le son du mouvement, mais j'ai découvert que ça veut dire aussi «envie de quelque chose». Et donc *invaghiersi*, c'est «aimer bien, commencer à aimer quelqu'un». C'est pas aimer, pas tomber amoureux de quelqu'un, c'est le début, quelque chose qui commence à bouger, à se transformer en amour. [...] Moi je l'appelle G., parce que j'ai écrit une histoire sur lui. Il m'a fait beaucoup souffrir. (*Silence.*) Il a ouvert la porte, j'étais complètement fascinée. Lui était vraiment beau. Et... on s'est connus ce soir-là. Et... j'étais jeune, j'étais très bête. Il me plaisait beaucoup, et toutes les autres filles étaient dans le même état, mais les autres filles, le jour d'après, avaient tout oublié, et moi, je me souviens que je regardais dehors par la fenêtre, et j'ai pensé: «*Je vais le revoir, je sais...*» On s'est pas vus pendant deux ans. Ce soir-là. Et puis on s'est rencontrés, et moi je croyais qu'il ne me plaisait plus, et en fait quand je l'ai revu, tout à coup j'étais à nouveau *invaghita* de lui. C'est la première fois que j'ai senti quelque chose qui bougeait en moi. Et on a passé une très belle soirée [...]

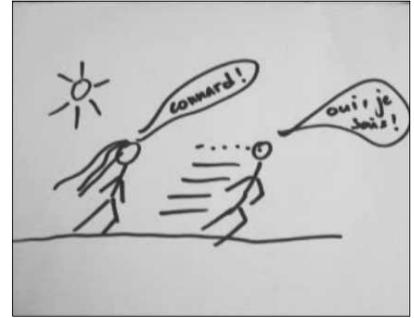
RENCONTRE



LAURE
23 ANS

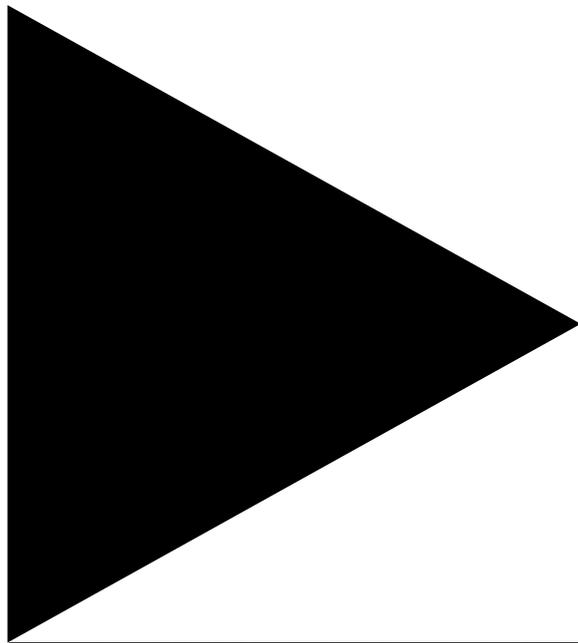
Alors mon mot c'est la rencontre, la rencontre amoureuse. Donc c'est le moment où quand deux individus se rencontrent, se croisent, il y a quelque chose qui se passe, et il y a une alchimie qui se crée; et du coup, le couple, enfin le futur couple, va toujours se souvenir de ce moment, de cette rencontre, comme quelque chose d'un peu magique; où c'était la première fois, ils se sont vus, ils se sont parlé. Et cela va faire partie de la mythologie du couple: Comment vous vous êtes rencontrés pour la première fois? Qu'est-ce qui s'est passé? Quelles sont les circonstances? Et donc, on se fait tout un espèce d'imaginaire, sur ce moment précis de la rencontre. Avec mon copain Grant, la première fois que l'on s'est rencontrés, il s'est passé quelque chose, clairement tous les deux, on avait envie de continuer cette rencontre, de prolonger ce moment. Et moi j'ai dû partir, et je pensais le retrouver après. Mais lui a dû partir également, et on s'est pas revu. Et je repensais à lui comme: «*Oh, c'est dommage, ce bel homme avec qui j'ai parlé deux minutes...*» Et on s'est rencontrés trois mois plus tard, ou quatre mois plus tard, en ayant oublié que l'on s'était déjà rencontrés une première fois. Et à ce moment-là, on s'est dit: «*Ah, c'est la première rencontre.*» Et puis ce n'est que trois mois après que l'on s'est dit: «*Mais... On s'est déjà vus, on s'est déjà rencontrés.*» Et on avait comme une espèce de double mythologie de la première fois. [...]

LÂCHÉTÉ



LAMINE
24 ANS

Dans les relations amoureuses pour moi la lâcheté, c'est le fait de ne pas être à la hauteur des sentiments qu'on éprouve pour l'autre personne. Voilà ce que c'est la lâcheté. Oui, oui, ça m'est carrément arrivé d'être lâche dans le sens où je... j'assumais pas, j'assumais pas... Ça me gêne carrément d'en parler, je suis en train de m'en rendre compte! (*Rire.*) Ça va être chaud, tu vois! (*Long silence.*) Ah! Voilà, voilà. Être lâche, c'est quand je dis ne pas être à la hauteur des sentiments, par exemple, tu es avec quelqu'un, tu sais très bien que ça marchera jamais, que vous serez jamais bien ensemble, mais tu continues à être avec cette personne, parce que ça t'arrange, ça... au fond, ça fait passer le temps, c'est vraiment ça au fond, ça fait passer le temps, ça devient comme de la rentabilité, tu vois. Malheureusement, je pense qu'un homme est mille fois plus lâche qu'une femme. J'espère qu'elle va pas tomber dessus, tu vois! Si elle tombe dessus, elle va me tomber dessus, sur moi! Je suis resté avec une fille huit ou neuf mois, et pendant tout ce temps, j'étais pas spécialement amoureux de cette fille, alors que elle était très très amoureuse. Et le fait est qu'à aucun moment j'ai voulu casser, alors que je... c'est ce que je voulais vraiment. Ben, malheureusement, nous, on l'assume vraiment bien notre lâcheté. (*Rire.*) C'est clair qu'on... C'est pour ça que je dis qu'un homme est plus lâche, même si je me fais lyncher par tous les hommes de la planète.



TOUT LE CONTRAIRE
DE LA SÉQUENCE
«CONSO» DE VOS
JOURNAUX
ETC.


SO

MIMATION



ils nous prennent pour des ânes; on les fait tourner en bourrique

PAR ARENAUD POUN



YAOURT ESSENSIS POUR FEMMES... ET LES HOMMES ?

VOIX ENREGISTRÉE — Bonjour, et bienvenue chez Danone Conseil. Vous souhaitez un conseil nutritionnel pour vous ou votre enfant, appuyez sur la touche 1. (*Bip.*) Dans le cadre de notre démarche de qualité de service, votre appel peut être enregistré. (*Musique douce.*) Nous vous remercions de bien vouloir patienter, nous allons donner suite à votre appel dans quelques instants... (*Deux fois.*)

ARENAUD POUN — (*Soupir.*) Ah! c'est chiant...

VOIX ENREGISTRÉE — Nous vous remercions de bien vouloir patienter, nous allons donner suite à votre appel dans quelques instants... (*Deux fois.*)

FEMME — Amélie bonjour, pour Danone Conseil.
A. P. — Oui. Bonjour madame, je vous appelle concernant les yaourts ESSENSIS. Voilà, donc j'ai appris avec plaisir que c'était un des premiers — si ce n'est le premier — yaourts qui nourrissait la peau de l'intérieur...

F. — Oui.
A. P. — ... Et qui contribue à la qualité de la peau, c'est bien ça?
F. — Oui, exactement. Oui. Oui-oui. Quelle était votre question?

A. P. — Vous n'avez pas l'air très sûr?
F. — Si, si, mais j'attends de savoir votre question, en fait.

A. P. — Je voulais juste valider ce premier point... sur le fait que ça nourrissait la peau.
F. — Ah, oui.

A. P. — Et j'avais effectivement une petite question concernant la différence qu'il y avait entre un yaourt ESSENSIS et une crème.

F. — Ah. Déjà, il faut savoir que c'est un yaourt. Une crème, elle va agir sur l'épiderme, donc extérieur, donc l'épiderme, alors que le produit ESSENSIS est considéré comme un produit laitier, hein. Donc vous avez quand même du lait...

A. P. — Ah, c'est quand même un produit laitier.

F. — Après, vous pouvez tout à fait continuer toutefois comme vous faisiez à mettre une crème sur votre peau. Après, c'est des nutriments qui vont passer dans le sang. C'est eux qui vont alimenter les différents organes et notamment la peau. La crème, c'est vraiment sur les couches superficielles de l'épiderme.

F. — Ah. Déjà, il faut savoir de rester effectivement sur une crème et de...
A. P. — Mais pour que ça marche, ces yaourts, j'imagine que comme une crème, on prend pas une crème une fois par mois, une fois tous les deux mois. Pour que ça marche, il faut quand même qu'il y ait une sorte de suivi, vous voyez ce que je veux dire?

F. — Oui, oui-oui.
A. P. — Donc pour les yaourts, pour que ça marche et que ça puisse faire effet sur le long terme, il faut une consommation assez régulière, non?

F. — Donc effectivement, nous, à ce niveau-là, on a effectivement fait plusieurs études, par rapport à ça. La finalité, pour moi, c'est effectivement...

A. P. — Je crois que j'ai lu, moi, deux pots par jours.
F. — Je crois qu'ils s'étaient arrêtés justement à un. Ils avaient peut-être testé...

Alors attendez, justement, effectivement, à raison de... Non, deux pots par jour... Voilà. Non, c'est l'inverse: «*Les études sont en cours pour tester les effets d'un pot par jour.*» Voilà. [...]

A. P. — J'avais une autre question, qui me concerne, moi, plus directement que le laboratoire — je fais tout à fait confiance à Danone, comme des millions de consommateurs — mais il y avait quelque chose sur lequel je voulais revenir avec vous, c'était toujours sur l'emballage rose que j'ai acheté tout à l'heure, hier et avant-hier, puisque j'achète régulièrement des yaourts ESSENSIS en ce moment, et il y a écrit: «*ESSENSIS est-il fait pour vous?*» Vous avez cette réponse implacable: «*Oui, ESSENSIS convient à toutes les femmes, comme tous*

les produits laitiers qui sont source de calcium et qui contribuent à la qualité de votre peau.» J'ai envie de vous dire: Et les hommes? Et les hommes!

F. — (Petit rire.) Oui, effectivement.

A. P. — Je veux bien croire qu'effectivement il y a le rose qui est une couleur un peu féminine, mais bon, moi j'ai des vestes roses par exemple, j'ai un pull rose, j'aime beaucoup le rose, je suis un homme, est-ce que je peux manger de l'ESSENSIS quand même? Vous répondez: «Oui c'est valable pour toutes les femmes.» Sur les hommes, ça marche pas? Qu'est-ce qui se passe? (Rire.) C'est étonnant, tout de même: les hommes, on les oublie!

F. — C'est pas le même type de peau, monsieur. Vous paraissez être intéressé par la peau et tout ce qui est esthétique, mais la qualité de la peau d'un homme est carrément différente de la peau d'une femme. Il faut savoir que la peau d'une femme est beaucoup plus fine que la peau d'un homme qui va être vraiment beaucoup plus épaisse...

A. P. — Oui mais je crois que quand on est un homme on a le droit de faire attention à sa peau. [...] Moi je crois que la peau c'est un sujet quand même assez important. Vous êtes dermato, donc vous le savez...

F. — Non, je suis pas dermatologue, je suis diététicienne.

A. P. — Diététicienne, bon. Vous êtes diététicienne. Moi je crois que la peau c'est un sujet important, on ne peut pas prendre ça à la légère. J'ai l'impression qu'il ne faut pas trop rigoler avec la peau, quoi. Quand on lit sur votre site internet cette phrase — qui est une phrase très forte, très puissante et que je partage complètement... Cette phrase, elle dit quoi? Elle dit: «La peau, c'est l'interface entre le monde intérieur et le monde extérieur, elle est un organe de communication et elle doit protéger l'organisme des agressions extérieures.» (Criant presque.) L'interface entre le monde intérieur et le monde extérieur!! C'est quand même pas rien! Vous vous rendez compte quand même, c'est... quelque chose de... Enfin, on est bien dans sa peau, on s'ouvre au monde, on n'est pas bien dans sa skin, on se referme comme une huître, j'ai envie de vous dire.

F. — (Légère inquiétude.) Oui, après, ça c'est vous... votre perception effectivement de ça.

A. P. — C'est ma perception? Enfin! c'est aussi la perception de Danone, madame! La phrase «l'interface entre le monde intérieur et le monde extérieur», c'est pas de moi! J'aurais bien aimé écrire une telle phrase d'ailleurs. C'est Danone! Donc, je sais pas si on peut tellement rigoler avec les histoires de peau. Finalement c'est quoi, c'est de la dermo-nutrition, ESSENSIS?

F. — (Blanc.)

A. P. — C'est à la fois de la nutrition et de la dermato?

F. — Dermatologie, je ne peux pas moi le dire effectivement, mais, oui, ça a une action sur la peau et en même temps c'est de la nutrition, puisque c'est un produit laitier comme je vous l'ai dit en début d'appel. Après pour répondre à votre question d'avant — parce que à chaque fois vous avancez et j'ai pas le temps de rechercher les informations, donc à chaque fois je reviens avant. Au niveau des études, elles ont été menées sur des femmes uniquement, c'est pour ça qu'on ne peut pas scientifiquement confirmer les résultats sur... pour l'homme en fait.

A. P. — Faut dire «interdit aux hommes»!

F. — Noonon, vous pouvez tout à fait en consommer!

A. P. — Je suis dégoûté: j'achète ESSENSIS — c'est fini le rose pour les petites filles, le bleu pour les garçons, je pensais qu'on avait dépassé ça! — et j'apprends que c'est testé uniquement sur des femmes, alors finalement, moi ça me sert à rien ESSENSIS, quoi!

F. — Mais vous pouvez tout à fait en consommer, monsieur. Ça vous sert à rien? Ça vous sert quand même du lait, du...

A. P. — Ça va quand même régénérer mes cellules?

F. — Ben... le but, c'est effectivement... vous avez quand même de l'huile de bourrache. C'est des effets... effectivement c'est intéressant. Vous avez du lait. Effectivement, c'est pas contre-indiqué pour les hommes, monsieur.

A. P. — Vous prenez de l'ESSENSIS, vous?

F. — Non, moi je prends ACTIVIA. Pour mes intestins. Donc ça me fait du bien. Ça me régule mon transit. Chacun son truc: vous c'est la peau, moi c'est le transit.

A. P. — Vous, c'est le transit. Vous avez des petits problèmes de transit?

F. — Oui, quelquefois. Moi j'utilise ACTIVIA, ça permet de régulariser mon transit. ESSENSIS, non, j'utilise pas effectivement.

A. P. — Et vous êtes bien dans votre peau, quand même?

F. — Je suis bien dans ma peau. Tout à fait.

A. P. — Merci madame, je voulais juste savoir si c'était aussi fait pour les hommes. Vous m'avez répondu. Merci madame.

F. — Je vous en prie. Au revoir.

RECLAMEZ DES RECLAMES



VISITEZ LA BELGIQUE ET LE G^D DUCHÉ DU LUXEMBOURG

Terres classiques du Tourisme. Accueil sympathique. Vie à bon marché.

Plages sans rivales. Villégiatures de l'Ardenne enchantées. Centres de cure réputés. Villes d'art uniques.

Une formule économique et pratique pour voyager :

Cartes d'abonnement de 5, 10 et 15 jours, à prix très réduits, valables sur tout le réseau ferré belge.

Le Touriste circule librement à travers la Belgique entière et s'arrête à son gré, sans formalité aucune.

Renseignements et notices illustrées gratis : à l'OFFICE BELGO-LUXEMBOURGEOIS DE TOURISME, 48, Place de Brouckère, Bruxelles. ou à l'OFFICE DES CHEMINS DE FER BELGES 14, Rue du 4 Septembre, Paris (2^e)

TOUS LES NEZ INCORRECTS (Small text describing the product and its benefits for nasal issues.)

DIVORCE TRÈS RAPIDE et à Forfait (Small text describing a legal service.)

UNE ASSURANCE contre LA MORTALITÉ DANS LES POULAILLERS

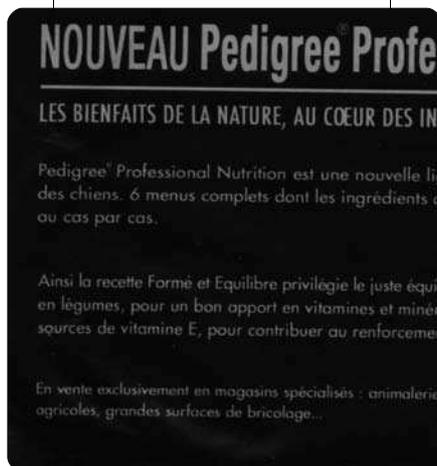
SAUVE-POULES

POUR L'HYGIÈNE INTIME

DES COMPRIMÉS PARFUMÉS ANTISEPTIQUES dans une élégante boîte.

AU ROYAL BOUQUET SAVONS AUX SUCS DE LIMAÇONS

J. LAUGA & BENAIS BOURDEAUX 3, Rue Huguerie



Publicité pour Pedigree (2007).

NOUVEAU PEDIGREE LA BOUE ET LE BONHEUR

On pourrait croire que c'est une redondance d'être *heureux et en pleine forme*. C'est faux. PEDIGREE est là pour nous rappeler les subtilités du bien-être. Rien de plus triste qu'un animal malheureux en pleine forme; le côté premier de la classe qui déprime en cachette. Pire encore, l'animal heureux qui clopine: alors qu'il a tout pour son bonheur, sa santé le lâche. Non, nous, ce que PEDIGREE propose à juste titre, c'est de l'avoir heureux *ET* en pleine forme.

Voilà une publicité osée, qui dérange. La ménagère des alentours de cinquante ans, celle qui récuré la cuisine, lave plus blanc que blanc, distille la fraîcheur parfumée, elle est choquée. Son terrier a joué dans la boue ou chassé avec son mari, au choix (étant donné la race du chien et la hauteur de la boue sur les pattes, la deuxième solution semble la bonne), son terrier, donc, lui a salopé le carrelage de la cuisine. Il n'y est pas allé de patte morte, l'animal. Il est arrivé ventre à terre, et a pilé, avec un beau dérapage (cf. les traces du fond), pile au beau milieu de la pièce. Et le voilà sagement assis, qui la regarde d'un air nigaud de bon chien, langue dehors et yeux quémandeurs. Or, la ménagère des alentours de cinquante ans n'aime pas les *drippings*, fussent-ils de Pollock. Elle a beau être ouverte (le collier de son chien est orange fluo, ce qui dénote une certaine ouverture d'esprit), elle est hors d'elle. D'autant plus qu'elle est maniaque. Si elle ne l'était pas, il devrait y avoir des traces de chaussures, en ce jour pluvieux. Or non. C'est donc que les humains, sur le pas de la porte, enfilent des petits chaussons pour préserver l'état des lieux. Mais la sale bête, au lieu d'attendre sagement à la porte qu'on lui essuie les pattes, s'est faufilée jusqu'à la cuisine. C'est que ça creuse, la chasse: vite, du PEDIGREE!

Pedigree Professional Nutrition [les laboratoires de recherche en nutrition animale sont tous anglais, ça fait sérieux] est une nouvelle ligne de croquettes conçues pour répondre aux besoins spécifiques des chiens. 6 menus complets dont les ingrédients actifs puisés dans la nature contribuent à la bonne santé des chiens au cas par cas. Embrasser le général et le particulier, l'espèce chien et l'individu chien, tel est le tour de force de la bonne santé des chiens au cas par cas. Quant au chercheur, il se fait puisatier et puise dans la nature les bienfaits de la nature. Puise-t-il aussi

dans la culture, le bougre, pour ajouter ces arômes artificiels et ces additifs et ces conservateurs qui font la saveur et le croquant des croquettes? C'est ce qu'on ne saura pas. C'est son petit secret à lui, bien caché derrière les deux gros épis de maïs, les carottes bio, et les haricots verts (non équeutés: scandale!), les épis de blé et la poignée de croquettes qui forment un petit tas, nature morte des temps modernes.

Ainsi la recette *Forme et Équilibre* privilégie le juste équilibre en viandes. C'est bien simple: on croirait un discours de Ségolène Royal. Le paquet s'appelle PEDIGREE HEALTHFUL. *Forme et Équilibre* (l'équilibre ne suppose-t-il pas la forme? la forme ne suppose-t-elle pas l'équilibre? Là encore, PEDIGREE flirte avec la redondance). Pour contribuer à garder les chiens heureux et en pleine forme. On s'étonne. Ce n'est pas la formule classique, «PEDIGREE. Pour des chiens heureux et en pleine forme». Non. C'est pour contribuer à garder des chiens...

On sent l'effort et les gouttes de sueur du chercheur en nutrition. Il n'apporte que sa modeste contribution. Il n'est qu'une pierre de l'édifice du bonheur. On lui donne un chien heureux et en pleine forme à un temps *t*. Vas-y chercheur, contribue à le garder comme ça à un temps *t+1*. Pas facile, avec les aléas de la vie. Mais le chercheur ne se décourage pas. Il puise des ingrédients actifs dans la nature. Après de longues recherches, il trouve. PEDIGREE HEALTHFUL. Notre chien sera bien nourri. D'ailleurs il rentre de la chasse. Il a grand faim, le bougre. N'écoutez que son cœur, il fonce vers la cuisine, là où se trouvent les meilleures croquettes qui stimulent son métabolisme et renforcent ses défenses naturelles. Le voilà assis, langue pendante, devant sa maîtresse. Elle lui fait les yeux noirs. Notre pauvre chien a juste le temps d'entendre «*sale bête, mon beau carrelage!*» avant de se retrouver dehors avec sa gamelle de PEDIGREE et trois coups de pied dans les côtes. Le voilà malheureux. Le travail du chercheur s'effondre: le bonheur n'est pas qu'affaire de nourriture.

Alors, si votre chien veut faire comme dans la pub, celle pour PEDIGREE, dites-le lui: qu'ils ont oublié la mention «*Ne tentez pas de reproduire cette scène chez vous*», comme quand un homme se scotche au plafond à la superglue. On ne plaisante pas avec les traces de pas sur les surfaces blanches.



FANCY KRÄCKER LE MONDE EST FUN

C'est chose impossible, mais essayez quand même, pour rire. De lire une première fois ce texte sans regarder les images ci-contre. *Sans sucres ajoutés pour une gourmandise pleine de légèreté.* Mmmm... des céréales pour votre petite femme? Un pâté de canard *light* contre les poignées d'amour de votre canard? *Additionnés de savoureux glaçages aux fruits et aux légumes.* Un amuse-gueule surgelé permettant moult chauds-froids prescrits par le kamasutra? Quoi qu'il en soit, les maîtresses se réjouissent. Des bonbons contre l'embonpoint, pour la dictée. Une soustraction de sucres et une addition de glaçages, pour les mathématiques. Le résultat, c'est les *meilleurs KRÄCKER® destinés à vos compagnons à poils ou à plumes.* Il fut un temps où l'on disait, de son amoureux, mon compagnon, ma compagne. Mais ce qualificatif est désuet. Non, il faut se résoudre à l'évidence: cette publicité qui parle de *délice gourmand* et de *savoureux glaçages* s'adresse à la gent animale. Et plus exactement, à *voire oiseau ou voire rongeur.* La classification des animaux est une science exacte. Et ce depuis la Bible. Y'a qu'à lire la nouvelle traduction, parue chez Bayard. Dans la Genèse traduite par F. Boyer et J. L'Hour, nous lisons: *Dieu dit Je vous donne enfin / ... / Pour nourriture le vert végétal / à toute bête de la terre / à tout ce qui vole dans le ciel / à tout ce qui se déplace sur la terre / toutes les petites bêtes ras du sol.* Mais le *vert végétal* pour votre *bête qui vole* ou votre *bête qui rampe*, ça ne le fait pas. D'où la supériorité du publicitaire sur le traducteur littéraire.

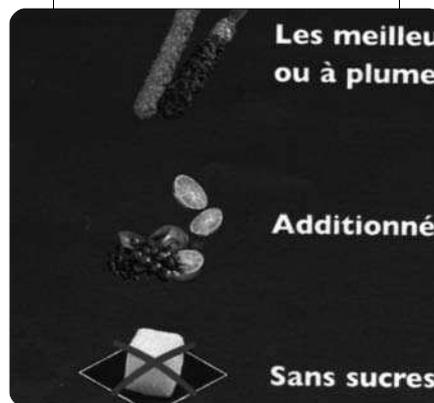
Ouvrez les yeux maintenant. Les petites images, d'abord. Un demi-sucré rageusement barré d'une croix rouge. Puis des oranges, des groseilles, des prunes, des myrtilles — mais où sont les légumes, que diantre, où sont les légumes? Tant pis. Le photographe a oublié les légumes.

Qu'importe: l'œil est attiré par les emballages entourés de ces petits animaux qui sont les vôtres. Le lapin a une plume d'Indien, tout comme la peruche. Le hamster a des lunettes de soleil, tout comme le cochon d'Inde, le perroquet et le canari. Chose étrange, tous tirent la langue, comportement atypique dans le règne animal, comme pour faire une petite blague anthropomorphique. C'est bien simple, on a envie de les nourrir avec de l'amour et du

fun. C'est d'ailleurs parce qu'on est *fun* et aimant qu'on les enferme dans une cage de 40 x 30 cm sur 25 cm de haut, [hamster, 80 cm pour le cochon d'Inde, 90 cm pour le lapin] avec pour exercice une roue dont le principe est en tout point similaire au tapis de course de Paris Hilton. Pourquoi cela? Parce qu'on les aime et qu'on les commande. *Dieu dit / Faisons un adam / à notre image / comme notre ressemblance / Pour commander / au poisson de la mer / à l'oiseau du ciel / aux bêtes et à toute la terre / à toutes les petites bêtes ras du sol.*

Ce sont les enfants qui ont des hamsters et des lapins. D'où les lunettes de soleil et le tirage de langue: un marketing misant tout sur l'anthropomorphisme destiné aux enfants. Là où pour adultes, on aurait un chat qui se frotte aux bas de soie de sa maîtresse et qui mange du SH*** dans une assiette de porcelaine, ici, on a des rongeurs et oiseaux prenant des poses de peluches stupides et des KRÄCKER® colorés comme des boîtes de bonbons — un enfant étourdi pourrait facilement s'enfourner dans le bec le *délice gourmand glaçage au kiwi* de son hamster. Pour autant, cette publicité, avec son *FUN nourrir avec amour* (dans un cœur!), ne s'adresse pas seulement aux enfants. Le vouvoiement (*le délice gourmand pour voire oiseau...*) en témoigne. Voilà donc une pub pour les 3-133 ans, de préférence un peu niais.

La cerise sur le gâteau, ou le kiwi sur le glaçage, restant l'expression marquée sur l'emballage: *funny fitness.* Le monde est tellement *funny* que le *fitness* est *funny*, et qu'on apprend aux enfants à le savoir, en nourrissant leurs animaux de produits allégés. C'est la dinette moderne, avec du *light* dans les casseroles des poupées. Réduire sa teneur en sucres avec un message éatique qui défile en bas de chacune des publicités agroalimentaires qui ont engraisé des générations d'êtres humains, c'est *funny.* Encore un effort, et sous les publicités alimentaires destinées aux chats obèses de nos villes, il y aura écrit: *Pour la santé de voire cochon d'Inde, faites-le manger moins gras, moins salé, moins sucré. Pour la santé de voire canari, faites-le bouger plus.* Ce sera le triomphe de la prévention sanitaire. Même les animaux se sentiront coupables. Les chats rentreront leur ventre. *Dieu voit ce qu'il a fait / c'est vraiment bon.* Nous, on a parfois des doutes.



Publicité pour Vitakraft Fancy Kracker (2007).



Libération

68 01 017

OFFRE SPÉCIALE ANCIENS ABONNÉS

49260

Profitez d'un 1^{er} mois gratuit... puis chaque jour... en restant libre d'arrêter

Voici maintenant plusieurs mois que vous avez décidé de ne pas lire le journal *Libération*. Peut-être aviez-vous besoin de faire une pause.

Aujourd'hui *Libération* vous manque : Son ton, ses valeurs, ses Unes incontournables, son approche préoccupante et son indépendance d'esprit. Curieux, enthousiaste, volontaire, *Libé* va jusqu'au bout de ses convictions... à déranger souvent. *Libé* est un journal d'investigations qui défend la liberté de la presse.

Et vous aussi, vous nous manquez, devant l'émoi qu'ont suscité les difficultés du journal et devant nos lecteurs, nous avons décidé de vous faire profiter de

Offre de réabonnement à *Libération* (2007).

Paris, le 28 décembre 2006

Ch [redacted]

Vous n'avez pas répondu à mon précédent courrier ces derniers jours. L'actualité des semaines à venir sera riche et l'éclairage du *Monde*.

C'est pourquoi, je me permets de vous proposer un essai en douceur : l'abonnement liberté.

- vous recevez *Le Monde* tous les jours pour 25,00
- vous êtes libre d'arrêter votre abonnement à tout moment
- pendant vos vacances, vous avez la possibilité, si vous séjournez en France soit de le faire suspendre

Pour 25,00 € par mois et sans aucun engagement d'enrichissement sans égale pour vous et vos proches.

Vous hésitez à vous réabonner en raison d'un emploi du temps de lire *Le Monde* in extenso, la "une" vous mène directement aux articles qui vous intéressent le plus.

Alors, n'hésitez pas à répondre à cette dernière offre.

En vous remerciant par avance, je vous prie de croire

Y. Lavergne

Offre de réabonnement au *Monde* (décembre 2006).

ABONNÉ

SÉDUCTION ET PORTE-MONNAIE SELON

On peut lire la presse. Mais c'est convenu et dépassé. Pour vraiment lire la quintessence du style d'une publication, ce qu'il faut lire, ce sont ses offres d'abonnement ou ses lettres de réabonnement. En quelques phrases, c'est toute une ligne éditoriale qui saute aux yeux du lecteur. Une sorte de condensé de style, de positionnement, de déontologie, et de sentiments. Car c'est bien de sentiment amoureux et de choix matrimoniaux qu'il s'agit. Un voyage dans la carte bleue du tendre.

J'avais choisi les plus connus : *Libération*, *Le Monde*, *Les Inrocks*. J'y avais été abonnée, longtemps, et j'étais partie, un beau jour. Dans l'attente de cette saine lecture : leurs lettres de rappel éplorées.

La palme de la lettre la plus naïve va sans conteste à *Libération* : «Voici maintenant plusieurs mois que vous avez décidé de ne pas reconduire votre abonnement au journal *Libération*. Peut-être aviez-vous besoin de faire une pause».

Après le rappel des faits, les plusieurs mois de séparation, et l'évidence d'une situation bloquée, *Libération* a donc décidé de m'écrire. Le journal a apparemment réfléchi, ou du moins, il a eu une idée : dans un élan de bienveillance condescendante, il s'est lancé dans des hypothèses, il s'est mis à la place de son lecteur, et en a tiré cette conclusion, qui suppose un soupçon d'autodénigrement — le besoin d'une pause. Mais *Libé* protège son orgueil : il ne s'agit que d'une supposition, peu vexante à son égard en fin de compte. Passé ce très court moment d'écoute de son lecteur, notre ex reprend de la vigueur et, plein d'un aplomb invraisemblable, lance : «Aujourd'hui, *Libération* vous manque : son ton, ses valeurs, ses Unes incontournables, son approche singulière des sujets qui vous préoccupent et son indépendance d'esprit. Curieux, enthousiaste, volontaire, *Libé* va jusqu'au bout de ses convictions... quitte à déplaire parfois... à déranger souvent. *Libé* est un journal d'investigations qui défend la liberté de penser... de penser autrement parfois».

Une affirmation, tout bêtement, en mon nom. Emploi naïf de la méthode Coué ou ruse linguistique, à vous de juger. Voilà *Libé* qui fait étalage de ses

qualités. Qui sous-entend que je me serais éloignée parce qu'il est souvent dérangeant, parfois déplaisant. Mais déjà *Libé* se refait tendre et ajoute : «Et vous aussi, vous nous manquez.» Merci chéri. Hélas! Le bougre continue : «Devant l'émoi qu'ont suscité les difficultés du journal et devant l'élan de sympathie témoigné par nos lecteurs, nous avons décidé de vous faire profiter d'une offre tout à fait exceptionnelle! Votre premier mois d'abonnement gratuit + un abonnement ...» Nous voilà en pleine sitcom. Moi qui commençais, devant cette émouvante déclaration, à souhaiter un rabibochage, voilà que tout s'effondre. Car reviennent les vieilles rengaines tue-l'amour : l'argent, les autres. Il y a deux phrases j'étais son manque. Mais après avoir joué la carte de l'amour, voilà *Libé* qui sort celle de la pitié. Plus exactement, de la leçon de charité : car l'élan des autres lecteurs est censé me convaincre... À mots couverts, je suis une ingrate. La phrase est en outre totalement alambiquée : devant l'émoi qu'ont suscité les difficultés du journal ... nous avons décidé de vous faire profiter d'une offre... J'ai beau la retourner dans tous les sens, le lien de cause à effet est absurde : parce que d'autres ont été émus, *Libé* me fait une offre exceptionnelle. Comme si, grisé par cette affection soudaine des autres, *Libé* revenait vers moi. Trop tard, mon vieux!

La palme du plus malotru va sans conteste au *Monde*, dont l'entrée en matière est tout simplement un reproche maquillé en leçon de politesse. «Chère ****, Vous n'avez pas répondu à mon précédent courrier et vous ne recevez plus le *Monde* depuis plusieurs jours». Passée cette mise au point, *Le Monde* se fait voyant : «L'actualité des semaines à venir sera riche et il est dommage que vous ne profitiez plus de l'éclairage du *Monde*». Là où *Libé* étalait sans vergogne ses qualités, «regarde comme j'suis beau», *Le Monde* choisit la stratégie du «mais comment vas-tu faire sans moi, poupée? tu n'sais même pas brancher un ordi, tu tiendras pas deux jours». *Le Monde* trouve ça dommage pour moi. Je ne peux faire face seule à l'actuali-



MON AMOUR

LIBÉRATION, LE MONDE, ET LES INROCKS'

té des semaines à venir, qui sera riche (ah bon?), je ne profiterai plus du savoir lumineux de mon amour d'antan. Quelle bienveillance!

Ce n'est pas fini. Car monsieur ajoute, mielleux à souhait: «C'est pourquoi je me permets de vous proposer une dernière fois une solution pour continuer votre essai en douceur: l'abonnement libéré.» Tout est dans cette politesse feinte, traversée de l'expression une dernière fois — saute sur l'occasion cocotte, c'est maintenant ou jamais. Notre union passée, *Le Monde* l'appelle *essai*. Il veut la perpétuer en douceur, grâce à un principe simple: la liberté. Je savais que *Libé* était libéré, mais diable, un couple libre avec *Le Monde*! Qui affirme: «Pour 25 euros par mois et sans aucun engagement de durée de votre part, vous disposez d'une source d'enrichissement sans égale pour vous et vos proches. Il serait vraiment dommage de vous en priver.»

Ainsi c'était dommage de ne pas profiter de l'éclairage de monsieur, et maintenant c'est vraiment dommage de me priver de sa source d'enrichissement. Enrichissement qui rejaillissait sur mes proches. C'est ce qui s'appelle en remettre une couche. Le goujat, qui me prend vraiment pour une idiote, ajoutant ce paragraphe ahurissant: «Vous hésitez à vous réabonner en raison d'un emploi du temps surchargé, notez que si vous n'avez pas le temps de lire *Le Monde in extenso*, la "une" vous informe de l'essentiel et vous permet d'aller directement aux articles qui vous intéressent le plus.» Merci mon gars, mais la condescendance a des limites. Si tu n'avais pas été là, je n'aurais jamais compris que la première page d'un journal, ça donne le sommaire des articles. Et qu'on n'est pas obligé de le lire en entier (*in extenso*, comme tu dis si joliment).

«Alors, n'hésitez pas à répondre à cette dernière offre pour continuer à faire chemin avec *Le Monde*.» Voilà que monsieur redevient poli, soudain notre alliance, libertaire il y a trois lignes, redevient, tradition chrétienne du journal oblige, faire chemin. Sans moi.

La palme du plus sobre va aux *Inrocks*. Tout du moins au niveau de la lettre: «Cher Madame, Cher Monsieur,

Il y a 1 à 2 ans, nous avons le plaisir de vous compter parmi nos abonnés [époque bénie!]. Vous avez malheureusement décidé de ne pas renouveler votre abonnement [tristesse]. Peut-être continuez-vous encore à acheter *Les Inrockuptibles* chez votre marchand de journaux [espoir]. Mais [argumentation] vous ne bénéficiez plus des quatre avantages de l'abonnement. Une économie très importante (plus de 65 euros par an!) [...] Une remise exceptionnelle + 2 cadeaux collectors!»

La sobriété s'estompe lorsqu'il s'agit de décrire les dits cadeaux. «Le coupe-vent *Inrocks*. Accessoire indispensable du bon festivalier, le coupe-vent *Inrocks* à capuche, de très bonne qualité, est disponible en 3 couleurs au choix (noir, silver ou orange) [...] Le T-shirt collector de Björk! Réalisé à l'occasion de la sortie de l'album *Volta*, ce T-shirt est rare: le visuel a été dessiné par M/M, les graphistes officiels de Björk!» En moins de dix mots (à capuche, noir, silver, collector, album, visuel, graphistes officiels), c'est tout l'univers des *Inrocks* qui défile en technicolor.

La sobriété n'est plus qu'un lointain souvenir lorsque *Les Inrocks* nous expliquent la marche à suivre. «Vous avez internet? Foncez sur le site www.lesinrocks.com, cliquez sur "mon abonnement" [...] Vous n'avez pas internet? Remplissez ce coupon et envoyez-le.» Ainsi on ne doit pas «foncer» sur son stylo — car celui qui n'a pas internet, il ne fonce pas, il ne se rue pas: il prend son temps.

Je ne me suis donc réabonnée à rien. Comme lettre, j'aurais voulu celle-ci. Une lettre comme celles que Jean Yanne écrivait à son «Trésor public chéri» quand il devait payer ses impôts: *Mon amour d'abonné, je n'ai plus de tes nouvelles, et je le comprends. Ne te réabonne jamais. Je ne le mérite pas. Mes Unes à la con, mon pseudo-engagement, mes fautes de frappe, mes reportages à la petite semaine, mon objectivité feinte, mes compromissions, mes copier-coller de wikipédia... Abonné mon amour, souviens-toi juste de ces bons moments que nous passions ensemble, à la table du petit déjeuner, en terrasse des cafés, ou au coin du feu, lorsque j'attisais la flamme.*

UNE REMISE
+ 2 CADEAUX

1^{er} CADEAU A

LE COUPE-VENT INROCKS

Accessoire indispensable du bon festivalier, le coupe-vent *Inrocks* à capuche, de très bonne qualité, est disponible en 3 couleurs au choix (noir, silver ou orange) et dans toutes les tailles, du S à XXL.

Caractéristiques : 100 % Nylon avec enduit intérieur silver, coupe-vent repliable dans une housse livrée à part, capuche au col, 2 poches extérieures avec fermetures scratch, cordon base, poignets élastiques, logo *Inrocks* (6 cm de large) au niveau du cœur.

2 MODES de règlement au choix

77€ paiement en une fois

EXCEPTIONNELLE
X COLLECTORS!

2^e CADEAU
SI VOUS REPOSEZ
SOUS 15 JOURS

SHIRT COLLECTOR BJÖRK!

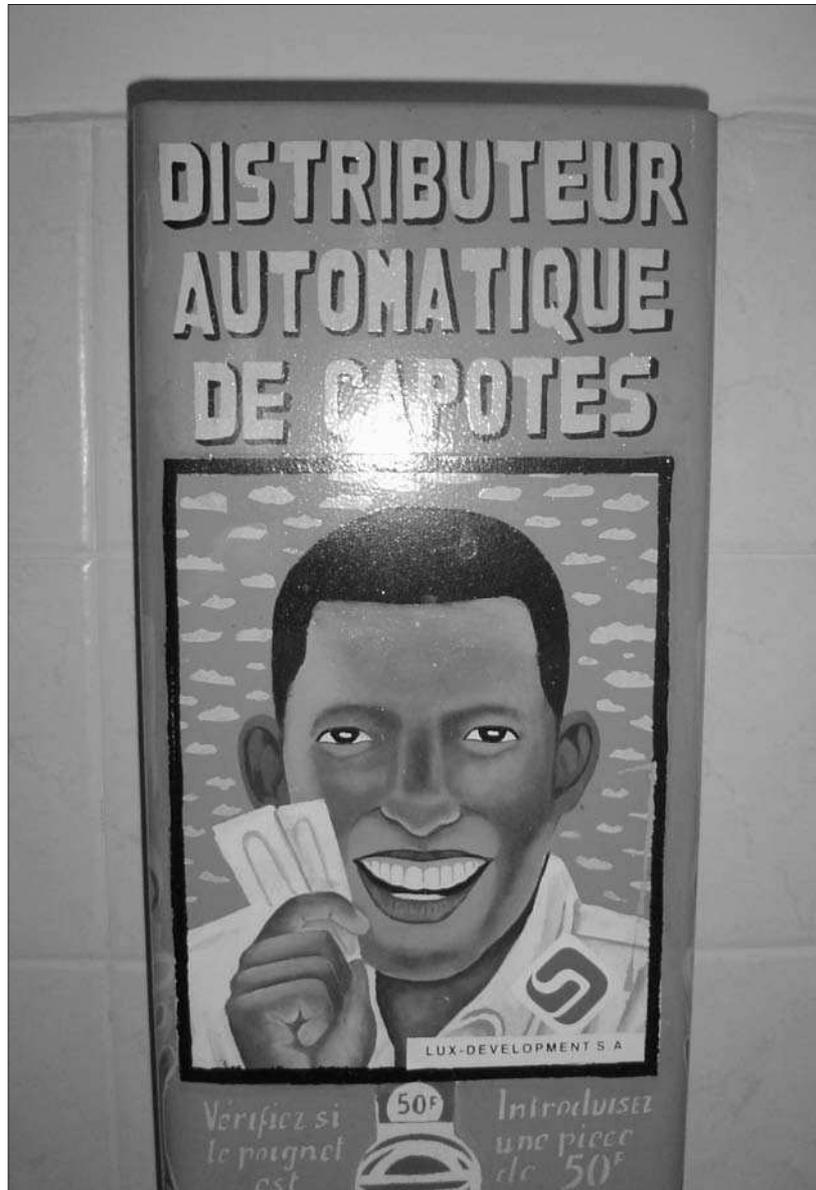
À l'occasion de la sortie de l'album *Volta*, ce T-shirt est rare: le visuel a été dessiné par M/M, les graphistes officiels de Björk!

8€ par mois en paiement

~~9,60€~~

Le meilleur de l'actualité d'aujourd'hui et des sélections par la r... Avec: *Kings of Leo*, *Black Rebel Motor* et beaucoup d'autr...

Offre de réabonnement aux *Inrockuptibles* (2007).



NIAMEY

MELINA SEYMAN

Niamey (Niger) 2004





NIAMEY

MELINA SEYMAN

Niamey (Niger) 2004





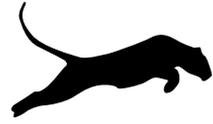
Nous continuons notre série éducative «les grands classiques de l'art adaptés aux goûts de l'homme (et de la femme) d'aujourd'hui» avec une œuvre qui, avouons-le, méritait d'être revue et corrigée:

LE DÉJEUNER SUR L'HERBE D'APRÈS ÉDOUARD MANET.

On se souvient du scandale provoqué par la première version de cette œuvre. Deux hommes vêtus cotoyant une dame nue, voilà en effet qui pouvait légitimement choquer le public. Nous avons donc décidé de rétablir l'équilibre numérique et vestimentaire dans cette adaptation, qui, vous en conviendrez, gagne également en jeunesse et en bonne humeur!

Cette opération n'aurait pas été possible sans un sponsor, car l'art coûte cher. Merci donc à notre partenaire commercial Capsulex pour la fourniture du parasol. «Capsulex, au service du conditionnement alimentaire depuis 1948.»

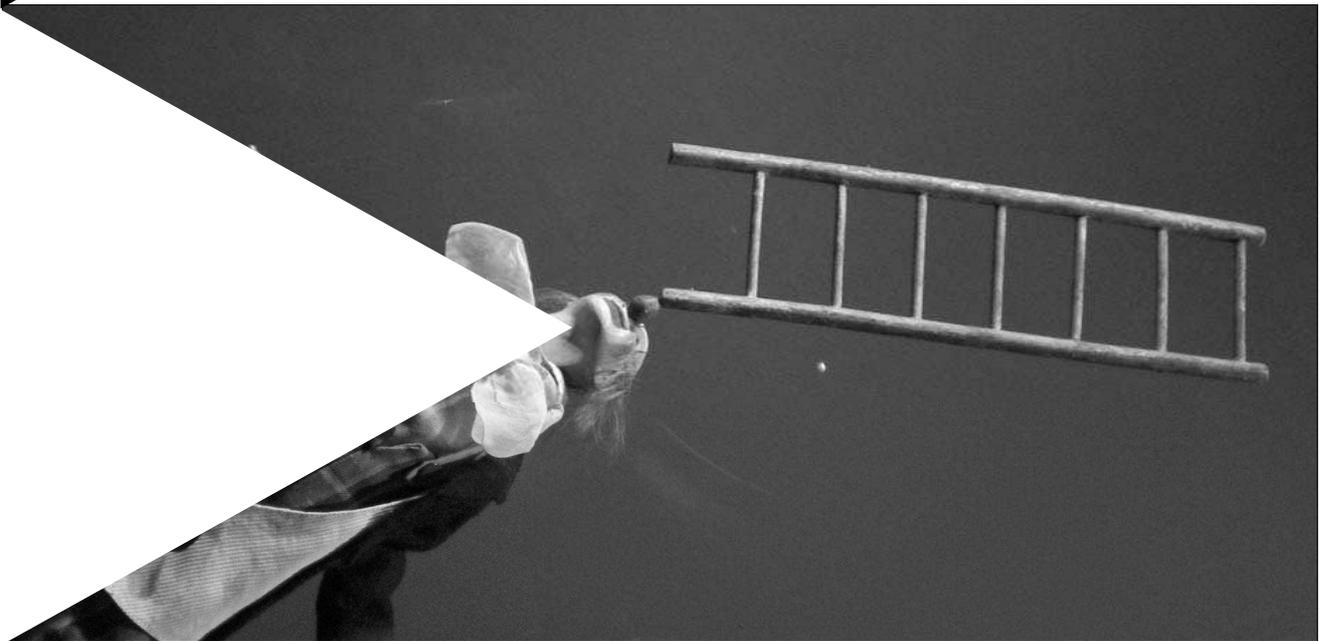
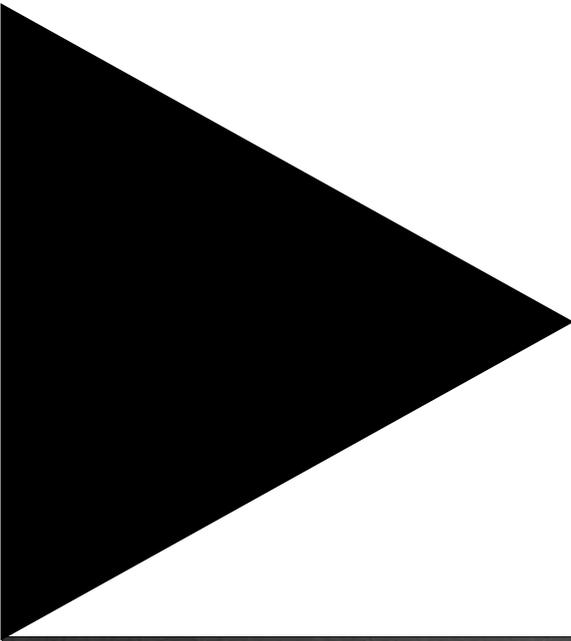




TIG

RENNES

CURIOSITÉS
FUTILITÉS
BAVARDAGES
COLORIAGES
ETC.





CALENDRIERS

une très bonne note en guise de date... bravo à tous!

LE 10/10 MÉTAMORPHOSÉ

CALENDRIER MAYA CIRCULAIRE

9 Yax 3 Imic

CALENDRIER MAYA LONG

12.19.14.13.1

CALENDRIER BALINÉSIEN PAWUKON

Luang Pepet Beteng Sri Keliwon Was Buda Sri Ogan Manuh (Ugu)

CALENDRIER ÉGYPTIEN

22 Mechir 2756

CALENDRIER CHINOIS

Cycle 78, année Ding-hai (cochon), mois 8 (GengXu), jour 30 (DingChou)

CALENDRIER HÉBRAÏQUE

Yom rev'i, 28 Tishri 5768

CALENDRIER ISLAMIQUE

Yaum al-arba'a, 28 Ramadan 1428

CALENDRIER ARMÉNIEN

Chorekshnanathi, 17 Sahmi 1457



VIE DES CHAMPS

un peu d'entomologie, science de l'étude des insectes, pour changer des canards et des renards

NYMPHES NUES

La nymphe est le troisième état du cycle biologique caractéristique des Holométaboles qui précède l'état imaginal; il est marqué par l'immobilité et l'absence d'alimentation. Au cours de cette métamorphose, la larve subit d'importantes transformations physiologiques qui la conduiront à l'état adulte.

On reconnaît trois types de nymphes: les NYMPHES NUES (*pupa libera*), où ailes et appendices sont appliqués sur le corps sans y adhérer: fourreaux alaires ou ptérothèques; fourreaux des pattes ou podothèques (Coléoptères, Trichoptères, Hyménoptères, etc.); les NYMPHES OBTECTÉES (*pupa obtectata*) où les appendices sont soudés au corps (chrysalide des Lépidoptères, quelques Diptères et Coléoptères); les NYMPHES COARCTÉES (*pupa coarctata*) ou pupes dont l'enveloppe extérieure est constituée par la dernière peau larvaire ou puparium qui forme un tonnelet sclérifié (Diptères supérieurs).



MARMITONS

la preuve qu'Alexandre Dumas savait bien cuisiner les dames

CUISSES DE POULARDES

... EN CANETONS OU AUX PETITS OIGNONS

Quand vous aurez levé les filets de trois belles poulardes, en ménageant les peaux des cuisses, désossez-les jusqu'à la moitié de l'os qui tient à la patte; supprimez les trois quarts de chaque patte; étendez vos cuisses sur un linge blanc, remplissez-les d'un salpicon composé de foie gras, de truffes et de champignons; cousez les peaux de ces cuisses et donnez-leur une forme allongée, comme le cou d'un cygne ou d'un canard; il faut que le moignon de la cuisse forme le cou de votre oiseau et que la patte forme le bec; fixez ces pattes avec un fil, de manière à leur conserver la grâce qu'a le col du cygne; faites deux incisions au reste de la patte, l'une derrière la tête de l'oiseau, l'autre sur le haut du bec, pour qu'il forme la protubérance qui est sur le bec du cygne ...

... EN BALLON

Désossez six ou sept cuisses de poularde, supprimez à peu près les trois quarts de chaque patte; mettez ces cuisses sur un linge blanc, étalez-les, remplissez-les d'un salpicon, cousez-les comme celles des poulardes en bigarrure, marquez-les dans une casserole foncée de bardes de lards, mouillez-les avec une poêle ...

... À LA BAYONNAISE

Prenez trois culottes de poularde, partagez-en la peau en deux jusqu'au croupion, levez les cuisses avec cette peau, désossez-les entièrement en leur laissant néanmoins le bout de l'os adhérent aux pattes; cela fait, marinez avec du citron, sel, gros poivre, une feuille de laurier cassée en morceaux ...



PETITE VIE DES GRANDS HOMMES

détails méconnus, et pourtant véridiques, tirés de biographies de célébrités

PAR MADemoiselle

LE MARQUIS DE SADE



LE 2 JUIN 1740, Donatien Alphonse François de Sade naît. Pour fêter son uniforme de cavalerie de drap bleu, il tire un feu d'artifice dont une fusée tombe sur une maison. 1763: Sade arrive avec des artichauts et du pâté à son mariage. Complimente le contresens de sa femme et lui baise bien les fesses: élevé chez les jésuites, il en a retenu qu'il ne fallait nager dans le vide parce que, selon Descartes, la nature abhorre le vide. Une fille raconte qu'il lui a raconté avoir introduit deux osties dans le sexe d'une fille. Prison, libération. Arcueil 1768: Sade, vêtu d'un manchon de lynx, propose à une mendicante et/ou prostituée de le suivre, puis l'attache et/ou la fouette et/ou l'entaille. Seule certitude: il lui a donné une assiette de bœuf bouilli. Prison, libération. Sade a trente et un ans, trois enfants et une belle-sœur vierge, chanoinesse, jolie, moins vierge. Marseille 1772: Sade se fait appeler Lafleur, son valet se fait appeler Monsieur le marquis. Prison: deux petits chiens lui tiennent compagnie. Évasion: Sade, déguisé en prêtre sur une embarcation à la dérive, reçoit la confession des autres passagers. Sade ramène d'Italie un petit hermaphrodite. Sade surnomme sa servante Justine, et dit qu'il aurait été archifou d'abuser d'elle. Prison, évasion, prison: au donjon de Vincennes, monsieur le 6 demande des promenades. Sa femme lui envoie un coussin de fauteuil fait de façon que le croupion ne porte pas, because les hémorroïdes. Fait fabriquer par les ébénistes du faubourg Saint-Antoine des étuis d'une taille extravagante pour lesquels ils n'ont pas de bois de rose ni d'ébène assez gros. Sade ne mange que le beurre de l'Enfant Jésus. Devient obèse. Myope. Chauve. Plus d'illusions, je les ai, ces charmants quarante ans. Sade lit les six cents volumes de sa bibliothèque — moins le livre qu'on lui refuse: les Confessions de Rousseau. Sade déménage à la Bastille, où on l'oblige à balayer sa chambre — je n'y entends malheureusement rien, c'est la faute de mes parents de n'avoir pas fait entrer ce talent-là dans mon éducation. 14 juillet 1789: prise de la Bastille en général et de sa cellule en particulier, et dans sa cellule de la bande de 12,10 m de long sur 11 cm de large contenant les Cent Vingt Journées de Sodome. Un journaliste annonce sa mort. 1803: Sade est vivant, enfermé à l'asile de Charenton. Il fait jouer et applaudir ses pièces de théâtre par les fous de l'hospice. Sade demande à être enterré dans une fosse sur laquelle il sera semé dessus des glands, afin que les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre. En vain: c'est une croix qui est élevée sur sa tombe.



MATHÉMATIQUES

les proportions d'une cuisse de nymphe sont régies par le nombre d'or; sachant qu'une nymphe est narcissique...

LE NOMBRE D'OR EST-IL NARCISSIQUE?

Le nombre d'or, que l'on note φ, est la solution positive de l'équation x² - x - 1 = 0 i.e. (1+√5)/2

Les cent premières décimales du nombre d'or sont:

1,618 033 988 749 894 848 204 586 834 365 638 117 720 309 179 805 762 862 135 448 622 705 260 462 189 024 497 072 072 041...

Les nombres narcissiques, encore appelés nombres d'Armstrong, ou nombres digipuissants, sont au nombre de 88.

Le plus grand est 115 132 219 018 763 992 565 095 597 973 971 522 401.

Un nombre narcissique n, formé des trois chiffres a, b, c, est tel que:

n = a³ + b³ + c³ Par exemple:

153 = 1³ + 5³ + 3³

370 = 3³ + 7³ + 0³

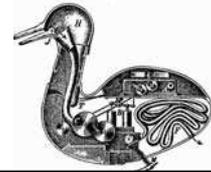
371 = 3³ + 7³ + 1³

407 = 4³ + 0³ + 7³

1 634 = 1⁴ + 6⁴ + 3⁴ + 4⁴

54 748 = 5⁵ + 6⁵ + 3⁵ + 4⁵ + 8⁵

1 741 725 = 1⁷ + 7⁷ + 4⁷ + 1⁷ + 7⁷ + 2⁷ + 5⁷



CANARDS CÉLÈBRES

anecdotes pour briller en société en parlant de palmipèdes de papier ou à plumes

LE CANARD DE VAUCANSON

Le bardi Vaucanson, rival de Prométhée, semblait, de la nature imitant les ressorts, Prendre le feu des cieus pour animer les corps. Voltaire

Influencé par le bio-mécanisme de Descartes qui réduit les organes du corps humain aux pièces d'une machine agencée par Dieu, Vaucanson entreprit au XVIII^e siècle de construire des automates reproduisant les principales fonctions de la vie: respiration, digestion, circulation sanguine. En 1737, Vaucanson présente à l'Académie des Sciences le Canard Digérateur: il bat des ailes, mange du grain, le digère, et défèque des petites crottes. En 1804, le canard est acheté par un riche collectionneur allemand, Gottfried Christophe Beireis. Celui-ci note que son canard présente des problèmes digestifs. La digestion du canard de Vaucanson n'était de fait qu'une habile supercherie, qui sera mise à jour en 1844 par le prestidigitateur Robert Houdin.



JUKE-BOX

tous les bouts du corps dans des chansons françaises, du cul aux cuisses

- Cuisse de mouche.....Pierre PERRET
- Dans tes bras.....ENZO ENZO
- Bouger la tête.....IAM
- Cette main.....Charles TRENET
- Les pieds dans le ruisseau.....Jacques BREL
- À son cou à ses genoux.....Julien CLERC
- Le claqueur de doigts.....Serge GAINSBORG
- La main aux fesses.....Michel SARDOU
- Méchant avec de jolies fesses.....Georges BRASSENS
- Au creux de mon épaule.....Charles AZNAVOUR
- Du ventre plat au ventre rond.....Serge LAMA
- Mes mains sur tes banches.....Salvatore ADAMO
- Passement de jambes.....Doc GYNÉCO



BOUCHERIE CHEVALINE

les tigres devançant les romantiques et les malotrus, en voici la preuve:

LE TIGRE II enlève à Auteuil la grande course de haies de printemps.

La grande course de haies de printemps, dotée de 3 millions de francs et courue sur 4100 m., a été enlevée par LE TIGRE II, devant ROMANTISME, MALOTRU et BLANC MITRON. Il y avait 27 partants. Du début à la fin, LE TIGREII, qui était monté par J.Miller, a mené la course, accentuant son avantage sur la fin pour franchir le poteau d'arrivée avec deux longueurs et demie d'avance. *La Résistance de l'Ouest*, 28 mars 1955.



GRANDE MUSIQUE DE JOUR

la devinette (un nocturne de Chopin) ayant été trouvée par Estelle B. (Clermont-Ferrand), voici une mazurka appelée «la Gauloise» pour danser



CONTACTS GLAMOUR

pour toujours davantage de beauté et de jeunesse, suivez la nymphe

NYMPHE ART (FLEURISTE)

ADRESSE | 66 Grande rue 24380 Vergt
TÉLÉPHONE | 05 53 05 25 72

NYMPHE ESTHÉTIQUE (INSTITUT DE BEAUTÉ)

ADRESSE | 20 bis Route de Dijon 21600 Longvic
TÉLÉPHONE | 03 20 67 24 57

NYMPHÉE (GADEAUX)

ADRESSE | 5 rue Émile Bernard 29930 Pont-Aven
TÉLÉPHONE | 02 98 06 09 85

LA NYMPHE (RESTAURANT)

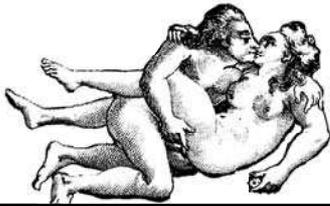
ADRESSE | 19 avenue Louis Tudesq 34140 Bouzigues
TÉLÉPHONE | 04 67 78 36 52



À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

vous voulez gagner du temps? dites deux choses à la fois, par le biais de contrepétieries subtiles... ou pas...

fâcher le lecteur
des poules sous les baignoires
celle qui m'avait caché écarta les caisses et ce fût la fuite
des aimants qui s'attirent
des suisses calés
les lumignons des curés
une fine coquille
un poussin sur le pont
une fille de poids à peine jolie
un chômeur devenu fou
des cachous qui sentent le thym
un marmiton qui rate toutes les mousses
une crêpe qui sent la vieille semoule
mastiquer non sans ressort
un riz qui poisse
des crocus qui sentent l'aneth



LES GRANDES DATES DE L'HISTOIRE

récit fictif d'événements célèbres (presque crédible mais un peu faux)

PAR MONSIEUR VANDERMEULEN



LE CALENDRIER GRÉGORIEN

LE 15 OCTOBRE 1582, à minuit une, il y a tout juste 425 ans, dans une grange perdue de Shottery, un hameau proche de Stratford-Upon-Avon, dans le Warwickshire, le jeune William Shakespeare, déjà roublard et malin comme un singe alors qu'il n'était encore à cette époque qu'un jeune homme âgé de dix-huit ans qui n'avait pas même écrit le premier sizain d'un sonnet, s'empressa de faire l'amour à sa fiancée, la belle et charmante Ann Hathaway, persuadé que celle-ci ne tomberait pas enceinte. En effet, le moment choisi par notre jeune héros tenait selon lui un rôle: nous étions le 15 octobre 1582, date exceptionnelle s'il en est, qui correspondait à ce moment étrange, précis et unique, où l'Occident catholique se réveilla, sans y avoir compris goutte, un vendredi 15 octobre, alors qu'il était allé se coucher la veille, un jeudi 4 octobre, un peu troublé déjà par les fantasques effets de la bulle papale émise par Grégoire XIII. Un pape Grégoire XIII qui, on s'en souvient, avait décidé de renvoyer l'ancien calendrier julien, vénérable héritage de Jules César, aux calendes grecques, avanie d'autant plus féroce que l'empereur romain n'était plus là, bien entendu, pour défendre son bon droit. Notre poète pensait tromper son monde et trouver dans cette manœuvre temporelle un contraceptif puissant pour sa bien-aimée, mais la chose, on s'en doute, ne tourna pas à l'avantage des tourtereaux. La jeune fille tomba enceinte de William, et notre malheureux couple, surpris par l'infortune, de s'affairer pour organiser un mariage en urgence, afin que l'opprobre ne s'abatte sur la famille: Bill, s'il avait un don incontesté pour les Lettres, n'en était pas moins une véritable brêle en affaires scientifiques et, admettons-le, du haut de ses dix-huit ans, était encore quelque peu dilettante quand il s'agissait d'aborder la chose politique; tout le monde savait, sauf lui, manifestement, que le Royaume-Uni et sa part anglicane avaient fermement refusé de s'aligner sur Rome. Ce n'est qu'au crépuscule de sa vie, juste avant d'entendre sonner le tocsin, que William Shakespeare réussit son coup de maître et comprit enfin les subtilités du calendrier. Il se décida à mourir le 23 avril 1616, le même jour que le grand Miguel de Cervantès, alors que celui-ci, à Madrid, était pourtant froid depuis dix jours. Et voilà comment notre poète s'offrait une publicité sur le compte du génie ibérique. Ah! c'est que cela se construit, une postérité! *To be or not to be*, comme dirait l'autre...



JE SUIS AVEC

dans les coulisses de l'intimité des secrets grands hommes (crédible mais faux)

PAR AARON PESSEFOND

DOMINIQUE DE V. & AARON P.

21 SEPTEMBRE. Je suis avec Dominique de Villepin, dans son grand salon, il est vingt heures trois, dans le journal de Claire Chazal François Fillon déclare à des agriculteurs corses qu'il est à la tête d'un «*État en faillite*», Dominique de Villepin bondit comme un cabri, il plonge vers son téléphone portable, il appellerait bien Jacques Chirac pour passer ses nerfs mais son contrôle judiciaire le lui interdit, il sait qu'il est sur écoute, tout ce que Sarkozy peut faire contre lui il le fera, son téléphone sonne, c'est un journaliste de l'AFP qui veut sa réaction, il essaie de se retenir mais il ne n'y arrive pas, il précise que c'est *off* et il se lance dans une série d'imprécations contre le président et son Premier ministre, il est hors de lui, il ne me voit même pas, même plus, je quitte son appartement, discrètement, dans trois jours je dois voir Jean-Pierre Raffarin, ensuite Romano Prodi, et après Dominique Strauss-Kahn, je me demande quand tout cela va se terminer, voir et connaître leurs secrets prend toute mon énergie, savoir ce qu'a dit Dominique de Villepin aux juges de l'affaire Clearstream ne m'amuse plus comme avant, je l'ai regardé parler et je n'avais même plus envie de prendre des notes, et lui au bout de huit heures toujours en pleine forme, du moment qu'on l'écoute il a des choses à dire, il a 53 ans.

24 SEPTEMBRE. Je suis seul. Je n'ai pas accompagné Jean-Pierre Raffarin à France Inter, l'entendre à nouveau expliquer qu'il n'a pas laissé un pays en faillite, les entendre tous se défendre, s'attaquer, mentir, comploter, tout cela m'épuise et je ne comprends pas pourquoi, depuis plus d'un an que je tiens cette chronique, elle ne m'a valu ni procès ni reprises dans les journaux, ni succès ni soucis, je me demande à quoi elle sert, je me souviens avoir pensé la même chose en juin 2006 en revenant de Blunay, je décide d'annuler mes rendez-vous, je décide de me terrorer chez moi, je décide d'oublier les gens connus, je décide que je vais me consacrer à autre chose, *Je suis avec* une fourmi ou *Je suis avec* Pluton, je suis sévèrement inquiet de ce que je fais de ma plume, j'avais un projet de livre, un roman comme ils disent, mais je ne suis qu'un pigiste raté, l'an dernier j'avais 41 ans, je préfère vous laisser faire le calcul.



YEAR OF THE PIG

feuilleton pop-bouddhiste (saison 2, épisode 6)

PAR ALEXANDRE ORÉGINE

LA VÉRITÉ EST AILLEURS

«PUTAIN IL PISSE DES CORDES...»

Aucun de ses compères sur le tournage de la série *Californication* ne pouvait deviner que David Duchovny faisait implicitement référence à une chanson de Ween (et la préférée de son épouse Téa) en quittant la scène inhabituellement pluvieuse du plateau. Il se gratta le crâne, fit son habituel sourire de connivence avec personne, et sortit du champ pour lire un fax que lui tendait son assistante personnelle: «RV derrière le camion régie. B.K.» Duchovny se retira immédiatement. Derrière le camion, il retrouva l'agent Knowles, avec un borsalino et des lunettes fumées, accompagnée par Sam the Eagle et Link Hogthrob, deux Muppets qui officiaient comme gardes du corps. «Vous devez aider Chirac, agent Duchovny», lui dit-elle.

— Vous n'êtes pas au courant? Ils ont fermé les affaires non-classées...

— ... depuis *Patriot Act*, je sais. Les locaux de Ten Thirteen ont été détruits, et le véritable Chris Carter est détenu à Guantanamo pendant qu'un sosie a été installé dans sa maison de L.A. Mais vous seul savez détruire ce genre de choses, «Spooky»...

Duchovny soupira et sortit un pétard préroulé de la poche gauche de son jean.

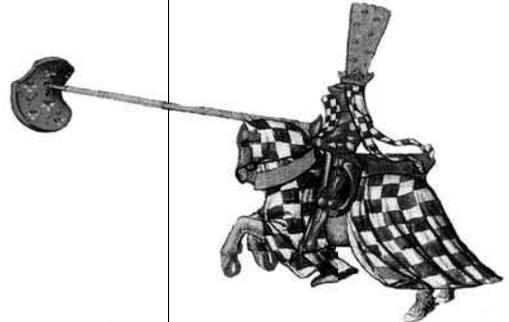
— Ce n'est pas sorcier pourtant: il suffit de les enculer si fort que la bite ressort par la bouche, ensuite, faire un nœud au bout du gland, badigeonner de merde leur colonne vertébrale, répandre du beurre cacahuète sur leur visage et de la gelée de groseille dans leurs oreilles; et elles se dissolvent automatiquement dans un grand «schlurpp» de liquide verdâtre...

Beyoncé fit une moue de dégoût et se retourna pour parler en secret avec Sam et Link. C'est alors qu'Elvis apparut et illumina le visage de l'ancien théâtrien beckettien: «Les choses, David, ne sont rien pour toi avant que tu ne les évalues. Si tu les dis belles, elles sont belles. Si tu les dis moches, elles sont moches. Mais après que tu les aies évaluées, elles ne sont rien non plus. Une bougie allumée en plein jour éclaire-t-elle?» Beyoncé revint vers lui et lui tendit un rapport du docteur Bob sur la matière qui composait la Chose de l'Élysée.

— Du plastique, mmm... Vous êtes sûre que vous ne voulez pas y aller, vous, agent Knowles? Je vous prête un vibromasseur si vous voulez...

— Allez aider Chirac, David, conclut Beyoncé. Et ensuite, retournez à la S.F. Sérieux: les sit-coms déteignent désagréablement sur votre personnalité.

RÉSUMÉ DE L'ÉPISODE PRÉCÉDENT — Jacques Chirac travaille secrètement pour la Fraternité de la Rose-Croix et a confié à Yoko Ono et au docteur Bob (des «Vétérinaires à l'Hôpital») un morceau de la matière qui compose les tissus de la Chose de l'Élysée. Selon la prophétie de Christian Rozenkreutz, le combat entre les axes de Washington/Nagybócsa et de Hollywood/Râmnicu Vâlcea pour la domination du globe est imminent... Chirac saura-t-il détruire la Chose?



MOTS TIGRÉS

PAR JULESYVES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I										
II										
III										
IV					■				■	
V										
VI			■			■				
VII										
VIII						■				
IX					■					
X				■						

SOLUTIONS DU NUMÉRO PRÉCÉDENT —

Horizontalement.

1. Passe passe.
2. Hilarantes.
3. Imaginions.
4. L'aléa. Spsu.
5. ENO. Se. Poi.
6. Atmosphère.
7. Sa. Pilgrim.
8. Fta. Ma. Aea.
9. oiroM. Pili.
10. Goriot. Tln.
11. Gnocchi. Es.

Verticalement.

1. Philéas Fogg.
2. Aimantation.
3. Slalom. Arro.
4. Sage. Op. oïC.
5. eriasimmoc.
6. Pan. eplA. Th.
7. Anis. Hg.
8. Stopperait.
9. Sensorielle.
10. Essuie-mains.

HORIZONTAL — I. Marlon Brando, Alain Delon et Charlton Heston. II. Pourrait jouer dans les possédés. III. Passerai au régime grossissant. IV. Unie désunie. À déguster quand il ment. V. Des azotes qui ont mal vieilli. VI. Avec des dames, nous le défiames. Demi vert. Volontairement plein. VII. Prises à part. Un gros dur qu'il a été facile à défaire. VIII. Touche à la perruche ou au perroquet. Joue du chef. IX. Arracher à contresens. Offre sa tournée. X. Un petit sec qu'il a été facile à casser. Soumis à des essais pas toujours concluants.

VERTICAL — 1. A tracé la voie de la voix à partir de 29. 2. Des membres qui ont pu être incarnés. 3. Acte de justice. 4. Jouer dans la grande vadrouille? Donne un bisou quand il a bien bu. 5. Sont toujours dans le passage. A-t-elle fêté Pâques? 6. Temps pour olivettes. Fera la course après? 7. Emmêlé dans la mêlée. C'est déjà beaucoup et ça vaut du blé. 8. Prépare le saut à l'élastique. 9. Cherche-t-il aussi des histoires? Aller de haut en bas mais de bas en haut. 10. Héroïnes d'une nouvelle adaptation.





COMMENT ÇA MARCHE ?

petite explication des phénomènes physiques de la vie courante

PAR ANTOINE MOREAU { e-scio.net }



LE MAL AU CŒUR

Lorsque vous lisez un livre dans une voiture, vos yeux vous transmettent l'image d'un environnement fixe par rapport à vous : votre livre, vos genoux, le fauteuil, etc. Or, lorsque la voiture accélère, ou tourne, vous ressentez des accélérations — ce sont les forces d'inertie. C'est notamment votre oreille interne qui les ressent, puisque c'est son rôle. Le problème, c'est que votre oreille interne vous transmet que vous êtes en train de bouger, alors que vos yeux vous disent le contraire. Le cerveau analyse le phénomène comme une folie de l'oreille interne — ce qui est signe d'empoisonnement. Il déclenche alors la réponse appropriée, en vous faisant régurgiter le contenu de votre estomac, croyant que le poison s'y trouve. C'est pourquoi, lorsqu'on a mal au cœur, il faut regarder la route : l'adéquation entre ce que l'oreille interne ressent, et ce que les yeux voient est rétablie, et le mal au cœur disparaît.

SPECTRES

de la présence invisible, pour le commun des yeux ou des oreilles, de choses qui sont pourtant bien réelles

LA BRAUTIGAN LIBRARY

Située à Burlington dans le Vermont (USA), au dernier étage de la Fletcher Free Library, la Brautigan Library a la particularité de n'accueillir que des manuscrits refusés. Fondée par Todd Lockwood en 1990, cette bibliothèque est un hommage à la bibliothèque imaginée par Richard Brautigan (1935-1984), écrivain maudit de la *beat generation*, dans *L'Avortement* (1966). Dans ce livre, Brautigan met en scène le surveillant d'une bibliothèque qui accueille les livres refusés pour «leur présence, le poids de leur présence, et l'honneur qu'ils font au bois des étagères». Les rayonnages ont pour presse-livres des pots de mayonnaise, en hommage au dernier mot de la dernière phrase de *La Pêche à la truite en Amérique*, autre ouvrage de Brautigan : «P.S. Sorry I forgot to give you the mayonnaise.» Les livres y sont classés selon le «Mayonnaise system» : une catégorie «AMOUR», une catégorie «FUTUR», et une catégorie «TOUT LE RESTE». S'y côtoient *Mon vélo*, *Dieu et la stéréo*, *Bel amour toujours*, *Les Vêtements de cuir et l'histoire de l'humanité*, *Jusqu'au petit jour ses baisers*, *La Culture des fleurs à la lueur des bougies dans une chambre d'hôtel*, ou encore *Dans ma maison un grand cerf* d'un certain Richard Brautigan. N'hésitez pas à y envoyer votre manuscrit. Votre livre, conservé dans la Brautigan Library, sera invisible mais bien réel : et c'est en cela qu'on pourra le qualifier de spectre.



WIKIFEUILLETON

les coulisses de l'encyclopédie collaborative [wikipedia.fr]

PAR CALAMITY J.

LES ADORATEURS DE L'OIGNON

Tandis que sur l'article «Ufologie» la bataille se poursuivait entre sceptiques et défenseurs des extraterrestres, que «Jean-Luc Lemaire, administrateur du centre de formation d'ufologues» reposait dans chacune de ses interventions la même question à VENOM («J'attends donc de vous une démonstration à la hauteur de vos titres de mon erreur, en êtes-vous capable?»), et que dix wikipédiens tentaient de le calmer, les articles touchant à la question des sectes s'enflammaient dans un bel ensemble et sans concertation. Sur l'«Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours», un inconnu «sorti d'une secte» ravivait les cendres en se déclarant favorable à la qualification de ladite église en secte. Il ne fallut que 3 h 37 à FRÉDÉRIC SORHATZ, «mormon depuis 40 ans», pour s'en aviser et reprendre la discussion arrêtée huit mois auparavant : «Vous serez surpris par l'exemplarité de l'attitude chrétienne envers ceux qui se sont éloignés de l'Église», disait-il, mais l'inconnu décidément résistait. Sur l'article «Secte» lui-même, on discutait aimablement de la «Liste de groupes et pratiques parfois considérés comme sectaires» qui y figurait, notamment de la présence des «Adorateurs de l'oignon» et de l'absence de l'Opus Dei. Sur le Bistro, OUCOUDE remettait sur le tapis la création d'une catégorie, ce avec quoi PEPS était d'accord, considérant que «l'absence de catégorie est une "information par omission"». Mais la catégorie de secte ayant déjà été supprimée après un long débat, «Organisation considérée comme sectaire par un rapport parlementaire français» fut suggérée. Les multiples contributeurs de l'article «Scientologie» risquaient fort de s'y intéresser, eux qui débattaient depuis maintenant trois ans de la valeur juridique dudit rapport. «Je ne vois pas pourquoi on ne peut pas appeler un chat un chat et une secte une secte??» s'interrogeait LÉON99, tandis qu'ABALG luttait âprement pour empêcher l'apparition du mot «secte» dans l'introduction de l'article, qui mentionnait en l'état «une organisation au statut controversé». JRMY proposa enfin : «Pourquoi ne pas dire que "des comportements sectaires ont été relevés dans certains pays"?»



un peu d'art gratuit, ou presque



Le beurre, l'argent du beurre, et le sourire pasteurisé de la crémère.
250 grammes.
collection particulière.





Aimez-vous Marc Labuste?

C'était une femme originale et solitaire. Elle entretenait un commerce étroit avec les esprits, épousait leurs querelles et refusait de voir certaines personnes de sa famille mal considérées dans le monde où elle se réfugiait.

Un petit héritage lui échut qui venait de sa sœur. Ces cinq mille francs, arrivés à la fin d'une vie, se révélèrent assez encombrants. Il fallait les placer. Si presque tous les hommes sont capables de se servir d'une grosse fortune, la difficulté commence quand la somme est petite. Cette femme resta fidèle à elle-même. Près de la mort, elle voulut abriter ses vieux os. Une véritable occasion s'offrait à elle. Au cimetière de sa ville, une concession venait d'expirer et, sur ce terrain, les propriétaires avaient érigé un somptueux caveau, sobre de lignes, en marbre noir, un vrai trésor à tout dire, qu'on lui laissait pour la somme de quatre mille francs. Elle acheta ce caveau. C'était là une valeur sûre, à l'abri

des fluctuations boursières et des événements politiques. Elle fit aménager la fosse intérieure, la tint prête à recevoir son propre corps. Et, tout achevé, elle fit graver son nom en capitales d'or.

Cette affaire la contenta si profondément qu'elle fut prise d'un véritable amour pour son tombeau. Elle venait voir au début les progrès des travaux. Elle finit par se rendre visite tous les dimanches après-midi. Ce fut son unique sortie et sa seule distraction. Vers deux heures de l'après-midi, elle faisait le long trajet qui l'amenait aux portes de la ville où se trouvait le cimetière. Elle entra dans le petit caveau, refermait soigneusement la porte, et s'agenouillait sur le prie-Dieu. C'est ainsi que, mise en présence d'elle-même, confrontant ce qu'elle était et ce qu'elle devait être, retrouvant l'anneau d'une chaîne toujours rompue, elle perça sans effort les desseins secrets de la Providence.



DELUNE

Petit conte moral, ou petit con amoral? J'hésite. Notre petite vieille asociale va chérir son tombeau, et ne sort de chez elle que pour le visiter. Si c'était une voisine, j'irais de ma larmichette, je suis un peu nunuche. Mais l'auteur (le bougre) la connaît mieux que moi, et me parle d'elle avec un sourire en coin, attends, tu vas rire, ça va devenir vraiment loufe. L'extrait finit au seuil d'une illumination: pathétique, mais presque, la petite vieille va sortir du néant. Ma crainte, c'est que mon auteur soit un cynique. Qu'il ne fasse pas bien la différence entre se moquer des vieux et s'en foutre. Ce serait décevant comme l'arrivée d'une grande marque industrielle à la fin d'un court métrage publicitaire bien fait. Je n'y crois pas, il peut pas avoir si bien peaufiné sa miniature pour la rendre kitsch. Ridicule, d'accord, mais pas ringarde. Je décide que l'auteur est un copain, pas méchant. Voilà. Quel est ce petit malin qui met des pétards dans le cimetière? Je pense à cette nouvelle de Daudet, où le curé accélérât la messe pour passer au réveillon, aux petits micquets de Sempé, perdus dans des paysages grandioses et à la quatrième République de Marcel Aymé. Un humour à la française, où la petitesse touche à la liesse. Promenons-nous sous les neiges acides d'antan.



POINT FAIBLE

Tu es un lecteur banal et plein d'amis, pis, tu es plein de vie. Alors tu souris de ces soucis de sous et de mort, et peut-être souligneras-tu que des esprits il a été traité avec esprit: *entretenir un commerce pour épouser des querelles* est une affaire qui ne marche que trop bien. Peut-être surligneras-tu enfin ce spirituel acidulé chû après ces préciosités de ridicule une dans son égolomanie mais plurielle dans ses manies de mamie moyenne. Il faut te faire sourire, lecteur lambda, te faire croire que tout cela n'est qu'une comédie en cet ex-royaume de France. Tu n'es pas un client, mais un sujet, et c'est pourquoi soin a été pris de toi: la mort sans y toucher en ayant un peu l'air, pas facile mais assez réussi, malgré quelques détails qui font grincer, mais la vraisemblance devait être pincée et le trépas déguisé dans l'étoffe avec laquelle on fait le prosaïque: le mécanisme de ce texte laisse à retardement quelque chose de cru et de nu. Comme dans un conte au temps des Francs et d'autrefois, avec en toute bravitude de la tendreur dans la drôlité. Je dirais un Jean Rouaud ou apparenté.



LAFKEN

À vrai dire, j'aime bien ce début d'histoire. Oui. Une histoire d'esprits, de rapport à la mort, de rapport à soi. Nous sommes bien des morts en sursis, n'est-ce pas? *Horla*, *Chants de Maldoror*, quels tremblements! Pourtant, quelque chose ne va pas. Attirée par la mort tout en nous laissant de marbre, l'héroïne de ce passage réussit une véritable prouesse: elle rend la mort plan-plan. Incroyable. Pas de frissons en entrant dans le caveau, pas d'humidité en s'approchant de toi, mon Dieu, juste un petit amour bourgeois pour son prochain état de décomposition. C'est finalement assez surprenant. Les romantiques magnifiaient cette attirance à la mort et, même si on pâlisait, on avait envie de l'embrasser, de devancer l'appel presque. Ils nous transmettaient cette passion absolue pour l'au-delà. Là, non. Un rapport au morbide hebdomadaire et le reste de la semaine: ceinture. Un tue-l'amour. Pourtant, dans notre vision de la mort aujourd'hui, les passions des romantiques se mêlent aux cris des assassins, de ceux qui attendent la mort comme une récompense lorsqu'ils l'infligent comme une punition. Alors, un rapport bonhomme à la mort, tranquille, serein, à la Adrien Deume, c'est apaisant. Oui, mais ce n'est pas ce que je recherche dans un bouquin... Je vous avais dit que je changeais d'avis? Je l'aime moins, ce texte. Alors, qui l'a écrit? Je mettrais un auteur français des années 60. Un qui se moque des bourgeois avec une fulgurance de ci, de là. Mais un avec un style un peu plat, si je puis me permettre... Un Cavana?



ENFIN LE TECHNICAT



J'AVAIS JAMAIS EU DE PROBLÈME...

ON VA ARRANGER ÇA...

L'enquête TEMPS RESOLUS

ÉPISODE 21 : LES SOLUTIONS DE CONTINUITÉ
Résumé des épisodes précédents : Le "TWO BIRDS" de THÉRÈSE
N'est qu'un vulgaire "DEUZOIZ". PAR EUX IL, COMME D'HAB...

UNE HEURE PLUS TARD



Quoi?

ENCORE DÉSOLÉE, TIBAR... JE VOUS LAISSE AVEC VOTRE AGENT-i.

ON SE REVERRA...

BONNE CHANCE...

J...

Hein?





CRASSUS TOI-MÊME!

index des noms propres des « Vies des grands hommes » de Plutarque
VIES TOME XVI Belles Lettres page 101



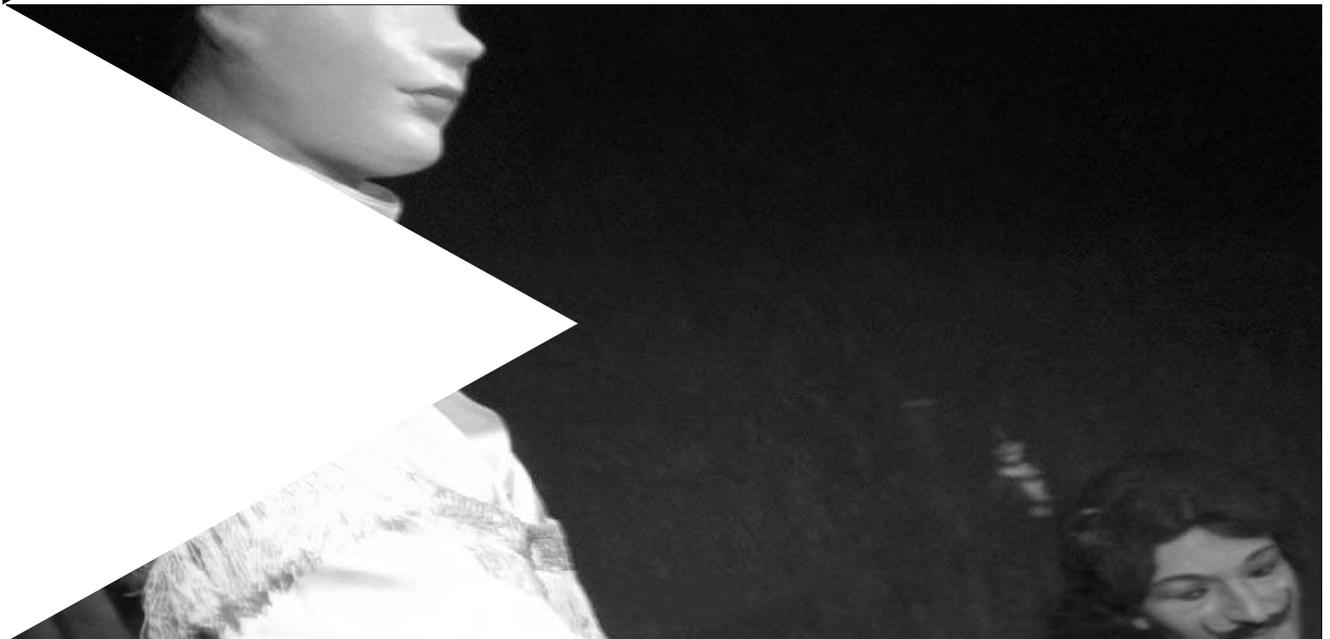
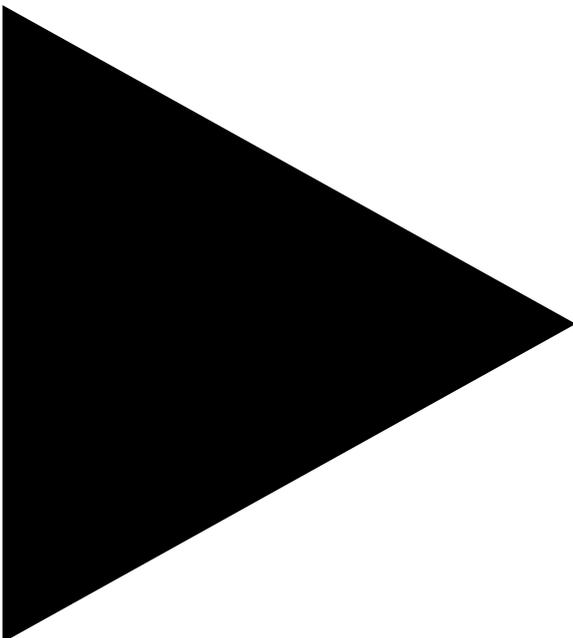
CRASSUS. FAMILLE ROMAINE. – Aucun des C. à Rome n'a dépassé la soixantaine, affirme Marcus Crassus: *Cic.*, 25, 3. **CRASSUS, Publius Licinius.** CONSUL EN 205 AV. J.-C. – Collègue de Scipion l'Africain; pressé par Fabius d'aller en Afrique, il préfère rester en Italie; il était souverain pontife: *Fab.*, 25, 3-4. **CRASSUS, Publius Licinius.** CONSUL EN 131 AV. J.-C. – Grand pontife, il participe à la réforme agraire de T. Gracchus: *Gra. T.*, 9, 1; 21, 2. – D'après Cornelius Nepos, ce n'est pas sa fille mais celle de Junius Brutus qui épousa Caius Gracchus: *Gra. T.*, 21, 3. **CRASSUS, Licinius.** FILS DU PRÉCÉDENT ET FRÈRE DE LICINIA. – On transporte chez lui Licinia, qui s'est évanouie, pressentant le sort de Caius Gracchus: *Gra. T.*, 21, 3. **CRASSUS, Publius Licinius.** PÈRE DU TRIUMVIR – A été censeur, et a reçu les honneurs du triomphe: *Cra.* 1, 1. – A commandé en Espagne: *Cra.* 4, 1. – A été tué par les sbires de Marius et Cinna: *Cra.* 6, 1; 6, 4. **CRASSUS, Marcus Licinius.** LE TRIUMVIR – Rapports avec Antoine: *Ant.* 37, 2. – Rapports avec Caton: *Luc.* 42, 4-5. – Rapports avec César, entrevue de Lucques: *Cat.*, 41, 1-4; *Cés.*, 11, 1-2; *Pom.*, 47, 2; 51, 4-5; – Rapports avec Cicéron: *Cic.* 15, 1-4; 25, 2-5. – Rapports avec Sylla, *Syl.*, 28, 16-17. – Le consulat: *Cat. J.*, 41, 1-4; – La mort chez les Parthes: *Cés.*, 28, 1; *Pom.*, 53, 8 – Varia: C. se heurte aux flèches des Parthes: *Luc.*, 36, 5-7 – L'affrontement avec Telesinus: *Syl.*, 29, 9; 30, 1 – La guerre contre Spartacus: *Pom.*, 55, 1; 76, 8. **CRASSUS, Licinius.** FRÈRE DU TRIUMVIR. – Déjà marié du vivant de ses parents: *Cra.*, 1, 1*. **CRASSUS, Licinius.** AUTRE FRÈRE DU TRIUMVIR – Meurt victime de Marius et Cinna: *Cra.* 4, 1; 6, 4 – À sa mort, sa veuve épouse le triumvir: *Cra.* 1, 3. **CRASSUS, Publius Licinius.** FILS DU TRIUMVIR – Premier mari de Cornelia: *Pom.* 55, 1. – Partisan résolu de Cicéron, qu'il réconcilie avec son père: *Cic.*, 33, 8; *Cra.*, 13, 5 – Il sert en Gaule sous César: *Cra.*, 17, 7 – Amène à son père des renforts en Syrie: *Cra.*, 17, 7. – Sa conduite à la bataille de Carrhes, au cours de laquelle il trouve la mort: *Cra.*, 23, 4-6; 25; 55, 1. Sa mort: *Cic.*, 36, 1. **CRASSUS, Publius Licinius C. Junianus.** LÉGAT PROPRIÉTEUR – Son embarquement pour quitter Utique est retardé: *Cat. J.*, 70, 5. **CRASSUS, Publius Licinius C. Frugi Magnus.** VICTIME DE NÉRON – Père de Calpurnius Frugi Piso: *Gal.*, 23, 2.



EU

PHIRATE

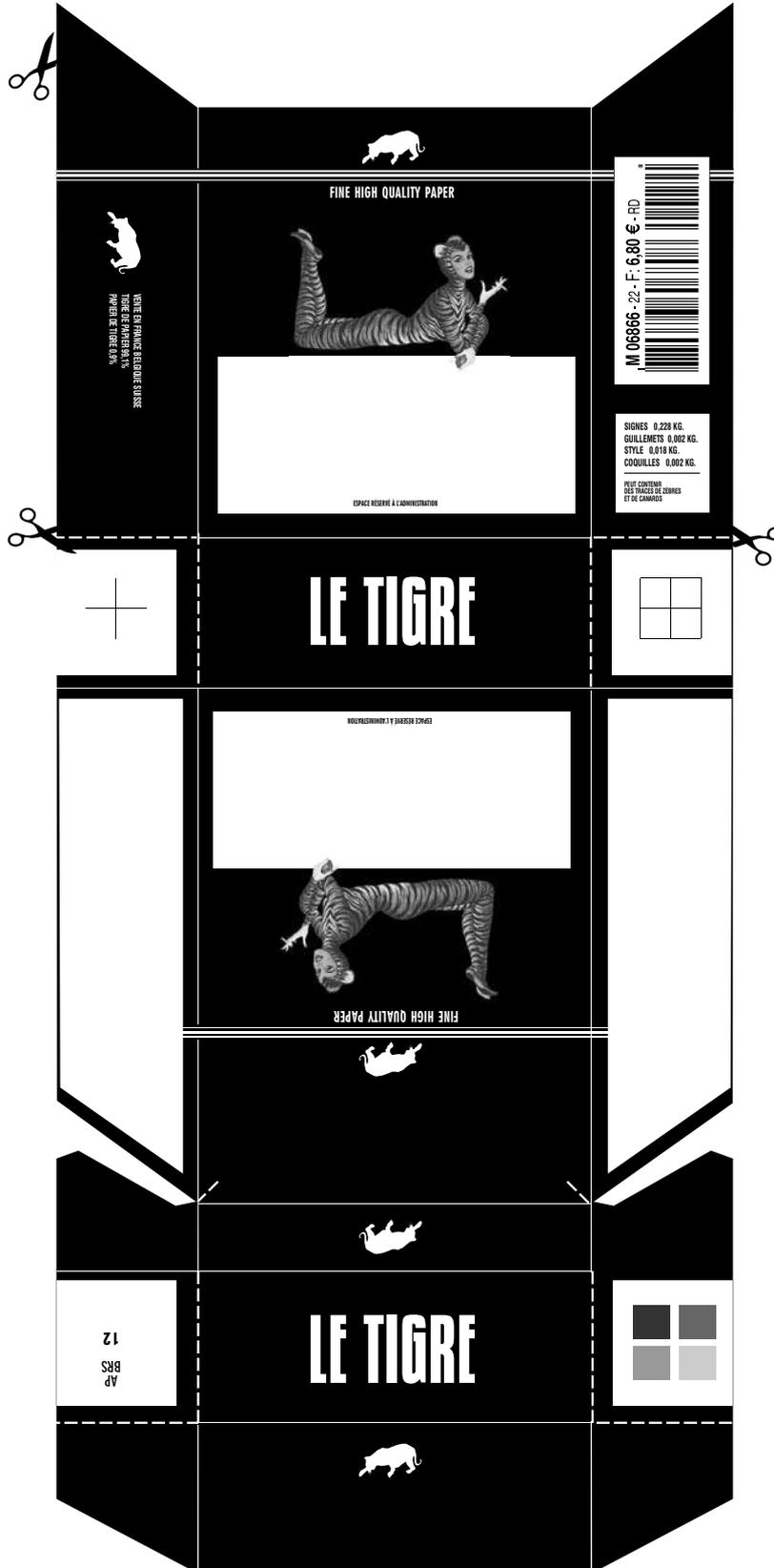
MISE EN ABYME
VIE DU JOURNAL
HISTOIRE DU
JOURNALISME
ETC.





FABRIQUEZ-VOUS UN ÉLÉGANT PORTE-PAQUET-DE-CIGARETTES!

Avant de partir en fumée, le Tigre célèbre l'invention du feu



DEUX LECTURES AISÉES ET INSTRUCTIVES!

Envois de nos lecteurs: Joe L. P. & Aurélien Lantaz.

Le *Codex Canadiensis* est un manuscrit illustré portant sur la flore, la faune et les peuples du Nouveau Monde. Rédigé autour de 1675 par le prêtre jésuite Louis Nicolas, l'ouvrage est dédié à Louis XIV. Le manuscrit se trouve aujourd'hui au Thomas Gilcrease Institute of American Art and History, à Tulsa (Oklahoma). Né à Aubenas, en Ardèche, en 1634, Louis Nicolas arriva au Canada en 1664. Son travail de missionnaire, qui l'amena du lac Supérieur à Sept-Îles, de Trois-Rivières au lac Ontario en territoire iroquois, céda bien vite le pas à son intérêt pour les peuples amérindiens. Le père Nicolas a écrit un «*Traité des Animaux à Quatre Pieds terrestres et amphibies qui se trouvent dans les Indes occidentales ou Amérique Septentrionale*». L'illustration d'une licorne et d'un tigre introduit la section sur les mammifères. L'auteur semble croire à l'existence des licornes. Il faut rappeler qu'à l'époque, les Scandinaves vendaient des dents de narval comme des cornes de licornes aux vertus thérapeutiques extraordinaires sur le marché européen.



Robert Borniche, né en 1919, est un ancien flic et auteur à succès. Il a notamment écrit *Flic Story* (1975), *Le Gang* (1975) et *L'Indic* (1977), adaptés à l'écran. *Le Tigre* a été écrit en 1982, soit entre *Le Ricain* (1981) et *Le Boss* (1983). Parmi les autres titres possibles pour nos futures aventures de presse, puisque telle était l'explication («*Pourquoi le Tigre?* — Parce que Borniche»), il y aura donc René la Canne, *Le Gringo* ou *L'Affaire de la môme Moineau*. Qu'on se le tienne pour dit.



FAITS DIVERS ANCIENS



UN LOUP ENRAGÉ EN TERROIR DE MARSEILLE

Extrait des Archives communales d'Aix-en-Provence, 23 mars 1709.

«*Nous maire et consuls de cette communauté d'Aubagne, certifions et attestons que le vingt-trois du présent mois de mars mille sept cent neuf, MATHIEU ISNARD, de ce dit lieu, étant au devant sa porte sur les quatre heures de matin pour charger son mulot de sarments pour les porter à moudre en la ville de Marseille, il vit venir un loup qui se jeta sur lui pour le dévorer et lui ayant mis les pattes sur les épaules, commença à lui déchirer le visage, lui ayant emporté une partie de la joue et rompu une dent. Ce que voyant ledit ISNARD lui porta un coup de pied au ventre qui l'obligea à abandonner, mais appréhendant qu'il ne revint aux prises, ce qui arriva, il entra pour chercher une barre de bois, laquelle il trouva heureusement et revint sur la porte un instant, ce loup enragé retourna pour se jeter une seconde fois sur lui et le dévorer, si ledit ISNARD lui ayant porté un coup de cette barre ne lui eût donné sur le nez qui, l'ayant étourdi de ce coup, le tomba par terre. Et alors ayant crié au secours y accoururent des voisins qui voyant cet accident et que ledit loup étant un peu revenu de son étourdissement commençait à remuer pour se relever, ils achevèrent de le tuer, et le jour étant arrivé on apprit que ce loup était venu du côté de Marseille et qu'il avait dévoré plusieurs personnes qu'il avait rencontrés long le chemin, entre autres un garçon de Gémenos qui s'en allait à Marseille, qui avait le crâne de la tête emporté*

et une oreille dont il en mourut l'ayant longtemps trainé par terre; une femme dudit Aubagne qui a une joue emportée et plusieurs dents cassées qu'on croit qu'elle en mourra. JEAN DAVID, du même lieu, allant aussi à Marseille, eut rencontre de ce loup qui lui sauta dessus et lui déchira tout le visage, en grand danger de la vie. La femme de CHARLES DAVID, dudit Aubagne, avec sa fille, ont aussi eu leurs visages tous déchirés qu'il a fallu les coudre; une demoiselle de Toulon, aussi à Marseille avec un homme pour la conduire et une autre femme furent attaqués par ce loup et dangereusement blessés au visage et même leur bourrique fut mordue et blessée sans que ledit homme eut le temps de mettre main à l'épée qu'il avait à son côté et plusieurs autres personnes tant du voisinage de ce lieu que en terroir de Marseille, qui se plaignent du ravage que ce loup a fait, et d'autant que ledit ISNARD se trouve grièvement blessé et en grand danger de la vie, n'ayant pas de quoi survenir à sa maladie et n'étant pas en état de pouvoir travailler pour secourir sa famille. On ne doute pas que le public ne soit porté à le secourir, tant par charité que pour avoir coupé chemin au ravage que cette bête enragée aurait pu faire dans les lieux circonvoisins, et pour certifier la vérité de ce que dessus nous lui avons fait ces présentes qu'avons fait dresser et fait apposer les armes de la ville par notre secrétaire qui s'est avec nous soussigné.



PAR
G. DÉGÉ



ABONNEZ-VOUS

DISAIT-IL... VOUS CONNAÎTEZ LA FIN DE L'HISTOIRE

Curiosités du Journalisme & de l'Imprimerie, Noël 1938.



Avant d'évoquer
(pages suivantes)
les stratégies des
grands quotidiens,
dès la fin du
XIX^e siècle, pour
attirer de nouveaux
abonnés,
panorama des
astuces en tous
genres des petits
journaux et revues
pour faire tomber
quelques abonnés
de plus dans leur
escarcelle...

Le principal souci des directeurs de journaux était de s'assurer le plus grand nombre d'abonnés, et ce souci a poussé parfois certains d'entre eux à employer, pour arriver à leurs fins, des procédés dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sortaient de la banalité.

Alphonse Millaud, lorsqu'il fonda à Paris, vers 1880, **Le Nouveau Journal**, avait imaginé le « truc » suivant: il se tenait à l'angle du faubourg Montmartre et du boulevard, un numéro de son journal à la main, et arrêtaient les passants: «*Nous avons le regret d'annoncer un nouveau crime, lisait-il, qui dépasse en monstruosité tous ceux connus jusqu'ici.*»

Après avoir indiqué en quoi consistait ce crime, il s'arrêtait, et, avisant dans la foule une «bonne tête», lui disait: «*N'est-ce pas, monsieur, que c'est une infamie?*» L'autre, ahuri, répondait: «*Oui, c'est horrible.* — *Eh! bien, Monsieur, continuait Millaud en le prenant par le bras, montez au premier et abonnez-vous, vous saurez la suite.*»

Un autre Millaud, qui avait fondé à Nantes un petit journal appelé **Le Cerbère**, dans lequel on ne trouvait guère, en dehors de l'éreintement de la troupe théâtrale de l'arrondissement, que des anagrammes et des charades, paria un jour avec un professeur de la Faculté qu'il ferait abonner tous les médecins de la ville dans un délai de trois mois. On gagea 500 francs et on permit au journaliste tous les moyens qui ne tombent pas sous l'application du Code pénal.

Le lendemain, **Le Cerbère** annonçait en grandes capitales, en tête de son numéro: «*Le Cerbère, voulant être un journal littéraire complet, publiera, à partir de demain, tous les décès.*»

Le surlendemain, il publiait:

DÉCÈS — *M. David, 49 ans, mort le 14, soigné par M. Isidore, médecin; Mme Charles, 29 ans, morte le 17, soignée par M. Isidore, médecin; M. Baslerle, 77 ans, soigné par M. Blandin, médecin...*

Et ainsi de suite pendant un mois. Puis il fit un tableau récapitulatif de ce qui revenait de morts à chaque docteur; il citait en outre les pharmaciens et les médecins consultants. [...] Le médecin qui avait le plus de morts capitula, ses confrères ne tardèrent pas à en faire autant et un beau matin, **Le Cerbère**, ayant gagné son pari, inséra l'avis suivant: «*Les décès que nous publions ayant quelque peu attristé certaines familles, Le Cerbère, qui n'en veut pas moins continuer d'être un journal litté-*

raire vraiment complet, les remplacera désormais par le bulletin des Halles et Marchés.»

En 1845, une revue littéraire nommée **La Pandore** faisait cadeau à ses abonnés de cravates, de pendules et de pantalons; **L'Éducateur des Enfants**, à la même époque, offrait une lampe à pétrole, un accordéon ou dix volumes brochés; **L'Étendard** donnait, sur les 64 francs de son abonnement, la faculté d'en récupérer 40 en offrant à ses souscripteurs un assortiment de vingt-huit articles de lingerie; **L'Étincelle** joignait à chacun de ses numéros des bons permettant d'obtenir une réduction de 5% chez des pharmaciens, des bouchers, des épiciers, dont elle donnait la liste. En 1872, **L'Éclipse** offrait à ses lecteurs des assiettes sur lesquelles étaient reproduites des lithographies de Draner. Dans **Le Journal des Débats** du 23 décembre 1869, on peut lire une annonce par laquelle une petite feuille religieuse donnait à ses abonnés le choix (dans l'ordre suivant) entre une photographie de Pie IX, de Jésus-Christ, d'Émile Augier ou de Victorien Sardou.

Le Bien-Être, qui avait voulu se distinguer, promettait à ses abonnés «*une pension viagère de 300 francs par an en cas de blessure ou de chute entraînant l'incapacité de travail; une pension de retraite aux souscripteurs âgés de 70 ans après quinze années d'abonnement, et après trente années aux souscripteurs âgés de 60 ans, en cas de décès, une somme de 250 francs à la famille ou à un établissement charitable.*» Il cessa malheureusement de paraître après son sixième numéro, en mai 1849, et les abonnés ne purent pas profiter d'une retraite proportionnelle...

En 1875, **Le Sifflet**, journal satirique, mettait à disposition de ses lecteurs une «prime inouïe»: un «*revolver à six coups, en acier fondu, des manufactures de Liège, portant le poinçon de l'épreuve, garantissant de première solidité et d'une valeur réelle de trente francs.*»

Également en 1875, **Le Figaro** fit cadeau à ses abonnés d'une montre, ce qui permit à **L'Éclipse** d'offrir à son tour aux dits abonnés, le 1^{er} avril, le droit de venir la régler gratuitement «*sur la grande horloge qui vient d'être installée tout fraîchement dans nos bureaux.*»

Mais de tous les moyens propres à attirer des abonnés, la prime a toujours été le meilleur. Ce que démontrent les pages suivantes.



ABONNEZ-VOUS VOUS DISAIENT-ILS VOUS RECEVREZ DES MANDARINES

Marchandisation, marketing ? L'idée du disque, du film, du livre, du radio-réveil offert(s) lorsque vous vous abonnez à ****

ne date pas d'hier. Le processus et a permis aux grands journaux, dès la fin du XIX^e siècle, d'agrandir leur lectorat en promettant monts et merveilles. L'offre promotionnelle était alors appelée «prime», ou, expression imagée, «abonnement remboursable».

Le premier journal français à annoncer des cadeaux ou faveurs pour tout nouvel abonnement est *Le Figaro*. Ce dernier, alors jeune bihebdomadaire mondain et spirituel relancé en 1854 par un entrepreneur ingénieux qui veut révolutionner la presse bourgeoise, un certain Hippolyte de Villemessant, émet à ses débuts des bulletins d'abonnement engageant le souscripteur à ne payer son service qu'à la fin de l'année. Chaque bulletin représente une lettre de créance au périodique. Imaginez que vous emportez *Le Figaro* d'aujourd'hui et que vous ne payiez qu'en décembre ! Originale pour l'abonné qui n'avance pas l'argent, l'idée est risquée pour le journal, qui limite sa recette directe. Elle porte néanmoins ses fruits, puisque

Le Figaro se constitue rapidement un fichier de fidèles lecteurs. Cette première offre du *Figaro* constitue en quelque sorte le point de départ des combinaisons qui sous-tendent les offres actuelles, et que la presse va longtemps appeler les «abonnements remboursables», dont le principe est simple : faire croire à l'abonné que la souscription ne coûte (presque) rien. Progressivement, les offres et les cadeaux se diversifient. La première formule, la plus courante jusqu'au début des années 1890, consiste à proposer toujours plus de papier imprimé, et des suppléments périodiques complémentaires ou des éditions de librairie. Voici que ce que signale, en gros caractères gras, un prospectus encarté dans *Le Figaro* du 25 octobre 1863 :



PRIME DES JOURNAUX.

Le Monsieur. — Voici 15 francs pour un abonnement à votre journal.

Le caissier. — Je vais alors vous remettre le journal, plus 70,000 francs.

ILL. — caricature de CHAM parue dans le *Crapouillot*, fin XIX^e s.

«Prime unique et gratuite offerte à tous les nouveaux abonnés et réabonnés à *La Nation*, journal politique quotidien grand format, à savoir: *Les Misérables* de Victor Hugo, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, *La Vie de Jésus* par M. Renan, *Sonates* de Mozart (piano). *La Nation* offre en ce moment une prime inouïe dans les annales de la presse. Les abonnés d'un an ont seuls droit à la totalité de la prime. Les abonnés de six mois auront droit à deux ouvrages [...] et ceux de trois mois pourront choisir un ouvrage.»

La prime désigne le petit cadeau censé engager le client. On remarquera au passage qu'à l'époque, un journal ne refuse pas de faire de la publicité pour un confrère, et *La Nation*, organe bonapartiste, a dû payer cher cette réclame au *Figaro*... Les publications les plus diverses sont donc promises en échange de toute souscription. Ainsi le nouvel abonné de *La Patrie*, journal monarchiste, peut choisir, à la fin de l'année 1877, entre un et quatre volumes dans une liste comprenant plus de deux cents titres — dont des

pièces de théâtre, des mémoires biographiques, des récits de voyage, des romans populaires, des albums musicaux. En juin 1881, le nouvel abonné de *La Dépêche*, quotidien républicain de Toulouse, «double» quant à lui son abonnement en recevant, chaque semaine pendant six mois, au choix une revue sur l'instruction primaire, un magazine de culture générale ou... *Le Journal des conseillers municipaux!* Et la concurrence aidant, les cadeaux sont de plus en plus originaux:

«J'ai cherché à métamorphoser l'acheteur en abonné. Tout le monde sait que le plus sûr pour réussir en pareil cas est encore de recourir à la prime. Mais à laquelle? Elles sont bien usées, les primes. De livres ainsi que de musique, le public ne veut plus en entendre parler. [...] À partir de demain, mardi 23 janvier 1866, les populations sont averties que, moyennant un abonnement de trois mois au journal *L'Événement*, chacun peut emporter sous son bras une charmante boîte habitée par une douzaine de mandarines premier choix.»

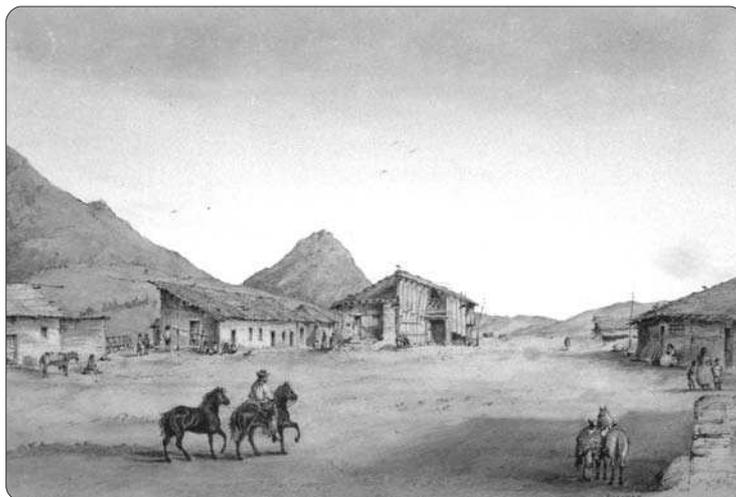
Le même titre, qui ne doute pas de sa supériorité journalistique, pousse l'audace et la surenchère jusqu'à débaucher les abonnés de son principal rival (compte tenu des règles de la concurrence, cette manœuvre publicitaire serait aujourd'hui impensable):

«Ceux des abonnés du *Soleil* qui voudront s'amuser à établir une comparaison n'ont qu'à nous adresser leurs bandes imprimées; nous serons heureux de leur servir gratuitement, à titre de parallèle, un abonnement de quinze jours à *L'Événement* [...] De cette manière, ils pourront se prononcer en toute connaissance de cause, et garder celui des deux journaux qui leur paraîtra véritablement le meilleur.»

Chemin faisant, il faut trouver d'autres combinaisons commerciales, des primes bien plus alléchantes. C'est ainsi que fin 1897, le quotidien d'informations générales *Le Matin* offre, à tout abonné de deux ans, un bon donnant droit à vingt tickets d'entrée à l'Exposition universelle de 1900 et à la participation à plusieurs tirages à lots financiers. Son grand concurrent et ennemi, *Le Journal*, essaie à son tour de frapper plus fort quelques mois plus tard:

«Toujours en quête de primes nouvelles, toujours désireux d'être agréables à ses abonnés, *Le Journal* a voulu, tout en leur offrant pour plus de 60 000 francs de cadeaux, faire une bonne œuvre. Il vient dans ce but d'acheter la presque totalité des billets de la loterie de l'Œuvre nationale de la Maison du soldat [...] Ces 79 000 billets, *Le Journal* les répartira gratuitement entre ses seuls abonnés [dont] l'abonnement va au moins jusqu'au 30 décembre 1900.»

Une voiture automobile, un piano, des tricycles et un bronze d'art figurent parmi les premiers prix. Plus fort encore, le quotidien *Excelsior* qui, lors de son lancement en novembre 1911, déclare rembourser intégralement ses 20 000 premiers abonnés sous forme de marchandises de première nécessité: boîtes de conserve, boissons minérales et alcoolisées, poissons, crustacés, pâtisseries, thé, etc. La formule cache en fait un accord entre le journal et des maisons de nouveautés qui fournissent les produits contre de la publicité gratuite. Après de tels exemples, l'encyclopédie du *Figaro*, la petite valise de *Paris-Match* ou les CD des *Inrocks* semblent soudain bien fades...



BARRIO DEL TIGRE (TIGER-TOWN) AUX ENVIRONS DE SAN LUIS OBISPO. 1865. BANCROFT LIBRARY, UNIVERSITÉ DE BERKELEY, U.S.A.

CE SIXIÈME VOLUME DU TIGRE MENSUEL A ÉTÉ ACHEVÉ DE RÉALISER
LE 26 SEPTEMBRE 2007 AU 122 DE LA RUE CASANOVA À AUBERVILLIERS

EN GUISE DE CONCLUSION, JUSTEMENT,
GIACOMO CASANOVA DE SEINGALT (1725-1798) :
VOICI UN EXTRAIT DU CHAPITRE VINGT DE *L'HISTOIRE DE MA VIE*
POUR CEUX QUI VOUDRAIENT ENCORE UNE DERNIÈRE NYMPHE :

ÉTANT COUCHÉ, ET ANASTASIA ÉTANT
ENTRE MES BRAS,
SA BOUCHE
COULÉE
SUR LA MIENNE,
JE LUI AI DIT
QU'ELLE N'AURAIT PAS ASSEZ DE CONFIANCE EN
MOI
POUR OSER
SE DÉSHABILLER
ET ENTRER DANS MON LIT,
ET À CE DÉFI, ELLE ME DEMANDA
SI JE LUI PROMETTAIS D'ÊTRE
SAGE.
LUI DIRE QUE
NON,
Ç'EÛT ÉTÉ LA RÉPONSE
D'UN
SOT.



DÉPÔT LÉGAL
SEPTEMBRE 2007